



526

LES
ORAISSONS
DE
CICERON.
TOME QUATRIÈME.



L
5684ny

LES
ORAISSONS
DE
CICERON,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
SUR
LA NOUVELLE EDITION
D'HOLLANDE 1724.

AVEC DES REMARQUES.

Par M. DE VILLEFORE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez PIERRE GANDOUIN, Libraire
Quai des Augustins, à la Belle Image.

MDCCXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Doublette.

24074
5/8/92



P O U R

LA LOI⁽¹⁾ MANILIA.

QUATORZIÈME ORAISON.

S O M M A I R E.

L'an de Rome 687. L'An de Ciceron 41.

Après que L. Lucullus en qualité de Proconsul eut commandé pres de sept ans l'armée Romaine dans l'Asie mineure, & remporté plusieurs victoires sur Mitridate, il fut rappelé par le Senat. La guerre n'étant pas encore terminée, il fallut deliberer sur le choix du general

(1) *La Loi.* Ce que Ciceron appelle ici une Loi, n'étoit qu'une Ordonnance du Peuple, *plebiscitum*. Nous avons déjà dit que les Tribuns du peuple, dans les comices par tribus ne pouvoient

proposer que ces sortes d'ordonnances. Il n'y avoit que les Consuls & les Préteurs qui pussent proposer dans les comices par centuries, ce qui étoit véritablement une loi.

TOME IV.

A

qu'on enverroit à sa place. C. Manilius Tribun du peuple, proposa une ordonnance, pour faire donner à Pompée, la conduite de cette importante expedition; c'est pour appuyer ce sentiment que Cicéron prend ici la parole, & qu'il paroît pour la première fois à la Tribune aux Harangues; car jusqu'alors il n'avoit parlé qu'au Barreau, pour l'intérêt des particuliers.

Quand il prononça le présent discours l'an de Rome 687. il avoit quarante-un ans & venoit d'être élu premier Préteur de la ville. Il donne, selon sa coutume, le nom de loi au decret que Manilius vouloit faire passer; quoique dans les comices où l'assemblée étoit convoquée par tribus, ce que le Tribun proposoit ne s'appellât qu'ordonnance du peuple, plebiscitum: & l'on ne donnoit le nom de loi qu'à ce que les Consuls ou les Préteurs proposoient dans les comices par centuries.

Cicéron fait voir d'abord de quelle nature & de quelle conséquence est cette guerre, & dit tout ce qu'il y a de plus capable d'animer le peuple à la

continuer & à la poursuivre avec chaleur. Mais quand il vient à parler du commandant qu'ils'agissoit de choisir, il entre dans un si beau détail sur le mérite de Pompée, qu'il n'y a, ce me semble, nul autre endroit dans aucune histoire, où le caractère de ce grand General soit mieux dépeint.

Q. Catulus & Q. Hortensius, deux consulaires des plus recommandables, étoient d'un avis contraire à celui de Cicéron, qui néanmoins l'emporta sur eux, puisqu'au commencement de l'année suivante, sous le Consulat de M. Aemilius Lepidus, & de C. Volcatius Tullus, on ordonna que Pompée seroit envoyé contre Mitridate, avec un commandement beaucoup plus étendu que n'avoit été celui de Lucullus; car on y ajouta la Bithinie & plusieurs autres Provinces. Pompée reçut ses ordres en Cilicie, où il étoit alors occupé à mettre fin à la guerre contre les Pirates, dans laquelle il rendit à la République Romaine, toute sa splendeur & toute sa puissance, qui s'étoient trouvées beaucoup diminuées.

I.



Uoique vos nombreuses assemblées , R O M A I N S , soient toujours un charmant spectacle à mes yeux , & que (1) ce lieu me paroisse le plus solennel pour vous proposer de nouvelles loix , & le plus honorable pour vous haranguer ; cependant , malgré mon inclination , le genre de vie que j'avois choisi dès ma jeunesse , m'a jusqu'à présent empêché d'entrer dans cette carrière de la gloire , librement ouverte à tout ce qu'il y a (2) de bons citoyens. Comme auparavant j'étois encore dans un âge à n'oser monter sur un theatre si celebre , où d'ailleurs j'étois prévenu qu'il ne falloit rien dire que l'esprit n'eût parfaitement mis en ordre , & que l'art n'eût bien travaillé ; j'ai crû pouvoir employer tout mon tems aux affaires de mes amis.

II. Ainsi , tandis que cette Tribune étoit assidûment occupée par des orateurs dévoiez à défendre l'intérêt public , celui des particuliers a fait toute mon étude , & je l'ai

(1) *Ce lieu.* C'est la Tribune aux Harangues , située sur la Place publique. Elle étoit ornée de trophées , & des dépouilles des ennemis , entr'autres de beaucoup de prouës de leurs vais-

seaux : & c'est de-là qu'on l'appelloit *les Rostres*.

(2) *De bons citoyens.* Il n'étoit permis qu'à des gens constituez en Magistrature d'y monter pour haranguer le peuple.

soutenu avec honneur & sans reproche : aussi en ai-je recueilli (1) d'excellens fruits par vos suffrages : car les comices ayant été differez jusqu'à (2) trois fois , je me vis élu premier Préteur de Rome par toutes les centuries ; & je compris aisément , ROMAINS , ce que vous pensiez de moi , & ce qu'à l'avenir vous prétendiez exiger des autres. Mais puisque je suis aujourd'hui revêtu de toute l'autorité dont vous avez bien voulu m'honorer , & d'autant de talent pour la discussion d'une affaire qu'en peut donner à un homme attentif l'exercice presque continuel de la parole dans l'usage du Barreau, je vous proteste que si mes experiences m'ont acquis quelques moyens d'y réussir , je m'en servirai principalement auprès de ceux qui ont cru m'en devoir recompenser.

III. Or il me semble d'abord que je suis en droit de me réjouir, que ma voix n'étant

(1) *D'excellens fruits.* mais du tems de Cicéron il y en avoit huit.
Il parle de la dignité de Préteur de Rome , qui (2) *Trois fois.* Quand lui avoit été conférée par un augure avoit fait l'unanimité des suffrages. Le premier Préteur quelque observation dans connoissoit des affaires l'air , & que le Magistrat , après l'avoir aussi que les Citoyens avoient faite , déclaroit que les entr'eux. Le second Préteur présages étoient contraires, c'étoit une raison légitime pour différer les affaires des Citoyens avec les comices.
étrangers. Il n'y en avoit eu d'abord que deux ;

pas accoutumée à se faire entendre d'un lieu si fameux, je doive vous entretenir sur un sujet qui rendroit tout le monde éloquent.

J'ai à vous parler des vertus éclatantes de Pompée : il me sera plus difficile de trouver par où finir un pareil discours, que par où le commencer : & j'ai moins à chercher l'abondance de la matiere que des bornes à son étenduë. Mais voyons premierement ce qui nous donne occasion de la traiter.

IV. Une guerre importante & dangereuse est déclarée à vos tributaires & à vos allies par deux des plus puissans Rois. L'un est Mitridate, que l'on n'a point poursuivi après sa défaite ; l'autre est Tygranes, que l'on a [1] seulement insulté. La conjoncture leur paroît à tous deux favorable pour conquérir toute [2] l'Asie : on en apporte tous les jours des lettres aux plus honnêtes gens d'entre les [3] Chevaliers Romains, dont les biens les plus considérables sont engagez pour le recouvrement de vos revenus : & dans l'étroite liaison [4] où je me trouve avec

(1) *Seulement insulté.* C'est qu'on auroit pû le combattre tout-à-fait, & le tuer.

[2] *L'Asie.* Il s'agit de l'Asie mineure, qui comprenoit plusieurs provinces.

[3] *Chevaliers Romains.*

Ils faisoient ces recouvrements, & ils avoient à Rome le chef de leur compagnie, & un autre chef dans chaque province. Les uns & les autres s'écrivoient sur leurs affaires communes.

[4] *L'étroite liaison.*

tous ceux de cet ordre ; ils ont cru me devoir informer de ce qui regarde la République, & du danger où ils sont d'être entièrement ruinez.

V. On mande que dans (1) la Bithynie qui est devenuë une de vos Provinces, la plupart des Villages sont brûlez ; que le Roïaume (2) d'Ariobarzanes qui touche aux terres de vos tributaires est absolument sous la puissance des ennemis ; que Lucullus après avoir fait de fort beaux exploits avoit abandonné cette guerre ; que celui qui étoit venu précipitamment le remplacer n'étoit pas assez préparé pour une si grande entreprise,

Cicéron, dont le pere étoit Chevalier Romain, avoit toujours conservé de l'inclination pour cet ordre, & même le remit en liaison avec le Senat pendant qu'il fut consul.

[1] *La Bithynie.* Le Senat avoit envoyé dans la Bithynie Glabrien à la place de Lucullus rappelé à Rome après avoir fait pendant près de sept années la fonction de General dans la guerre contre Mitridate. Lucullus fut rappelé, parce qu'ayant fait de bons reglemens dans les provinces conquises, contre les

vexations des Traîtres, ils vinrent à Rome porter leurs plaintes contre lui, & le décrierent si fort dans l'esprit du peuple, qu'il fut rappelé beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit été. D'ailleurs la mutinerie des soldats de Lucullus l'ayant empêché de faire aucun progrès durant sa dernière campagne, Mitridate, pendant l'inaction de l'armée Romaine, avoit presque recouvré tous les Etats.

[2] *Ariobarzanes.* Roi de Cappadoce, proche le Royaume de Pont.

& que pour la suivre, tous les alliez & les citoyens se réunissoient à demander avec ardeur pour Commandant [1] celui-là seul que l'on sçavoit être formidable aux ennemis, qui mépriseroient tous les autres.

VI. Vous voyez de quoi il s'agit, examinez maintenant ce qu'il faut résoudre.

Je croi qu'il est à propos, avant toutes choses, de délibérer sur le caractère de cette guerre; ensuite sur son importance, & en troisième lieu, sur le choix d'un General.

La guerre en question est d'une nature à devoir enflammer vos cœurs & réveiller votre courage. Il y va pour le peuple Romain de la gloire que vos ancêtres vous ont transmise, & qu'ils ont fait éclater dans toutes les parties du gouvernement: mais surtout dans les expéditions militaires. Il s'agit de sauver vos alliez & vos amis, pour qui nos prédecesseurs ont entrepris les guerres les plus opiniâtrées: il s'agit des plus beaux & des plus liquides revenus du peuple. Quand vous les aurez perdus, où trouverez-vous de quoi vivre honorablement pendant la paix, & de quoi fournir aux dépenses pendant la guerre. Il s'agit de toute la fortune d'un grand nombre de citoyens: c'est à vous & aux Magistrats qui gouvernent la République d'y veiller avec toute l'application imaginable.

[1] *Celui-là seul. Pompée.*

VII. Comme donc vous avez toujours plus aimé la gloire que toutes les autres nations, & toujours été sensibles à l'honneur, vous devez effacer cette tâche d'infamie dont la précédente guerre contre Mitridate vous couvre depuis trop long-tems, & qui déjà s'est profondément imprimée sur la réputation du peuple Romain. Quelle honte pour lui, que ce Prince qui par un seul courrier envoyé dans toutes les Villes & dans toute l'étendue de l'Asie, avoit fixé [1] les jours pour faire mourir tout ce qui s'y trouveroit de nos citoyens; non-seulement n'ait pas encore porté la peine de son crime comme il le meritoit, mais depuis ce tems-là se voie à la vingt-troisième année d'un regne si paisible, que sans vouloir se tenir caché dans les tannieres du Pont & de la Capadoce, il sorte du sein de ses Etats pour parcourir toutes les contrées de vos tributaires, à la vûe de toutes vos provinces de l'Asie.

VIII. De la maniere dont jusqu'à present vos Commandans ont combattu contre ce Roi, quoiqu'ils ayent été traitez en vainqueurs, ils n'ont pas remporté sur lui une

(1) *Fixé.* Mitridate avoit écrit à tous les Gouverneurs de l'Asie qu'ils eussent dans l'espace de trente jours à faire mourir & massacrer tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans leurs provinces, tant hommes que femmes & enfans.

pleine victoire ; tout battu , tout vaincu qu'il est , il regne encore , malgré les honneurs du triomphe , accordez à Sylla & à Murena , deux de nos plus illustres Generaux. Il faut les loïer de ce qu'ils ont fait , & les excuser de ce qui reste à faire. Parceque la Republique rapella Sylla (1) de cette expedition , & qu'ensuite Sylla lui-même en rapella Murena.

IX. Cependant Mitridate n'a pas employé son tems à ne plus se souvenir de la guerre passée , mais à se preparer pour en recommencer une autre. Après avoit fait construire & bien équiper des vaisseaux , levé de nombreuses troupes de tout ce qu'il pût ramasser , & fait semblant de porter la guerre chez les peuples du Bosphore , ses voisins , il envoya d'Ecbatane jusqu'en (2) Espagne des Ambassadeurs auprès de ceux avec qui nous étions alors en guerre , afin que de deux

(1) *Rapella Sylla.*

Dans la guerre civile de Marius , Sylla ayant fait la paix avec Mitridate , auquel il avoit cédé la Bithynie & la Capadoce , fut déclaré ennemi de l'Etat ; & rapellé par la Republique. Sylla dans la suite devenu le maître , rapella Murena , qu'il avoit laissé Lieutenant dans les Provinces de l'Asie. C'est ce

Murena pour lequel Cicéron prononça un discours que nous verrons en son lieu.

(2) *Jusqu'en Espagne.*

Dans le tems que Sertorius , chassé par Sylla , faisoit la guerre en Espagne contre les Romains , Mitridate lui envoya des députez pour lui proposer de se joindre à lui , & de faire diversion.

endroits si differens & si distans l'un de l'autre, tandis que deux fortes d'armées ennemies, animées du même dessein, vous insulteroient par terre & par mer, ne sçachant comment faire tête à ces deux attaques, vous vous trouviez en danger de perdre l'Empire.

X. Du côté de Sertorius & de l'Espagne ; où il y avoit plus de force & de vigueur, tout fut repoussé par l'admirable prudence & par la rare valeur de Pompée, & de l'autre côté le vaillant Lucullus conduisit si bien toutes choses, que l'on doit, ce me semble, attribuer, non à son bonheur, mais à son courage, tout ce qu'il eut de glorieux succès dans les commencemens de cette guerre, & dire que les malheurs arrivez depuis, ne sont pas son ouvrage, mais celui du hazard & de la fortune. Mais je parlerai de ce Romain dans un autre tems; & de la maniere dont je m'en expliquerai, je n'en supprimerai point de véritables loüanges, & ne lui en donnerai point de fausses.

XI. Comme j'ai commencé par vous représenter qu'il est ici question de l'honneur & de la gloire de notre Empire, voyez dans quels sentimens vous croyez devoir entrer. Vos prédecesseurs, pour de simples outrages faits à des trafiquans, & à des matelots, ont souvent entrepris la guerre; & vous, après qu'au premier ordre, & en peu de jours, on

vous à tué tant de milliers de citoyens , que devez-vous en penser ? Vos peres , parce qu'on en usa trop arrogamment avec leurs Ambassadeurs, ordonnerent que Corinthe (1) cette éclatante lumiere de toute la Grece , seroit entierement éteinte. Et vous souffrirez , sans vous en venger , un Roi qui condamne un Consulaire du peuple Romain à la prison , au foiet , aux plus cruels suplices , & à la mort ? Ils ne pouvoient souffrir la moindre atteinte à leur liberté , & quand on vous ôte la vie , vous ne vous en souciez point. Ils se sont fait raison d'une parole qui violoit le droit des Ambassadeurs , & vous laissez sans vengeance un Ambassadeur du peuple Romain , qu'on a fait mourir dans les tourmens. (2)

(1) *Corinthe*. Le peuple Romain , après avoir subjugué la Grece , lui permit de continuer à se gouverner par ses propres loix. Comme les Grecs avoient coûtume de tenir des assemblées generales à Corinthe , les Romains craignant qu'ils n'y voulussent établir quelques reglemens nouveaux , envoyerent des deputez pour leur enjoindre que chaque ville particuliere eut à tenir ses assemblées

particulieres chacune dans son distric , & à n'en point former de generale. Les Grecs , irrités de la proposition , jetterent des pierres aux deputez pendant leur harangue , ils furent même obligez de se cacher chez des étrangers. Rome , pour s'en venger , détruisit entierement Corinthe.

(2) *Fait mourir*. C'est C. Aquilius qui avoit été Consul avec Marius. Ce Consulaire étoit Lieuten-

XII Prenez garde que s'il est glorieux pour eux d'avoir mis entre vos mains un si brillant Empire, il ne soit bien honteux pour vous, après l'avoir reçu, de ne pouvoir le défendre & le conserver dans tout son éclat. Quelles sont vos idées quand vous voyez le salut de vos allies en si grand peril ? Le Roi Ariobarzanes, ce Roi, l'allié & l'ami du peuple Romain, est chassé de ses Etats, l'Asie est menacée de deux Rois, qui sont non seulement vos ennemis propres, mais ceux de vos confederez & de vos amis. Toutes les villes, toute l'Asie, toute la Grece sont tellement exposées au danger, qu'elles sont reduites à tout esperer de votre secours. Comme vous leur avez envoyé un General, (1) ils n'osent vous demander de leur en envoyer un autre plus convenable, & ne croient pas même pouvoir faire cette demande sans beaucoup risquer.

XIII. Ils sçavent, & comprennent aussi bien que vous, qu'il y a un homme en qui tout est grand ; & ce qui leur en fait sentir plus vivement la privation, c'est qu'il n'est

nant de Q. Opimius Pro- le fit mourir en lui faisant
consul de l'Asie. Il fut pris verser dans la bouche de
par les peuples de Mity- l'or fondu.

lene dans l'Archipel, & (1) Un General. C'est
livré à Mitridate qui le Glabrien qui avoit été
fit mettre sur un asne & Consul avec C. Pison
promener dans toutes les l'année d'auparavant.
ruës par dérision, ensuite

pas fort éloigné (1) d'eux ; & quoiqu'il ne soit venu que pour commander une armée navale , ils sont persuadés que son arrivée , & son nom seul seroient capables de repousser , ou de retarder les assauts des ennemis. Comme il ne leur est pas permis de s'expliquer librement là-dessus , ils vous prient , sans vous le dire expressement , de les regarder comme ceux des autres provinces que vous avez mis dans votre alliance , & de les juger dignes , & plus dignes encore que les autres , d'être recommandez à un si grand homme. Les Commandans que nous envoyons dans les provinces , les défendent à la vérité contre les ennemis , mais leur arrivée dans les villes n'est pas fort différente des véritables hostilités. Ils entendoient parler auparavant de la moderation , de la douceur , de la bonté de ce General , maintenant qu'ils en jugent par leurs propres yeux , ils regardent comme les peuples les plus fortunés ceux qui le possèdent le plus longtemps.

X I V. Si donc pour rendre service à leurs conféderez , nos prédecesseurs , sans qu'on les attaquât en nulle maniere , ont fait la guerre contre Antiochus , contre Philippe ,

(1) *Fort éloigné.* Pompée dans la guerre des Pirates qu'il poursuivoit sur toute la Méditerranée. Cicéron parle de la partie de cette mer la plus proche de l'Asie mineure.

contre l'Étolie, contre Carthage, avec quelle ardeur ne vous convient-il pas, après avoir été si maltraitez, de défendre les intérêts de vos alliez, & la gloire de votre Empire, surtout lorsqu'il s'agit de vos plus considérables revenus ? Car ceux des autres provinces sont si modiques, qu'à peine nous suffisent-ils pour l'entretien des provinces mêmes d'où nous les tirons. Mais l'Asie est si abondante & si fertile par la richesse de ses terres, par la variété de ses fruits, par l'étendue de ses pâturages, (1) & par la quantité des diverses choses qu'on en enleve, qu'elle est au-dessus de toutes les autres contrées. Ainsi, ROMAINS, si vous voulez vous conserver du secours pendant la guerre, & de la dignité pendant la paix, vous devez tenir cette province à l'abri, non seulement des calamitez, mais même de la peur d'en souffrir.

XV. En toute autre chose on sent la peine quand le malheur est arrivé, mais en fait de revenus & de subsides, ce n'est pas seulement le mal actuel, mais la crainte de l'éprouver, qui rend malheureux. Quand les troupes ennemies sont proches, quoi qu'elles ne fassent point d'irruptions ni d'hostilitez, les bestiaux sont abandonnez, les terres ne

(1) *Pâturages*. Au lieu de *Salines*. J'ai lu *salibus* suivant la leçon approuvée par Grævius & par Horman.

sont plus labourées , les negocians ne vont point en mer , on ne peut plus lever les droits , ni pour les p^âturages, ni pour le peage , ni pour les d^îmes ; & le seul bruit d'un peril , & la seule allarme d'une guerre prochaine fait perdre tous les revenus d'une ann^{ée}.

XVI. Dans quels sentimens croyez-vous que doivent être ceux qui nous les payent , ou ceux qui les tiennent à ferme , & les exigent , quand ils voyent ces deux Rois si proches d'eux ; quand un parti de cavalerie peut dans une seule course enlever toutes les esp^{er}ances de l'ann^{ée} courante ; quand les fermiers publics voyent en danger tout ce qu'ils ont de gens dans les forêts , dans les campagnes, dans les corps de gardes ? pensez-vous qu'ils puissent jouir paisiblement de tous ces secours , si vous ne preservez ceux qui sont employez à votre service , non seulement contre les calamitez actuelles , mais contre celles qui les menacent ?

XVII. Mais d'ailleurs , vous devez faire attention à ce que je m'étois proposé de vous dire en dernier lieu , en vous exposant le caractère de cette guerre sur ce qui regarde les biens des citoyens , à quoi votre sagesse , ROMAINS , doit particulièrement s'appliquer. Car ces fermiers generaux , gens sages & recommandables , ont fait passer dans cette province toutes leurs richesses , & vous ne devez

devez pas négliger de veiller à la conservation de leurs fortunes. Si nous avons toujours envisagé les impôts & les revenus publics comme les nerfs de notre Etat, nous pourrions dire avec raison que ceux d'entre les citoyens qui en font le recouvrement, sont l'appui de tous les autres.

XVIII. De plus, des hommes courageux & laborieux de tous les ordres, ou négocient eux-mêmes en Asie, & vous devez, en leur absence, les protéger, ou ils ont placé dans cette province tout leur argent, & celui de leurs parens. C'est donc à votre humanité à préserver de toutes sortes de malheurs ce grand nombre de citoyens, & à votre prudence à juger que les maux d'une si grande quantité de gens ne peuvent être séparés des intérêts de la République. Il importe fort peu que par une victoire vous recouvriez les revenus que les fermiers ont perdus. Car ou les calamitez publiques leur ôteront la liberté de les prendre encore à ferme, ou la crainte en ôtera sans doute à d'autres la volonté.

XIX. De plus, instruits comme nous sommes par tout ce que nous ont appris & nos malheurs, & la situation de toute l'Asie, & Mitridate lui-même dès le commencement de cette guerre, nous devons assurément nous en souvenir; car alors plusieurs des notres, ayant fait dans cette province de considéra-

bles pertes , qui les rendoient insolubles ; nous sçavons qu'il n'y avoit plus ni credit ni confiance dans Rome. Il est impossible que dans une ville, où plusieurs citoyens perdent tous leurs biens & toutes leurs richesses , il n'y en ait un grand nombre d'autres qui se trouvent engagez dans le même inconvenient. Affranchissez la Republique de ce peril , & croyez ce que je vous dis , puisque vous le voyez vous-même. Ce credit & cette circulation d'argent qui roule dans Rome & sur la place , ont des liaisons avec ces tresors de l'Asie. Un côté ne peut manquer que l'autre ne tombe aussi-tôt. Ainsi jugez si vous devez donner tous vos soins aux operations d'une guerre où il s'agit de défendre la gloire de votre nom, & le salut de vos allies, vos plus considerables revenus , les richesses de plusieurs de vos citoyens , & de toute la Republique.

XX. Après avoir parlé sur le caractère de cette guerre , je dirai deux mots de son importance. Elle pourroit être d'une nature à devoir être entreprise , sans qu'elle fut assez importante pour s'en allarmer : & c'est de quoi il faut tâcher de vous bien convaincre, de peur que les préparatifs ne vous en paroissent meriter peu d'attention. Or afin que tout le monde comprenne que j'attribue à Lucillus autant de gloire qu'il en est dû à un homme aussi vaillant, aussi sage, aussi bon

General que lui, je declarerai qu'à son arrivée, quoique la grande armée de Mitridate fut pourvûë & munie de toutes sortes de choses, il fit si bien, par son habileté, par sa valeur, par sa vigilance, & par ses perils dans les attaques, que ce Roi fut obligé de lever le siege de Cyfique l'une des plus florissantes villes de l'Asie, des plus affectionnées pour nous, & battuë vigoureusement par ce Prince, qui l'assiégeoit avec un gros corps de troupes.

XXI. Je dirai de plus que ce même General avoit défait & coulé à fond une flotte bien équipée, qui, sous la conduite de Sertorius faisoit voile vers l'Italie avec une vitesse extrême; qu'en divers combats il avoit battu divers détachemens des ennemis; qu'il s'étoit fait une libre entrée dans le Royaume de Pont, dont toutes les avenues étoient auparavant fermées au peuple Romain; que les villes de Sinope (1) & d'Amise, où Mitridate avoit des palais, ornez & remplis de tout ce qu'il y avoit de plus magnifique & de plus curieux, avoient été prises avec quantité d'autres villes du Pont & de la Capadoce, dès que Lucullus avoit passé; que le Roi, dépoüillé du Royaume de son pere & de son ayeul, avoit été mandier un asile chez d'autres Rois & d'autres nations, & que tout cela

(1) *Amise & Sinope.* Deux villes dans le Royaume de Pont.

s'étoit fait sans qu'il en coûtât rien à nos allies, & sans atteinte à nos revenus. Il me semble que c'est-là donner à Lucullus assez de loüanges, & je les lui donne, MESSIEURS, afin que vous jugiez que pour tout ce qu'il a fait en ce pays-là, jamais il n'en a plus reçu d'aucun de ceux qui s'opposent à la loi proposée par Manilius.

XXII. On demandera peut-être à présent, comment il est possible, si les choses sont en cet état, que ce qui reste à faire soit l'objet d'une guerre fort considerable, examinons-le, ROMAINS, car l'objection n'est pas sans fondement. 1. Mitridate avoit abandonné son Royaume de la même maniere que l'on dit qu'autrefois s'étoit sauvée du même endroit Médée (1) qui lorsqu'elle s'enfuyoit avoit dispersé les membres de son frere qu'elle avoit tué sur la route par où devoit passer son pere, qui la poursuivoit, afin que le soin qu'il prendroit de les ramasser, le retardât en la poursuivant. Mitridate en usa de même, il abandonna dans le Pont une prodigieuse abondance d'or & d'argent,

(1) *Medée.* Médée s'enfuyant avec Jason, poursuivie par son pere, tua son propre frere, & en dispersa les membres par le chemin. Le pere touché de compassion à ce spectacle, s'amusa à ramasser ces membres, & perdit beaucoup de tems à les faire enterrer. Médée profita de ce retardement pour éviter les poursuites de son pere. Mitridate usa d'un stratagème à peu près semblable.

tout ce qu'il avoit recueilli de ses ancêtres, & ce que ses conquêtes avoient produit dans la dernière guerre d'Asie. Et tandis que nos troupes s'amusoient à ramasser, avec avidité, toutes ces richesses, leur joie les retarda dans leur poursuite, comme la douleur avoit autrefois retardé ce malheureux pere.

XXIII. Mitridate fugitif, & fort allar-mé, fut reçu par Tygranes, Roi d'Armenie, qui lui donna toutes sortes de secours pour le rassurer dans sa frayeur, le consolâ dans ses chagrins, & rendit la joye à son cœur desesperé. Lorsqu'ensuite Lucullus vint avec son armée dans le Royaume de Tigranes, plusieurs peuples s'éleverent contre notre General, car la terreur s'étoit répandue dans ces nations que jamais les Romains n'avoient crû devoir attaquer, ni même approcher. Outre que ces barbares (1) étoient prévenus d'une opinion fortement imprimée dans leur esprit, que notre armée avoit été conduite dans ces climats pour y piller un temple des plus riches & des plus sacrez. De là venoit qu'ils avoient été frappez d'une terreur soudaine. Quoique notre armée eût pris une ville du Royaume d'Arménie, (2) & don-

(1) *Barbares.* Plutarque dit que ce sont les peuples de la Médie, de l'Adiabene, de l'Arabie, de l'Albanie, de l'Illyrie aux environs du fleuve Araxe, & qu'ils n'avoient point de Rois.

(2) *Une ville du Royaume d'Arménie.* C'est Tigranocerta.

né plusieurs batailles assez heureusement, nos soldats néanmoins furent ébranlez par la distance où ils se virent de leur pays, & par l'envie de revoir leur patrie & leurs parens.

XXIV. Je n'en dirai pas davantage, mais enfin le retour de nos troupes fut plus prompt qu'un si grand éloignement ne sembloit le permettre. Mitridate avoit déjà bien renforcé son armée de ceux qui s'étoient rassemblez de son Royaume, & se trouvoit aidé par les grands secours de plusieurs Rois étrangers & de plusieurs peuples. Souvent des Rois, pour être secourus dans leur decadence, excitent à la compassion beaucoup d'autres gens ou qui sont Rois comme eux, ou qui vivent sous une domination royale, tant il paroît de majesté dans ce titre de Roi.

XXV. Ainsi tout vaincu qu'il étoit il executa plus de choses qu'il n'auroit désiré d'en faire dans sa plus brillante fortune. Il ne se contenta pas de se revoir, contre toute esperance, dans un pays dont il se croyoit chassé pour toujours, mais il fit une irruption sur notre armée, quoique victorieuse & flo-

ganocerta, ville que Tigranes avoit rendu très-célebre. Elle étoit devenue la capitale de son Royaume depuis qu'après l'avoir fait construi-

re après ses victoires, il l'avoit rempli d'un nombre prodigieux de peuple qu'il avoit tiré de la Capadoce après l'avoir conquise..

rissante. Permettez , ROMAINS , qu'en cet endroit , à l'exemple des Poètes qui traitent des affaires Romaines , je supprime ici nos malheurs , ils allerent à une telle extrémité , que Lucullus , sans qu'aucun courier vint de l'armée l'en instruire, les aprit par le bruit de la renommée.

XXVI. Après ce funeste événement , & les pertes extraordinaires que nous causa cette guerre , Lucullus , qui peut-être auroit pû remedier en partie à ces inconveniens , contraint par les ordres que vous jugeâtes à propos de lui envoyer , pour mettre des bornes , suivant les anciens exemples , à la durée de son commandement , congedia ceux de ses troupes qui avoient achevé leur tems de service (1) & laissa les autres à Glabrien. Je passe exprès plusieurs circonstances ; mais par vos propres conjectures voyez de quelle consequence va devenir une guerre où se joignent ensemble deux des plus puissans Rois ; que des peuples seditieux renouvellent , que des nations entieres entreprennent , & que votre nouveau General doit soutenir , après qu'on a congedié les vieilles troupes.

(1) *Leur tems de service.* à la guerre. Ensuite ils étoient veterans & ne servoient plus que de bonne volonté.
Les Romains depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-cinq étoient obligez de servir neuf ans

XXVII. J'en ai, ce me semble, assez dit pour montrer combien cette guerre par sa nature est. necessaire, & combien elle est dangereuse par son importance. Il reste à parler du General qu'il faut choisir pour consommer un si grand ouvrage. Il seroit à souhaiter, ROMAINS, que vous eussiez un assez bon nombre de gens de valeur & de probité, pour vous voir embarrasés sur qui faire tomber le choix de celui que vous jugerez propre à remplir cette commission. Mais comme aujourd'hui Pompée est le seul qui par son merite l'emporte sur la gloire que peuvent avoir acquise non seulement tous les Generaux de nos jours, mais aussi ceux dont l'antiquité nous rapelle le souvenir, quelle raison en cette rencontre pourroit en laisser quelqu'un de vous dans l'incertitude.

XXVIII. Voici, selon moi, à quoi se réduit le merite d'un excellent General d'armée; il doit, ce me semble, être sçavant dans l'art militaire, être vaillant, être estimé, être heureux. Or quel homme a jamais été ou dû être plus habile que Pompée dans ce grand art; lui qui des jeux & des élebens de la premiere jeunesse est passé tout d'un coup dans l'armée de son pere, pour y faire son apprentissage dans une importante guerre contre de violens ennemis; lui qui, au sortir de l'enfance, servit en qualité de soldat sous

un habile Commandant ; lui qui , fort jeune encore , commanda lui-même une grande armée ; qui s'est plus souvent battu contre les ennemis étrangers , qu'aucun homme n'a disputé contre un ennemi domestique ; qui a plus livré de batailles que les autres n'en ont lû , qui a plus exercé d'emplois que les autres n'en ont souhaité ; dont la jeunesse s'est instruite dans la science des armes , non par des leçons empruntées , mais par les commandemens qu'on lui a confiés ; non par ses pertes , mais par ses victoires , non par ses campagnes , mais par ses triomphes ? Enfin quel genre de combat peut-on imaginer où les affaires de la République ne l'aient point appliqué ? La guerre civile , celle d'Afrique , celle (1) d'au-de-là des Alpes ; celle d'Espagne contre les propres citoyens joints à d'autres peuples aguerris ; celle des Gladiateurs , celle de la mer. Tant d'entreprises & d'actions diverses , non seulement dirigées , mais terminées par lui seul , témoignent assez que dans les pratiques de l'art militaire , rien n'échape à ses connoissances.

XXIX. Quels termes pourrois-je trouver pour exprimer sa valeur , & pour la peindre telle qu'elle est. Que pourroit-on en dire , ou qui fût digne de lui , ou que personne n'ait entendu. Car ce n'est pas une simple valeur de General , telle que

(1) *Au-de-là des Alpes.* La guerre des Gaules.

l'on s'en forme communement l'idée ; son opiniâtreté dans les obstacles , son intrepidité dans les perils , son habileté dans la conduite , sa promptitude dans l'exécution , sa prudence dans la précaution ; toutes ces qualitez sont plus éminentes en lui seul qu'en tous les autres Generaux que nous avons vûs , ou dont nous avons entendu parler.

XXX. Témoin l'Italie qui de l'aveu de Sylla vainqueur , fut délivrée par la vaillance & par le prompt secours de Pompée. Témoin (1) la Sicile de toutes parts environnée de dangers , & qu'il débarrassa moins par la terreur de ses armes , que par sa diligence à prendre son parti. Témoin l'Affrique , (2) qui pressée par beaucoup de troupes ennemies nagea bien-tôt dans leur sang. Témoins les Gaules , par où nos légions après la défaite des Gaulois ont eu les chemins libres pour s'en aller en Espa-

(1) *La Sicile.* Perpenna & Carbon chassés d'Italie avoient passé en Sicile où ils esperoient se fortifier contre Sylla. Pompée y fut envoyé par un decret du Senat : au seul bruit de son arrivée, Perpenna prit la fuite , Pompée prit Carbon , le fit mourir , & envoya sa tête à Sylla.

(2) *L'Affrique.* Pompée fut envoyé en Affrique contre Cn. Domitius & le Roi de Numidie , qui préparoient une grande guerre contre Sylla. Pompée en quarante jours de tems les vainquit , acheva la guerre & reprit le chemin de Rome.

gne. Témoin l'Espagne elle-même , à qui ce Heros donna souvent le spectacle de tant d'ennemis vaincus & couchés par terre. Témoin l'Italie , encore une fois , qui souvent fatiguée par une dangereuse & cruelle guerre de gladiateurs , implora le secours de Pompée , & tout absent qu'il étoit , par la seule idée de son retour , intimida & déconcerta ces misérables ennemis , qu'à son arrivée il extermina tout-à-fait.

XXXI. Témoins toutes les côtes maritimes , tous les peuples éloignez , toutes les nations étrangères. Témoins enfin toutes les mers , soit en general , soit sur leurs rivages , ou dans tous leurs golfes , ou dans tous leurs ports. Car quel endroit sur la mer depuis ces dernières années étoit assez à l'abri d'insulte pour que l'on pût s'y tenir en sûreté ? Qui pouvoit hazarder une navigation sans se mettre en danger , ou d'être tué ou d'être fait esclave , lorsqu'on voyageoit l'hiver sur ces côtes infestées continuellement par des pirates ? Qui jamais auroit crû qu'une guerre si difficile , si deshonorante , si inveterée , si vaste & si repandue , pût être terminée en un an par tout ce qu'il y a de (1) Generaux au monde , où après tant d'années par la valeur d'un seul General en si peu de jours ?

(1) *Tout ce qu'il y a de Generaux.* La guerre contre les pirates avoit duré vingt-trois ans.

XXXII. Quelle Province pendant tout ce tems avez-vous conservée hors d'atteinte à tant de Corsaires ? Sur quels revenus pouviez-vous compter ? A quels Alliez avez-vous donné secours ? Sous quelles défenses ont été vos armées navales ? Combien vous imaginez-vous d'Isles desertes ? Combien vos Conféderez saisis de frayeur, ont-ils abandonné de Villes ? Combien les pirates en ont-ils prises ? (1)

Mais pourquoi rappeler des malheurs arrivez si loin de nous ? Le propre des Romains autrefois, c'étoit de faire la guerre dans des régions écartées, & d'employer les forces de l'empire à défendre, non leurs foyers & leurs toits, mais les interêts de leurs alliez & de leurs amis. Pendant tous ces tems dont je parle, la mer leur étoit si bien fermée, que nos armées ne passoient jamais à Brindes (2) qu'au fort de l'hiver. Dois-je donc me plaindre qu'il vous soit revenu des captifs de pais très-éloignez, puisqu'on a même (3) racheté des

(1) *En ont-ils prises.* Plutarque dit qu'ils avoient pris quarante Villes.

(2) *À Brindes.* C'étoit un port considérable de la Calabre. Durant la guerre contre les pirates, & contre Mitridate, les Romains faisoient passer à

Brindes leurs armées, pour y séjourner durant l'hiver.

(3) *Racheté.* On dit qu'un Lieutenant General des Romains que les pirates avoient défait & pris prisonnier, fut racheté par sa femme.

Lieutenans Generaux de la Republique? Comment la mer auroit-elle été leure pour les négocians, après que des douzaines de hâches (1) avec leurs faisceaux ont passé sous la puissance des Pirâtes?

XX XIII. Pourquoi rappellerois-je la prise de Colophon, de Samos, ces villes fameuses, & d'une infinité d'autres encore; comme si vous ne sçaviez pas que vos Ports & les leurs qui vous font vivre & respirer, ont été sous la domination de ces brigands? Ignorez-vous que le Port de [2] Caiete si célèbre & toujours rempli de vaisseaux, a été pillé en la présence du Préteur? Que du promontoire de Misene, [3] les enfans de celui qui avoit auparavant fait la guerre contre les Pirâtes, ont été enlevés par les Pirâtes-mêmes? Pourquoi déplorerois-je la perte du port d'Ostie, si désavantageuse & si honteuse à la Republique, puisqu'à vos propres yeux la Flotte qui commandoit un Consul Romain y fut pri-

(1) *Des douzaines de hâches.* S. Sextilius & Bilienus, deux Préteurs avec leurs hâches & leurs faisceaux furent faits prisonniers: chaque Préteur avoit devant lui six Licteurs qui marchaient en campagne avec leurs hâches dans leurs faisceaux.

(2) *Caiete.* Petite Ville de la Campanie.

(3) *Les enfans de celui.* C'étoit une fille d'Antoine, que les pirâtes rendirent pour une grande somme dont on la racheta.

se & défaite par les Corfaires. Ah Dieux immortels ! comment la valeur incroyable & prodigieuse d'un seul homme a-t-elle pu rendre au peuple Romain si promptement sa splendeur, que vous qui voyiez il n'y a pas long-tems, à l'embouchure du Tybre la Flotte des ennemis ; vous appreniez aujourd'hui, qu'il n'y a pas un seul vaisseau de Pirâtes, jusqu'à l'embouchure de la Méditerranée dans l'Océan.

XXXIV. Et quoique vous sçachiez avec quelle rapidité tout cela s'est fait, je ne dois pas néanmoins n'en rien dire ; car, qui jamais par l'envie de faire réussir ses affaires, ou de recueillir de grands profits, a pu visiter tant de lieux & achever tant de courses en aussi peu de tems, que cette Flotte impetueuse a parcouru les mers sous le commandement de Pompée. Il se rendit en Sicile, visita l'affrique, vint ensuite en Sardaigne avec sa Flote avant la saison de monter en mer ; & par de bonnes garnisons fortifia ces trois magasins, d'où le peuple Romain tire ses bleds.

XXXV. De-là revenu en Italie, après avoir garni de troupes & de vaisseaux les deux Espagnes (1) & la Gaule Cisalpine, (2)

(1) *Les deux Espagnes.* En deça des Alpes à l'égard des Romains. C'étoit le Picénum, le

(2) *La gaule Cisalpine.* lanois, la Lombardie.

& en avoir envoyé sur les côtes de l'Illyrie, dans l'Achaïe, & dans toute la Grece, il laissa sur les deux mers de l'Italie de grandes Flotes, & quarante-neuf jours après son départ de Brindes il réunit toute la Cilicie sous la domination Romaine; tous ceux de ces pirates qui ne furent ni tuez ni faits prisonniers se donnerent à son service & se soumirent à sa puissance. Il n'ôta point aux Crétois l'esperance de les recevoir à une composition amiable, & leur commanda de lui donner des ôtages après qu'ils lui eurent envoyé des députez jusqu'en Pamphilie, implorer sa compassion. Ainsi pour une guerre de cette conséquence, d'une si longue durée, d'une si vaste étendue, & qui desoloit tous les peuples & toutes les nations, Pompée fit des préparatifs sur la fin de l'hyver, monta ses vaisseaux au commencement du printems, & consumma tout l'ouvrage au milieu de l'été.

XXXVI. Voilà quelle est l'étonnante valeur de ce General : que faut-il penser de l'excellence & du grand nombre de ses

C'est le païs que les Gaulois avoient pris quand ils passerent le Rubicon sous le regne de l'ancien Tarquin. Cesar dans la

division qu'il en fit depuis appella l'une la gaulle Citerieure, & l'autre la gaulle Ulterieure.

autres vertus dont j'avois commencé de vous parler ; car la valeur n'est pas la seule qui forme un parfait General d'armée , plusieurs autres doivent l'accompagner , & marcher pour ainsi dire à sa suite. Quelle doit être la probité , la moderation en toutes rencontres , la solidité , son affabilité , son intelligence , sa douceur ? Examinons un moment en détail toutes ces qualitez dans Pompée ; elles y sont , ROMAINS , au degré suprême : mais pour les mieux voir & en mieux juger , opposons-leur les caractères des autres Generaux.

XXXVII. Peut-on mettre parmi leur nombre celui dont les compagnies se vendent & se sont vendues dans son armée ? Quelle idée de grandeur & de mérite doit-on prendre dans la Republique , pour un homme qui [1] de l'argent tiré du trésor public pour les dépenses de ses troupes en fait des distributions aux Magistrats [2] pour en obtenir le commandement de quelque Province ; ou qui par avarice le laisse à Rome pour profiter ? Par ce bruit sourd

(1) *L'argent tiré du trésor public.* Tout le monde sçait combien d'avarice il y avoit dans ceux qui sollicitoient les gouvernemens de Province chez le peuple Romain.

(2) Quand un General devoit partir pour son armée , le Senat lui assignoit une somme d'argent que le Questeur lui comptoit.

que j'entens, ROMAINS, il semble que vous connoissiez quelqu'un à qui l'on pût faire ce reproche. Pour moi je ne nomme personne, ainsi se fâcher contre moi, c'est vouloir s'en faire à soi-même l'application. Qui de nous ignore combien cette avarice des Commandans a dégradé nos armées, en quelques lieux qu'elles ayent été.

XXXVIII. Souvenez-vous des routes que pendant ces années dernières nos Generaux ont faites en Italie par les terres & par les villages des citoyens. Vous jugerez alors plus aisément de ce qui s'est fait chez les peuples plus éloignés. Vous connoîtrez si nos troupes Romaines ont pris plus de vaisseaux ennemis qu'ils n'en ont ravagés aux allies pendant les quartiers d'hiver. Comment un General pourroit-il contenir en regle son armée, quand il ne se contient pas lui-même, & juger ses soldats avec rigueur, quand il ne veut pas être jugé rigoureusement.

XXXIX. C'est en ceci qu'il faut admirer combien est au-dessus des autres celui, dont les légions, selon ce qu'on en rapporte, arriverent en Asie avec tant d'ordre & de discipline, que non-seulement une armée composée de tant de troupes, n'ait rien endommagé dans les campagnes cultivées, mais n'y ait pas laissé la moindre

trace. De plus on sçait par les bruits publics & par des lettres, comment se passent les quartiers d'hyver de ses troupes. Non-seulement on ne fait violence à personne pour fournir au soldat sa dépense; mais on ne permet pas même à quiconque le voudroit de la lui fournir. Nos peres vouloient que les demeures de nos alliez & de nos amis fussent des rétraites pour hyverner & non pour piller.

XL. Voyez en toute autre chose quelle est la moderation de Pompée. D'où pensez-vous que venoit cette promptitude surprenante de ses marches: car ce ne fut ni la force extraordinaire des rameurs, ni quelque art particulier du Pilote, ni quelques vents nouveaux qui porterent sa Flote aux extrêmités du monde avec tant de vitesse, que ce qui a coûtume de retarder les autres ne le retarda pas d'un moment dans la route qu'il avoit commencé de suivre: ni l'avarice ne l'arrêta pour le pillage, ni la débauche pour la volupté, ni l'agrément des lieux pour s'y divertir, ni la reputation des Villes pour les connoître, ni les fatigues enfin pour se reposer en un mot, les statuës, [1] les peintures

(1) *Les statuës.* Plutarque dit que Pompée point à y rien voir de passant par Athenes alla curieux. au temple y faire un sa-

les curiositez , dont les Villes de la Grèce sont ornées , & que ses prédecesseurs croyoient devoir enlever , il ne crut pas même à propos de les visiter.

XLI. Ainsi dans tous ces païs on regarde aujourd'hui Pompée , non comme un General envoyé de Rome , mais comme un homme descendu du ciel ; & ils commencent à croire qu'autrefois parmi les Romains il y avoit des gens d'une heroïque moderation.

Les nations étrangères regardoient ces éloges comme fabuleux & laissez à la posterité crédule. Maintenant que la splendeur de notre empire éclate parmi ces peuples , ils comprennent que leurs ancêtres avoient raison , lorsque nous avons des Magistrats si vertueux , d'aimer mieux être soumis au peuple Romain que de commander à d'autres. D'ailleurs , on dit que Pompée offre aux plus simples particuliers des avenues si faciles pour arriver jusqu'à lui ; un si libre accès aux plaintes contre l'injustice , que son affabilité le proportionne autant aux petits que sa dignité l'éleve au-dessus des grands.

XLII. Souvent , ROMAINS , vous avez été témoins dans ce lieu , des impressions que faisoient les lumieres de sa sagesse & les richesses de son éloquence , accompagnée d'une certaine majesté qui sied si

bien à un Général. Quelle idée pensez-vous que parmi les alliez on avoit de sa fidelité, que les ennemis de tous les genres ont regardé comme une chose sacrée. A l'égard de sa douceur, elle va si loin qu'on auroit de la peine à dire si les ennemis ont plus craint sa valeur en combattant, qu'il s'en ont aimé sa douceur après avoir été vaincus. Et quelqu'un hésiteroit-il encore s'il faut confier le soin d'une si importante guerre à un homme qui par une providence divine paroît né pour finir toutes les guerres de nos jours.

XLIII. Mais si l'estime publique sert beaucoup dans la conduite des armées & dans le commandement militaire, personne n'ignore combien Pompée s'en est acquis parmi nos troupes. On sçait que pour les gouverner heureusement il importe que les ennemis & les alliez aient une grande idée des Generaux, & que dans ces conjonctures, où le mépris, la crainte, la haine, l'amour viennent à décider : les hommes ne se déterminent pas moins par les bruits de la renommée, que par quelque raison solide. Quelle reputation dans l'univers a jamais été plus célèbre que celle de Pompée ? Quels exploits ont égalé les siens ? De qui, ROMAINS, pour soutenir cette estime si précieuse & si rare avez-vous porté

des jugemens plus avantageux & plus glorieux.

XLIV. Croyez-vous qu'il y ait eu dans le monde une contrée assez déserte pour être demeurée impénétrable à la gloire de ce jour où le peuple Romain remplissant avec affluence cette place & tous les temples d'alentour, demanda unanimement Pompée pour le seul General d'une guerre (1) commune avec toutes les autres nations. Ainsi pour n'en pas dire davantage, & ne pas confirmer par l'exemple d'autrui combien l'autorité de Pompée est respectable dans les troupes, il n'en faut tirer d'exemple que de ses actions héroïques. Du jour que vous l'eutes nommé pour commander votre armée navale, les bleds passèrent de la disette & de la cherté tout d'un coup à un si bas prix, que les espérances fondées sur la réputation d'un seul homme firent ce qu'auroit eû peine à faire dans une longue paix la plus abondante moisson des campagnes.

XLV. Après le malheur qui vous arriva dans le Pont; après le mauvais succès de cette bataille, dont malgré moi je vous ai rappelé la mémoire, un peu auparavant, nos allies s'allarmèrent, les ennemis reprirent courage, & reçurent de nouveaux secours, & la province n'ayant plus d'assez fortes dé-

(1) D'une guerre. La guerre contre les pirates

tenfes, vous euffiez perdu l'Asie, ROMAINS, si dans le peril des conjonctures, la fortune du peuple Romain n'eût divinément porté Pompée dans ces climats. Son arrivée arrêta Mitridate, qu'une victoire si furprenante encourageoit, & retarda Tigranes qui venoit fondre en Asie avec une armée menaçante. Doutera-t'on après cela de ce que pourra faire la valeur d'un homme, dont la seule réputation fait tant de choses en son absence; & combien il lui sera facile par ses ordres & avec ses troupes de conserver nos alliez & nos revenus après les avoir sçu défendre par le seul bruit de son nom.

XLVI. Mais ce qui montre bien clairement en quelle haute estime il étoit chez nos ennemis, c'est que de tant d'endroits éloignez & si differens, ils se soient tous, en si peu de tems, soumis à sa domination; que les Ambassadeurs des Crétois, lorsque notre General & notre armée étoient dans leur Isle, vinrent jusqu'aux extrémités de l'Empire trouver Pompée, pour lui declarer que toutes leurs villes étoient résolues de se rendre à lui. Et jusqu'à Mitridate lui-même, n'envoya-t-il pas en Espagne un Ambassadeur (1)

(1) *Un Ambassadeur.* Mitridate envoya son Ambassadeur à Pompée, qui commandoient l'armée n'étoit alors que Questeur d'Espagne comme Consulaires. Cependant Mi-

à Pompée, qui le reconnut toujours pour tel, quoique ceux à qui cette députation ne plaisoit pas, aimassent mieux le regarder comme un espion. Ainsi, ROMAINS, après tout ce qu'il a fait depuis ce tems-là, vous pouvez décider si cette estime qu'il s'est acquise, & que vos jugemens favorables ont encore augmentée, fera d'un grand poids auprès de ces Princes & de ces peuples étrangers.

XLVII. Il me reste à dire en peu de mots quelque chose de son bonheur. Personne ne peut soi-même se rendre heureux, mais on peut parler & se souvenir du bonheur des autres, autant qu'il convient à l'homme de s'expliquer sobrement sur un don que l'on doit au pouvoir des Dieux. Pour moi je suis persuadé que si l'on a confié souvent à Fabius, à Metellus, à Scipion, à Marius, & à tous les Generaux distinguez, des ordres, des commandemens & des armées, on n'a pas si absolument compté sur leur courage, qu'on n'ait aussi beaucoup espéré de leur bonheur. Car il est certain que la plupart des Heros ont eu je ne sçai quelle destinée heureuse, divinement attachée à leur personne pour leur faire executer toutes ces merveilles, qui leur ont acquis tant de reputation & tant de gloire. A l'égard de celui dont nous nous entretenons, je ne lui attribuerai pas la fortune jusqu'à dire qu'il la tient

toûjours en sa puissance , de crainte que ce que je dirois ne me fit paroître ou impie , ou ingrat envers les Dieux. Mais je vous rapellerai seulement ce qu'il a fait , afin d'animer vos esperances sur ce qui lui reste à faire.

XLVIII. Ainsi, R O M A I N S , je ne vous détaillerai point combien toutes ses actions ou militaires, ou domestiques ont été heureuses par terre & par mer; que non seulement les citoyens consentoient à tout ce qu'il vouloit; que les allies y acquiesçoient; que les ennemis s'y soumettoient, mais que les vents & les saisons les favorisoient. Je me contenterai de dire que qui que ce soit n'a jamais été assez hardi pour désirer d'obtenir des Dieux une aussi grande quantité de bienfaits que Pompée en a réellement reçûs. Ainsi, pour le salut de l'Empire en general, autant que pour lui, R O M A I N S , vous devez souhaiter, comme aussi vous le faites, que ce même caractere de bonheur soit toûjours attaché à sa personne.

XLIX. Comme donc cette guerre est si nécessaire qu'on ne la peut negliger, si importante qu'il la faut conduire avec attention, & que vous en pouvez donner le commandement à un General sçavant dans l'art militaire, supérieur aux autres par sa valeur, illustre par sa reputation, celebre par sa fortune; hésitez-vous, R O M A I N S , d'employer

ployer , pour la conservation & l'accroissement de la Republique un si grand avantage que les Dieux immortels vous offrent , & vous mettent entre les mains.

L. Quand même Pompée seroit maintenant à Rome, comme un particulier, & sans emploi, il faudroit néanmoins le choisir, & l'envoyer conduire cette expedition ; mais puisqu'outre toutes les autres utilitez essentielles , la favorable conjoncture veut encore qu'il soit dans des lieux où pour commander une armée, il n'a d'un moment à l'autre qu'à [1] se mettre à la tête de celle dont on peut le rendre maître; qu'attendons-nous ? Et puisque nous avons les Dieux immortels pour conducteurs, pourquoi ne confions-nous pas le soin de cette guerre decisive au même homme à qui les autres ont été confiées si heureusement pour le bien public.

L.I. Je sçai que [2] Q. Catulus ce Romain fameux , si cher à l'Etat, comblé de vos biens, & que [3] Q. Hortensius, si distingué par

[1] *Se mettre à la tête.* C'est-à-dire, se mettre à la tête de l'armée commandée par Glabrien.

[2] *Q. Catulus.* Il avoit passé par plusieurs Magistratures. C'étoit le fils du grand Catulus honoré du Consulat & du

triomphe , & qui se trouvant opprimé par les ennemis , qui lui refuserent de traiter comme il le demandoit , fut obligé de se tuer.

[3] *Q. Hortensius.* Hortensius & Catulus étoient deux Consulaires très-di-

les honneurs , par les richesses , par les vertus , par son esprit , ne font pas de mon opinion. J'avoie que leur autorité doit être d'un grand poids auprès de vous , & qu'en beaucoup d'occasions elle a prévalu ; mais dans l'affaire dont il s'agit , malgré les sentimens contraires de ces grands hommes , sans nous arrêter à l'autorité de leurs avis , nous pouvons examiner la vérité par la chose même & par la raison , d'autant plus aisément , qu'ils conviennent que tout ce que j'ai dit est vrai : Sçavoir que la guerre est nécessaire & importante , & qu'il n'y a que Pompée en qui tout est grand.

LII. Voici donc ce que dit Hortensius. S'il faut tout mettre entre les mains d'un seul , Pompée est assurément le plus digne , mais tous les emplois ne doivent pas être conferez à la même personne. Ce discours a déjà perdu toute sa force , & l'événement l'a

stinguez dans la Republique. Hortensius étoit le rival de Ciceron en fait d'éloquence, & partageoit sa réputation & son crédit, sans que cette concurrence diminuât rien de la liaison où ils étoient ensemble. Catulus s'étoit rendu très-célebre par ses exploits militaires ; & dans quelques troubles arrivez pendant qu'il é-

toit Censeur, il abdiqua cette charge parcequ'il aimoit la vie tranquille. Quoiqu'il fut grand ami de Ciceron , & de Pompée , il ne laissa pas de s'opposer aux honneurs qu'on vouloit conférer à ce General Ainsi Ciceron avoit en ces deux hommes , qui combattoient son sentiment, deux adversaires considérables.

mieux refuté que les paroles. Car vous-mêmes, Hortensius, avec cette richesse d'éloquence, qui vous est particulière, vous parlatés solidement & noblement dans le Senat contre A. Gabinius, ce courageux Tribun, qui propofoit une loi pour envoyer un seul General contre les pirates, & de cette même Tribune, vous dites beaucoup de choses contre cette loi.

LIII. Mais après tout, si pour lors votre opinion avoit eu plus d'autorité sur le peuple que le salut & le véritable intérêt de la Republique, aurions-nous aujourd'hui la gloire que nous avons, & serions-nous les maîtres de l'univers? Vous paroïssoit-il que nous le fussions, lorsque nos Lieutenans généraux, nos Préteurs, nos Questeurs étoient faits captifs, lorsque d'une province à l'autre, nulles sortes de passages & de voitures ne nous étoient libres, lorsque les mers nous étoient tellement fermées, que toute navigation, soit pour le commerce des négocians soit pour les voyages des Officiers, [1] nous étoit absolument interdite.

LIV. Quelle ville autrefois, je ne dis pas des Atheniens, qui étoient les maîtres d'une grande étendue de mers, ni des Carthaginois, que leurs flottes & leurs forces mari-

[1] *Absolument interdites.* Les Commandans n'osoient alors se mettre en chemin.
nommez pour les pro-

times rendoient si puissans, ni des Rhodiens, dont la gloire & la discipline sur mer se sont soustenuës jusqu'à ce tems-ci; mais je demande quelle ville, avant nos malheurs, a jamais été assez foible, quelle isle assez petite pour ne pas défendre par elle-même ses ports & son territoire, & quelque partie de son pays & de ses côtes? Cependant quelques années de suite, avant la loi Gabinia, [1] ce peuple Romain, dont le nom, jusqu'à nos jours, n'avoit cessé d'être invincible dans les batailles navales, perdit beaucoup, non seulement de ses avantages, mais de sa dignité & de son pouvoir.

L V. Nous, dont les ancêtres vainquirent avec leurs flottes, les Rois Antiochus & Persée, & les Carthaginois, ces peuples expérimentez & si bien équippez sur mer; nous ne pouvions plus en aucun lieu nous trouver aussi forts que ces pirates. Nous qui auparavant ne tenions pas seulement l'Italie en assurance, mais qui, par la seule reputation de

[1] *La Loi Gabinia*, qu'à quatre cens stades L'an 686. A. Gabinus dans la mer, il auroit le Tribuna du peuple, fit un pouvoir de commander aux Rois, aux Generaux & aux villes, qu'ils eussent à le secourir de tout ce qui lui seroit nécessaire depuis les Colonnes de Hercules, & dans les provinces maritimes, jus-

nos forces , pouvions mettre à l'abri nos allies jusques sur les côtes les plus éloignées, rien n'étoit alors à craindre pour l'île de Delos , si loin de nous sur la mer Egée; quoique petite & sans murailles, elle étoit remplie de richesses , & de toutes parts les négocians y venoient débarquer leurs marchandises. Ce sont pourtant ces mêmes Romains qui se sont vûs dans l'Italie sans provinces maritimes , sans rades , sans ports, & presque interdire la voye d'Appius. Comment donc dans ces mêmes tems, des Magistrats du peuple pouvoient-ils, sans rougir, monter à cette Tribune, que vos ancêtres ont ornée de ces dépouilles, & de ces prouës de navire qu'ils avoient enlevées aux flottes ennemies ?

LVI. Le peuple Romain , Hortensius , voyoit bien que c'étoit avec une bonne intention , que vous disiez sur cela votre sentiment , & que quelques-uns s'y conformerent ; mais ce même peuple , dans cette occasion , où il y alloit du salut de la patrie , aima mieux avoir égard à ce qu'il souffroit ;

[2] *La voye d'Appius.* *d'Appius* , qui alloit de La vingtième année après la porte Capene jusqu'à Capouë. Les pirates étant devenus maîtres de toute la mer , la partie depuis surnommée l'Adriatique maritime de la voye d'Appius n'étoit plus praticable en sûreté.

qu'à ce que vous pensiez. Ainsi par une seule loi, par un seul homme, dans une seule année, nous n'avons pas seulement été délivrés de cette misère & de cette honte, mais il a véritablement paru que nous commandions sur terre & sur mer, à tous les peuples & à toutes les nations.

L V I I. Et c'est ce qui rend d'autant plus indigne la jalousie qu'on a témoignée ou contre Gabinus, ou contre Pompée, ou plutôt contre l'un & l'autre, quand on a refusé Gabinus à Pompée, qui le demandoit pour son Lieutenant, comme si celui qui demande pour une si grande guerre le Lieutenant qu'il veut avoir, n'étoit pas capable de l'obtenir, après que ceux qui sont allés dans les provinces pour les piller, & pour dépouiller les alliés, y ont mené les Lieutenans qu'il leur a plu. Celui par la loi duquel se trouvent affermis le salut & l'honneur de la République, & de tous les autres peuples, doit-il être exclus de la gloire d'un General, & d'une armée qu'à ses risques il a conseillé lui-même de former?

L V I I I. C. Falcidius, [1] Q. Metellus, Q. Lælius du Latium, Cn. Lentulus que je nomme tous par honneur parce qu'ils ont tous été tribuns du peuple, auront pu (2) l'année suivante de leur tribunat être autant de

'(1) C. Falcidius, &c. Cicéron.

C'étoient des amis de (2) L'année suivante.

lieutenans generaux; & contre le seul Gabinius on trouvera des gens assez sévères pour l'exclure ; lui qui dans une guerre entreprise en vertu de la loi qu'il a fait passer , sous un General & dans une armée qu'il a lui-même établie sous vos ordres, devoit par son privilege spécial avoir été employé. J'espère que pour le faire nommer à cette Lieutenance , les Consuls en représenteront au Senat la nécessité. S'ils y ont de la repugnance ou qu'ils soient irrésolus , je leur déclare que j'en ferai moi-même le rapport , & que la décision contraire de qui que ce soit , ne m'empêchera , ROMAINS , sous vos auspices , [1] de défendre le droit & le bienfait dont vous m'avez revêtu. A la reserve de l'opposition du Tribun , je n'écouterai rien ; & ceux-là même qui nous en menacent feront de sérieuses reflexions sur ce qui [2] leur est permis.

La regle étoit que les Tribuns du peuple , ne pouvoient l'année suivante de leur tribunat devenir Lieutenans Generaux de ceux qui avoient été choisis pour commander pendant l'année que ces Tribuns avoient été en exercice.

Les Préteurs pouvoient aussi bien que les Consuls faire leur rapport au Senat.

(2) *Leur est permis.* C'est à-dire , ce qui leur est permis contre le droit du Préteur ; car celui qui faisoit une opposition devoit être revêtu

(1) *Sous vos auspices.* Il parle de la Préture qu'on lui avoit accordée.

d'une aussi grande autorité que celui qui proposoit la loi.

Ainsi mon sentiment, R O M A I N S , c'est que Gabinus , le seul auteur de tout ce qui s'est fait dans la guerre sur mer , doit être associé nécessairement à Pompée , parce que par vos suffrages l'un a commis l'entreprise de cette guerre à l'autre , qui a parfaitement rempli sa commission.

L I X. Il reste à examiner l'avis & le sentiment de Q. Catulus. Lorsqu'il vous demanda sur qui vous vous reposeriez en cas que vous vinssiez à perdre Pompée, puisque vous mettiez en lui seul toutes vos ressources; il reçut de vous un éclatant témoignage de sa valeur & de son mérite; car, presque tous unanimement vous vous écriâtes, que vous tourneriez vers lui-même vos espérances: aussi est-ce un homme capable de diriger par ses conseils, de défendre par ses vertus, de terminer par son courage tout ce qui se peut entreprendre de plus important & de plus difficile: Mais en cela même je suis d'un sentiment tout-à-fait différent du sien; Car, moins un homme a de tems à vivre, moins la durée de ce tems est connue; & plus la République, tandis que les Dieux le permettent, doit-elle jouir & faire usage de la vie, & de la valeur d'un si grand homme.

L X. Mais pour ne rien innover contre les exemples & les préceptes que nos peres nous ont laissez, je n'ai que faire de dire ici qu'ils ont eû toujours égard aux coutumes reçues pendant

pendant la paix, & à l'utilité commune pendant la guerre; qu'ils ont toujours accommodé les motifs de leurs résolutions nouvelles à la nouveauté des événemens & des conjonctures. Je n'ai pas besoin de vous dire que deux des plus importantes guerres, celle de Carthage & celle d'Espagne ont été faites & finies par le même General, & que Carthage & Numance, deux des plus puissantes villes qui menaçoient si violemment notre empire, ont toutes deux été détruites par le même Scipion. Je ne vous ferai point souvenir qu'il n'y a pas long-tems que vos anciens & vous-même jugeâtes à propos de remettre uniquement toutes vos espérances en Marius, & de lui laisser commander votre armée & contre Jugurtha & contre les Cymbres & les Teutons.

LXI. Or touchant Pompée à l'égard de qui Catulus veut qu'on ne règle rien de nouveau; souvenez-vous combien de coutumes nouvelles ont été déjà établies avec le consentement & l'applaudissement même de Catulus.

Qu'y a-t'il de plus nouveau que de voir un particulier tout des plus jeunes, dans les tems difficiles de la Republique, rassembler une armée, il l'a rassemblée: la commander, il l'a commandée; [1] se conduire en

{ 1 } *Il l'a commandée.* Pompée n'avoit alors que 23 ans.

bon General , il s'y est conduit. Que voit-on de moins ordinaire qu'un très - jeune homme que son âge éloignoit encore beaucoup de la dignité de Sénateur , à qui l'on confie une armée à commander ; que de l'envoyer en Sicile & en Affrique , diriger toutes les suites d'une guerre ? Quelle pureté de mœurs ? Quelle majesté ? Quelle valeur fit-il paroître dans ces Provinces ; sur tout en Affrique , où il combattit avec tant de succès , & d'où il ramena ses troupes victorieuses ?

Qu'y a-t'il jamais eu de plus inouï que les honneurs du triomphe à un Chevalier Romain ? C'est pourtant ce qu'a veu Rome & ce qu'elle a jugé digne d'être veu & célébré avec les plus grandes acclamations.

L X I I. Qu'avons - nous encore veu de plus hors d'usage , lorsque Rome a pour la gouverner deux Consuls [1] des plus illustres & des plus vaillans , que d'envoyer à leur place un Chevalier Romain conduire une guerre des plus redoutables & des plus décisives ; & dans le tems qu'on l'y envoie & que l'on objecte en plein Senat qu'il ne faut pas mettre à la place d'un Consul un simple particulier , L. Philippus repliqua , dit-on , que son sentiment n'étoit pas qu'on l'envoyât à la place d'un seul Consul , mais de tous les deux. Desorte que l'on avoit si

(1) *Deux Consuls.* Lepidus & Catulus.

bien affermi sur lui ses esperances pour le bon gouvernement de la Republique, que l'on confioit à la valeur & à la vertu d'un jeune homme la fonction de deux Consuls. Qu'y a-t'il de plus singulier que d'être, par un decret du Senat, affranchi des loix pour parvenir à la dignité de Consul, avant l'âge fixé pour exercer aucune magistrature? Que peut-on imaginer de plus incroyable, qu'un Chevalier Romain, par un autre décret, honoré d'un second triomphe? Tout ce qui s'est innové de tems immemorial en faveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes, n'approche pas de ce que nous voyons qu'on a fait pour un seul homme.

LXIII. Et ces privilèges si rares & si nouveaux lui ont tous été accordez par l'avis de Q. Catulus & de tous les autres personnages illustres revêtus de la même dignité que lui.

C'est donc à eux à voir s'il n'y auroit pas une injustice bien manifeste, après que vous avez toujours approuvé toutes les distinctions honorables qu'ils ont eûes pour Pompée, que de ne pas approuver les décisions & les avis du peuple Romain en sa faveur; surtout maintenant, que, sans l'avis du Senat, vous pouvez soutenir le vôtre, contre ceux qui le combattent, puisque malgré leur opposition, vous avez, entre tous vos Generaux, choisi Pompée, seul pour

commander l'armée contre les Pirates.

LXIV. Si vous l'avez fait imprudemment, & sans égard aux intérêts de la République, ils ont raison de tâcher à rectifier vos sentimens par leurs conseils ; mais si pour-lors vous avez mieux jugé de ce qui étoit avantageux au bien de l'Etat, & que malgré leur résistance, vous ayez, par vos délibérations, rendu la gloire à l'Empire, & le repos à tout l'univers, que ces grands hommes avoient donc, qu'ils doivent eux & les autres suivre les avis du peuple Romain. Or dans cette guerre d'Asie contre ces deux Rois, il n'y faut pas seulement apporter cette insigne valeur que l'on admire dans Pompée, mais beaucoup d'autres excellentes vertus. Il est difficile que dans l'Asie, la Cilicie, la Syrie, & dans le centre de ces Royaumes si loin de Rome, nos Generaux se conduisent de telle sorte qu'ils ne soient occupez que des ennemis & de la gloire. Quand même la pudeur & la temperance les rendroit très-moderez, personne neanmoins ne les croira tels, tant les peuples sont accoutumés à n'en voir que d'ambitieux & d'avares.

LXV. On auroit peine, ROMAINS, à vous exprimer combien nous sommes haïs & méprisez parmi les nations éloignées, pour leur avoir envoyé, ces années dernieres, des Generaux qui ne respiroient que l'injusti-

ce [1] & la débauche. Quels temples pensez-vous que dans ces pays nos Commandans n'aient pas profanés ? Quelles villes ont-ils respectées ? Quelle maison assez bien fermée s'est vûë à l'abri de leurs insultes ? On cherche aujourd'hui à porter la guerre dans les villes les plus opulentes pour les piller & les ruiner.

L X V I. J'examinerois volontiers cette matiere devant deux hommes aussi celebres que Catulus & Hortensius , car ils connoissent les playes de nos alliez , ils sont témoins de leurs malheurs, ils entendent leurs plaintes. Vous croyez envoyer une armée pour les alliez contre les ennemis , & sous ce specieux prétexte , vous l'envoyez contre vos amis & vos alliez mêmes. Quelle place y a-t-il dans l'Asie qui puisse s'attirer l'estime & l'affection , non d'un General ou d'un Lieutenant , mais d'un seul Tribun militaire ? Ainsi quand vous auriez quelqu'un , qui , après avoir rassemblé les troupes , vous parut capable de vaincre ces grandes armées , si de plus il n'a pas la force d'interdire à ses mains , à ses yeux , à ses desirs , les richesses des alliez , leurs enfans , leurs femmes , les ornemens des temples & des villes , l'or & les tresors de ces Rois , il n'est point propre à être envoyé pour cette importante guerre.

[1] *Que l'injustice & la débauche. C'est de Glaucion qu'il parle*

LXVII. Quelle ville croyez-vous être demeurée en paix si elle est riche ? Et quelle ville croyez-vous avoir été riche , si l'on a bien voulu la laisser en paix ? Les côtes maritimes , ROMAINS , ont demandé Pompée , non seulement à cause de son mérite militaire , mais de sa grande moderation. Le peuple Romain voyoit que chaque jour les revenus publics n'enrichissoient qu'un petit nombre de gens , & que tout l'avantage que nous raportoit une flotte , qui ne l'étoit que de nom , c'étoit , après nos pertes , de nous couvrir encore plus de honte. Or ceux qui s'imaginent que tout le commandement ne doit pas être réuni dans une seule personne , ignorent donc avec quelle ardeur ambitieuse partent ces gens-là pour aller dans les provinces , avec quelles dépenses , avec quels projets. Ensorte qu'ils nous font paroître Pompée presque aussi grand par le contraste de leurs vices , que par ses propres vertus.

LXVIII. Ainsi , n'hésitez point à tout confier au seul homme que les alliez puissent être contents de voir arriver dans leur ville avec une armée. Que s'il est nécessaire, ROMAINS , de confirmer par les autoritez mon sentiment , c'est pour vous un grand Auteur que P. Servilius , ce Romain si versé dans l'art de la guerre , dont toutes les grandes entreprises , & dont tant d'éclatans exploits ont paru sur terre & sur mer , que lorsque

vous avez à delibérer sur une expédition militaire, vous ne devez point reconnoître un juge plus éclairé. Vous pouvez aussi consulter C. Curion, orné de vos bienfaits signalez, d'un grand nombre de belles actions, d'une prudence & d'un esprit rare. On peut ajouter encore Cn. Lentulus, que les beaux titres dont vous l'avez honoré, vous font tous reconnoître pour un homme des plus solides & des plus sages. Vous avez encore C. Cassius si distingué par sa probité, par sa vertu, par sa fermeté particuliere. Ainsi voyez, après le sentiment de ces gens-là, ce que nous croyons pouvoir répondre aux discours de ceux qui pensent différemment.

L X I X. Toutes ces veritez étant établies, je commence, C. Manilius, par donner des loüanges à votre loi, à vos intentions & à vos avis, & je les approuve entierement. Ensuite je vous exhorte, autorisé comme vous êtes par le peuple Romain, à demeurer ferme dans votre opinion, & à ne craindre ni les violences, ni les menaces de personne. Je suis d'abord persuadé que vous ne manquez pas de courage & de constance; & d'ailleurs voyant assister ici ce nombreux concours de Romains, avec autant de zele qu'ils en font paroître pour donner encore une fois le commandement au même homme, pour quoi douterions-nous ou de lui donner, ou du pouvoir de le faire? Pour moi tout ce

que j'ai de force , de prudence , d'aplication , de genie , tout ce que les bienfaits du peuple , la dignité prétorienne , mon autorité , ma fidélité , ma fermeté me donnent de credit ; je vous l'offre , & je vous le promets à vous & au peuple Romain pour faire réüffir cette entreprise.

L X X. Et j'atteste tous les Dieux immortels , particulièrement ceux (1) qui président en ces lieux & dans ce temple , & qui voyent à découvert les cœurs veritablement attachez au bien public , que je ne soutiens mon opinion à la sollicitation de personne , ni dans le dessein de me rendre Pompée plus favorable , ni pour chercher dans l'autorité de qui que ce soit un azile contre les dangers , & un accroissement aux honneurs : parcequ'à l'abri de l'innocence dont un homme doit toujours se couvrir , les dangers s'évitent facilement , & pour les honneurs ce ne feront ni ces lieux-ci , ni pas un autre qui m'y feront parvenir , mais la suite d'une vie toute laborieuse , si elle peut vous être agréable.

L X X I. C'est pourquoi tout ce que j'ai entrepris dans cette conjoncture , je vous proteste encore , R O M A I N S , que je l'ai fait uniquement pour l'interêt de la Republique ; & bien loin que je doive vous paroître

(1) *Ceux qui président en ces lieux.* Il y avoit près de la Tribune les statues de trois Sybilles.

avoir en cela voulu me rendre quelqu'un favorable , je comprends au contraire que je me suis attiré beaucoup de ressentimens, [1] les uns secrets , les autres publics , que j'aurois pû m'épargner , & qui pourtant ne vous seront peut-être pas inutiles. Mais avec le titre honorable [2] dont je suis revêtu, & sensible autant que je le suis à tous vos bienfaits, j'ai eu pour principe , ROMAINS, qu'il falloit préférer vos volontez , la dignité de la Republique , le salut des provinces & des allies à tous mes intérêts & à tous mes avantages.

[1] *Des ressentimens.* [2] *Le titre honorable.*
 Il parle de Lucullus & de ses amis. Il parle de sa Préture.



PREMIER DISCOURS
TOUCHANT
LA LOI DES CHAMPS
CONTRE
P. SERVILIUS RULLUS.
DIX-SEPTIEME ORAISON.
SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Servilius Rullus, (1) Tribun du peuple, entré en exercice avec ses Collegues au mois de Decembre dernier, harangua dans le Senat sur la Loi des Champs (2) qu'il avoit déjà fait afficher, car ceux qui vou-

(1) *Rullus.* C'étoit P. Servilius Rullus, Tribun du peuple pendant le Consulat de Ciceron. Son pere fut, dit-on, le premier qui fit à Rome servir un sanglier tout entier dans un repas.

(2) *Loi des champs.* Les loix concernant les

terres, & que l'on appelloit *Loix des champs*, furent établies pour faire au peuple le partage des terres, qui devenoient communes par les conquêtes du peuple Romain, ou par quelque autre événement. On établit environ une vingtaine de ces sortes de

loient faire passer une Loi, avoient soin de consulter les Senateurs, pour qu'ils y donnassent leur aprobation. Ciceron parla pour éluder cette Loi, qui devoit produire tous les mechans effets dont il fait le détail. Tout le monde lui aplaudit, & la Loi (1) ne passa pas. Ce discours fut prononcé le premier jour de Janvier, devant le Senat, au Capitole, sous le Consulat de Ciceron & de son Colleague C. Antonius.

loix successivement, & suivant le genie different des Tribuns. Tib. Gracchus en fit deux très-avantageuses au peuple. Par la premiere, il étoit défendu de posseder plus de cinq cens arpens de terres communes. La seconde loi, fut pour faire distribuer au peuple l'argent que le Roi Attale lui avoit laissé pour acheter les instrumens & les utensiles propres à façonner les terres que l'on avoit partagées. Il y eut ensuite la Loi Cornelia, par laquelle Sylla, Dictateur en 673, ordonnoit

que les terres des proscrits devien droient communes.

(1) La Loi dont ils'agit ici fut proposée par Rullus, sous le Consulat de Ciceron & de C. Antonius en 690. par laquelle il étoit ordonné de vendre les lieux, les terres, les édifices, & tout ce qui étoit devenu propre au peuple Romain, sous le Consulat de Sylla & de Pompée. Et de plus de vendre tout ce que le Senat, par ses decrets avoit ordonné que l'on vendit.

Il manque beaucoup de choses à ce Discours.

I. **C**Es lieux [1] où l'on alloit ouvertement & publiquement sont attaqués aujourd'hui par des souterrains & par des ruses ; car les Decenvirs [2] diront ce que bien des gens disent , & ce que l'on a dit souvent après les mêmes Consuls , [3] que par le même testament du Roi Alexandre , son Royaume est devenu le domaine du peuple Romain. Donnez-vous donc Alexandrie à ceux qui vont furtivement s'en emparer après leur avoir résisté lorsqu'ils l'attaquoient à force ouverte ? quelle conduite , ô Dieux immortels ! Sont-ce-là les desseins de gens de sang froid , ou les chimères de gens enyvrez ? Cela paroît-il des projets méditez par des hommes sages , ou

(1) *Ces lieux.* Il manque à ce discours tout le commencement. Les lieux dont il parle , sont Alexandrie & tout l'Egypte , qui , sous le Consulat de Cotta & de Torquatus , étoient , dit-on , laissées par testament au peuple Romain par le Roi Alexandre , qui mourut à Tyr.

(2) *Decenvirs.* C'é-

toient les Ministres proposés pour avoir l'inspection sur la distribution de ces terres communes.

(3) *Les mêmes Consuls.* Ciceron entend Sylla & Pompée ; car c'étoit depuis le tems de leur Consulat que Rullus , par la loi qu'il proposoit , disoit qu'il falloit vendre les biens des citoyens.

des desirs impetueux de frenetiques ?

II. Remarquez maintenant comme parle le dernier article (1) de la loi; ce fardide a-vare met le trouble dans la Republique pour ruiner & pour dissiper les heritages que lui ont laissé nos ancêtres , & pour dévorer le patrimoine de l'Etat , comme il a déjà fait le sien. Il met à l'enchere , par cette loi , les subsides , afin que les Decemvirs les vendent , c'est-à-dire , il met en vente les revenus publics ; il veut qu'on achete des terres pour être partagées ; en un mot il cherche de l'argent. Sans doute il en imaginera quelque moyen , & le produira , puisque par les articles precedens, la dignité du peuple Romain seroit violée ; le nom de notre Empire deviendroit odieux à tout l'univers , les Etats des Rois seroient abandonnez aux Decemvirs , car aujourd'hui on veut une somme fixe d'argent comptant.

III. J'attens ce que meditera ce Tribun vigilant & subtil , que l'on vende , dit-il , la forêt Scantienne. (2) Où donc avez-vous trouvé cette forêt ? Est-ce dans les terres abandonnées ou dans les paturages affermez par

(1) *Le dernier article.* bon.

Rullus par ce dernier article mettoit en vente tout ce que les citoyens Romains avoient eu de biens propres depuis le Consulat de Marius & de Car-

(2) *La forêt Scantienne.* Les Censeurs affermoient cette forêt aux fermiers publics. Cette forêt étoit dans la Campanie.

les Censeurs ? S'il y a quelque chose que vous ayez découvert, que vous ayez trouvé, que vous ayez tiré de l'obscurité, quoique ce soit injustement, dissipez-le tant qu'il vous plaira, puisque c'est votre avantage, & que vous l'avez acquis. Mais que sous notre Consulat, & sous de tels Sénateurs, vous vendiez la forêt Scantienne, vous touchiez à pas un des revenus publics, vous enleviez au peuple Romain des subsides pour la guerre, & ses provisions pour la paix, je me croirois alors un Consul bien mal-habillé, & plus indolent que ces hommes si courageux, qui vivoient au tems de nos peres, puisqu'on verroit que je n'ai pû seulement conserver au peuple, les revenus dont ils l'avoient enrichis sous leur Consulat.

I V. Il vend par ordre toutes les possessions de l'Italie. A-t-il montré en cela de l'exactitude, car il n'en oublie aucune ; il passe en revûë toute la Sicile sur les registres des Censeurs, il n'omet nul édifice, nulles portions de terre. Vous avez entendu (1) comme ce Tribun a mis à l'enchere les biens du peuple Romain, & l'a fixé pour le mois de Janvier. (2) Et vous ne doutez pas apa-

(1) *Vous avez entendu, &c.* Quand le Crieur public a lû les articles de la Loi proposée. *Janvier.* C'est que les Tribuns du peuple étoient élus dès le mois de Décembre d'auparavant.

(2) *Pour le mois de*

remment (1) que, pour l'intérêt du trésor public, ceux qui les avoient acquis par leur valeur & par leurs armes, ne les ont point vendues afin que nous eussions de quoi vendre pour en faire des libéralitez.

V. Voyez à présent jusqu'où il s'avance plus à découvert qu'auparavant. Car par la première partie de la loi, j'ai fait connoître comme ils attaquoient Pompée; mais ils se font aujourd'hui connoître eux-mêmes. Ils ordonnent que les champs d'Attalie (2) & d'Olympe seront vendus; ces domaines, que la victoire du vaillant Servilius, avoit ajoutés à ceux du peuple Romain, ensuite ces terres royales de la Macedoine, acquises en partie par la valeur de T. Flaminius, & par celle de Paul-Emile, vainqueur de Persée. De plus le riche & fertile territoire de Corinthe, que le gouvernement & la fortune de L. Mummius avoient joint à nos autres revenus, les terres conquises en Espagne sur Carthage la neuve, (3) par l'extrême valeur des deux Scipions, enfin ils vendent l'ancienne Carthage même, que le grand Africain avoit consacrée, après en avoir entièrement détruit les murs, & les maisons qu'il mit en poudre, soit pour

(1) *Aparemment*. C'est Lycie & de Pamphilie.
une ironie.

(3) *Carthage la neuve*.

(2) *Les champs d'Attalie & d'Olympe* villes de Carthage.

marquer la défaite des Carthaginois , soit pour rendre témoignage à notre victoire , soit encore pour laisser à jamais à la postérité , ce religieux monument de son sacrifice.

VI. Après avoir vendu tous ces titres honorables de notre Empire , que vos ancêtres vous avoient transmis pour servir d'ornement à la Republique, ils ordonnent que l'on vendra les terres que le Roi Mitridate avoit possédé dans la Paphlagonie, dans le Pont, dans la Capadoce , ne paroît-il pas bien clairement que presque, avec la pique d'un Crieur public , l'armée de Pompée est outragée par ceux qui font vendre les mêmes champs où ce General fait actuellement la guerre , & tient la campagne.

VII. Mais quelle est leur conduite ; ne s'assignent-ils aucun lieu par cette vente & cette enchere qu'ils établissent ? Car par leur loi , les Decemvirs ont la faculté de vendre par-tout où ils voudront , lorsqu'il n'est permis aux Censeurs d'affermir les revenus publics, qu'en la presence du peuple Romain. Sera-t-il permis à ces gens-ci de les vendre dans les pays les plus éloignez ? Les plus pervers dissipateurs , après avoir consumé leurs patrimoines , font en sorte qu'ils soient mis en vente , plutôt dans les lieux destinez aux encheres publiques , que dans les carrefours aux coins des ruës. Mais le Tribun par sa loi permet aux Decemvirs de vendre les biens du

du peuple Romain dans l'endroit le plus obscur & le plus desert qu'il leur plaira.

VIII. Ne voyez-vous pas combien cette commission des Decemvirs sera lucrative pour eux , & combien elle sera dure & redoutable pour les provinces, pour les royaumes , & pour les peuples libres qu'elle va mettre en si grand mouvement. Vous avez sans doute entendu dire combien a coûtume d'être onereuse à vos allies l'arrivée de ceux à qui vous avez donné des commissions pour aller visiter les biens dont ils heritent , & qui , comme particuliers, vont pour recueillir une succession particuliere , sans être ni fort secourus , ni revêtus de l'autorité principale.

IX. Ainsi de quels maux & de quels alarmes croyez-vous que sont menacées toutes les nations , quand on envoie des Decemvirs dans tous les endroits de la terre , avec une autorité absoluë , avec une insatiable avarice , & avec une extrême avidité de toutes choses ? Si leur arrivée seule fait tant de peine , si leurs faisceaux sont si redoutables , comment pourra-t-on supporter leurs jugemens & leur pouvoir. Car il leur sera permis de juger, comme bien public, tout ce qu'ils voudront , & de faire vendre tout ce qu'ils auront jugé tel ; même de recevoir de l'argent pour ne point vendre de certains biens particuliers. Ce que des hommes

peu scrupuleux ne feroient point, il leur sera permis de le faire par la loi. De-là combien croyez-vous qu'il y aura par-tout de voleries, combien de marchés où la justice & tous les biens seront mis en trafic ? Car à ce qu'il y avoit de fixé par la premiere partie de la loi de Sylla & de Pompée, ils y ont donné depuis une étendue libre & sans bornes.

X. Il ordonne que les mêmes Decenvirs mettront un impôt considerable sur toutes les terres communes, afin qu'ils puissent en affranchir celles qu'ils jugeront à propos, & mettre en vente celles qu'il leur plaira. Comment connoître dans une pareille decision si la séverité fera plus de mal, ou la douceur plus de bien ? La loi porte néanmoins deux exceptions, & moins injustes que suspectes. Il ne comprend pas dans l'imposition le champ de Recentoricus en Sicile, & dans la vente des terres il excepte celles qui paroîtront sûrement possédées par un traité comme celles dont Hiempsal (1) jouit en Afrique.

XI. Ici je demande si la qualité d'allié met Hiempsal en assurance, & si le champ de Recentoricus est un champ privé, qu'étoit-il besoin de les excepter ? Que si cette

(1) *Hyempsal*. C'étoit donné ces terres après un Roi de Mauritanie voir vaincu le Roi son auquel Pompée avoit pere, nommé Hiarba.

alliance est douteuse , & que le champ de Recentoricus passe pour être quelquefois un champ public , quel homme pensera qu'il s'est trouvé dans toute la terre deux endroits que le Tribun aît affranchi de payer. Mais quel moyen peut être assez bien caché quelque part, pour que l'artisan de cette loi n'en ait pas eu le vent? Ils épuisent (1) les provinces , les nations libres , les allies , les amis, les Rois enfin , ils mettent la main sur les revenus de l'Etat , ce n'est pas assez.

XII. Ecoutez , écoutez ; vous , qui , par un authentique jugement du peuple & du Senat Romain, avez eu des armées à conduire, & fait des guerres importantes. Il ordonne que TOUT CE QUI REVIENT, OU EST REVENU AUX GENERAUX OU DU BUTIN, OU DES DEPOUILLES , OU DE DONS GRATUITS EN ARGENT, QUE TOUT CE QUI N'A POINT ETE' EMPLOYE' EN MONUMENS , NI RAPORTE' AU TRESOR , SOIT REMIS ENTRE LES MAINS DES DECEMVIRS. Ce seul article leur fait espérer bien des richesses. Ils s'attribuent, par le jugement du Tribun, une exacte recherche sur les Generaux d'armées, & leurs heritiers; & croient qu'ils tireront une grande somme des biens & des heritiers de *Eaustus*. (2)

(1) Ils épuisent. C'est les Decemvirs.

(2) *Eaustus*. C'est Sylla.

Ainsi les Decemvirs se sont chargez d'une discussion que des Juges, engagez par serment, n'ont point voulu mettre sur leur compte. Peut-être croient-ils que c'est pour la leur réserver, que ces Juges s'en sont départez.

XIII. Ensuite pour le reste du temps il regle, avec beaucoup de précaution, que tout ce que chaque Commandant d'armée aura d'argent par devers soi, il le porte incessamment aux Decemvirs. Il en excepte pourtant Pompée; a peu près, ce me semble, comme par cette loi, qui chassoit de Rome ces étrangers; [1] on exceptoit Glaucippus, car par cette exception l'on ne fait pas tomber un bienfait sur quelqu'un, on lui épargne seulement une injustice, mais il prend les impôts à celui auquel il remet les dépouilles. Car il ordonne que s'il se reçoit quelque argent des nouveaux impôts, après notre Consulat, les Decemvirs en fassent usage. Comme si nous ne comprenions pas qu'ils songent à vendre ces impôts que Pompée a réunis aux revenus publics.

XIV. Vous voyez, ROMAINS, que par toutes sortes de moyens & de précautions, les Decemvirs se feront, & s'amasse-

(1) Ces étrangers. Cotta & Torquatus étant Consuls, firent une Loi par laquelle ils obli-

geoient à sortir de Rome tous ceux qui n'étoient pas de l'Italie.

ront des sommes d'argent. On cessera de s'indigner contre cet argent, dit-on, car on l'emploiera pour acheter des terres. Fort bien. Et qui les achètera? Les mêmes Decenvirs. Vous Rullus, car je ne parle pas de Faustus, vous achèterez celles qu'il vous plaira, vous vendrez celles qu'il vous plaira, & de l'un & de l'autre vous en tirerez tant qu'il vous plaira, car cet honnête homme est attentif à ne point acheter d'un autre malgré lui. Comme si nous ne sçavions pas qu'il est injuste d'acheter de quelqu'un sans qu'il le veuille, & qu'il y a du profit à acheter de celui qui veut vendre. Pour ne rien dire des autres, combien votre beau-pere vous vendra-t-il son champ? Et si je connois bien le caractère de son esprit inébranlable, il vous le vendra de bon gré. Les autres en feront autant volontiers, pour échanger, contre de l'argent, la haine que leur attireroit la possession, pour recevoir ce qu'ils aiment, & pour donner ce qu'ils auroient peine à retenir.

XV. Considérez maintenant quelle licence insupportable & sans bornes dans toute cette conduite. On a rassemblé de l'argent pour acheter des domaines, & l'on n'en achètera point malgré les propriétaires. Mais si ces possesseurs se réunissent tous pour n'en point vendre, qu'arrivera-t-il? Reportera-t-on l'argent? Il n'est pas permis. L'exigera-

t-on ? Il le défend. Mais soit. Il n'y a rien qu'on ne puisse acheter, si l'on en donne autant qu'en veut le vendeur. Dépouillons tout le monde entier, vendons les revenus publics, épuisons le trésor, pourveu que les possesseurs, s'étant enrichis de la haine & de la malediction publique, les terres soient néanmoins achetées.

XVI. Qu'arrivera-t-il ensuite ? Quelles gens conduira-t-on dans ces terres ? Quel ordre tiendra-t-on pour tous ces domaines ? Quelle distribution en fera-t-on ? On y conduira, dit-il, des colonies. Et combien ? de quels hommes. En quels lieux ? Car qui ne sçait qu'il faut observer toutes ces formalitez pour les colonies ? Vous avez donc crû, Rullus, que nous nous livrerions à vous & à vos Décemvirs, toute l'Italie défarmée pour vous la laisser fortifier par vos défenses, vous en rendre maîtres par vos colonies, & la tenir enchaînée de toutes sortes de liens. Car où se precautionne-t-on pour vous empêcher d'établir une colonie dans le Janicule, (1) d'opprimer Rome sous la puissance d'une autre ville ? Nous ne le ferons point, dit-il. Premièrement, je n'en sçai rien, & de plus je l'aprehende. Enfin je ne permettrai pas que nous puissions être redevables de notre délivrance plutôt à vos bons offices qu'à notre prudence.

(1.) Le Janicule. Ville auprès de Rome.

XVII. Mais vous avez crû que personne de nous ne s'apercevrait de quelle manière vous vouliez remplir toute l'Italie de vos colonies nouvelles. Car il est porté dans la loi: QUE LES DECEMVIRS CONDUISSENT TELS HABITANS QU'ILS VOUDRONT DANS TELLES VILLES MUNICIPALES ET TELLES COLONIES QU'IL LEUR PLAIRA, ET QU'ILS LEURS ASSIGNENT DES TERRES EN TELS ENDROITS QU'ILS VOUDRONT. Afin que quand ils auront rempli toute l'Italie de troupes & de soldats, il ne vous reste plus d'espérance, non seulement de conserver rien de la dignité Romaine, mais même de recouvrer votre liberté. Voilà les soupçons & les conjectures dont on me blâme.

XVIII. Alors personne ne sera plus dans l'erreur; alors ils feront voir à découvert que la gloire de notre République, Rome le centre de notre Empire, ce temple du très-grand & très-excellent Jupiter, en un mot cette forteresse, & cet asile de toutes les nations, leur déplaît & les irrite. Ils veulent conduire des habitans à Capoue, ils veulent opposer une nouvelle Rome à l'ancienne, ils méditent d'y faire porter toutes leurs richesses, & d'y transporter le nom de l'Empire. Ce lieu qui, par la fertilité de ses champs & l'abondance de toutes choses, a, dit-on, pro-

duit l'arrogance & la cruauté , sera l'endroit où les Decenvirs placeront nos citoyens , qu'ils ont destinez à toutes sortes de forfaits. Et sans doute après que des hommes, qui, dès leur naissance, accoutument aux honneurs & à la fortune , n'ont pû se soutenir modérément dans Rome , au milieu de toutes sortes de biens, vos satellites au milieu de tant de prosperitez , si nouvelles pour eux , se contiendront dans Capoue avec modestie.

X I X. Nos ancêtres enleverent à cette ville, son Senat , ses Magistrats, son conseil ordinaire , en un mot , toutes les marques honorables d'une Republique , & ne lui laisserent qu'un vain nom , dépouillé de tout. Ce ne fut pas néanmoins par cruauté, car qu'y eût-il jamais de plus indulgent que ces grands hommes, qui souvent , après avoir vaincu des ennemis étrangers , leurs rendoient leurs biens & leurs domaines? Mais ce fut à dessein , parcequ'ils presuposent que s'il restoit dans son enceinte la moindre trace d'une Republique , elle pourroit devenir comme une autre capitale de notre Empire. Ne verriez-vous pas combien toutes ces suites dangereuses sont à craindre , si vous ne vouliez renverser l'Etat , & vous établir une nouvelle domination?

XX. Car à quoi faut-il être attentif dans la conduite des colonies ? Les delices & la licence de Capoue ont pû corrompre Anni-
bal

bal lui-même , & si l'orgueil y semble avoir pris naissance dans la fierté des peuples de la Campanie. Quand vous en aurez fait une forteresse, ce sera moins une colonie fondée pour secourir Rome , que pour la braver & pour l'insulter ? Mais comment veut-on la fortifier ? Dieux immortels , pendant la guerre de Carthage, tout ce qu'a pu faire Capoue , elle l'a pû par elle-même ; aujourd'hui toutes les villes dont elle est environnée seront occupées par les habitans: que les Decemvirs y mettront , car c'est par cette raison que la loi leur en donne le pouvoir que les DECEMVIRS CONDUISSENT DANS TELLES VILLES QU'IL LEUR PLAIRA TELS HABITANS QU'ILS VOUDRONT. Et il ordonne qu'on leur partage les terres de la Campanie , & même la Plaine étoilée. (1)

XXI. Je ne me plains pas de la diminution des revenus publics, ni de ce qu'il y a de criminel dans cette perte ; je supprime ces faits , dont il n'y a personne qui ne pût, avec raison & vivement, se plaindre que nous n'ayons pû conserver ce principal patrimoine de l'Etat , les plus beaux domaines du peuple Romain , le magasin de nos provi-

(1) *La Plaine étoilée.* temple , & l'un des plus C'étoit une plaine de la fertiles champs, affecté Campanie , où Suetone aux revenus publics des prétend qu'il y avoit un Romains.

sions & de nos vivres, nos réservoirs pour la guerre, des revenus déposez sous le sceau & dans les bastions de la République, & que l'on cede enfin à Rullus un champ qui par lui-même avoit sçu résister à la domination de Sylla, & aux libéralitez des Gracques. Je ne dis point que ce territoire est pour la patrie d'une nature; qu'après avoir perdu tous les autres il reste toujours, que quand tous les autres se reposent, il porte toujours, qu'il fleurit durant la paix, qu'il ne se fanne point durant la guerre, qu'il nourrit le soldat, & qu'il ne craint point l'ennemi. Je supprime tous ces détails, & je les réserve pour le discours que je ferai devant le peuple; je ne parle que des perils qui menacent notre vie & notre liberté.

XXII. Car que croyez-vous qu'il restera de force à la République pour se conserver libre & dans son éclat, lorsque Rullus, & ceux que vous craignez encore plus que lui, avec leurs foules d'indigens & de scelerats, avec toutes leurs troupes, avec tout leur or & tout leur argent, seront dans Capoue & dans les villes des environs. Je m'opposerai, PP. CONSCRIPTS, à ces entreprises opiniâtrément & vigoureusement, & je ne souffrirai pas que, durant mon Consulat, ces hommes mettent au jour ce qu'ils méditent depuis si long-tems.

XXIII. Vous vous trompez extrême-

ment, Rullus, & quelques-uns aussi de vos Collegues, si vous avez espéré qu'en renversant la Republique, vous passerez pour populaire devant un Consul, qui vante son amour pour le peuple, non par ostentation, mais par les effets. Je vous attaque, & je vous appelle devant le peuple, c'est lui que je prens pour juge & pour arbitre, car s'il faut examiner tout ce qu'il y a d'agréable & d'interessant pour le peuple, nous trouverons que rien n'est plus populaire que la paix, que la concorde, que le repos. Vous m'avez mis entre les mains une ville inquiétée par les soupçons, ébranlée par la crainte, agitée & troublée par vos loix, par vos harangues, par vos soulevemens; vous avez donné de l'esperance aux méchans, & rempli les bons de frayeur; vous avez enlevé du bareau la bonne foi, & de la Republique la dignité.

XXIV. Si dans ces troubles & ces agitations des esprits & des affaires, la voix & l'autorité du Consul, soutenues du peuple Romain, vient tout-à-coup à éclater au milieu de ces tenebres, lorsqu'il fera voir qu'il n'y a rien à craindre; que, durant mon Consulat, il n'y aura n'y d'armée, ni de troupes, ni de colonies, ni de vente des revenus publics, ni de nouvelle domination, ni de gouvernement decemviral, ni d'autre Rome, ni d'autre siege de l'Empire, mais une

profonde paix , & un parfait repos. Nous craindrons beaucoup aparemment que cette loi si merveilleuse ne paroisse plus populaire que nous , & lorsque je découvrirai la perversité de vos desseins , les supercheres de votre loi , & les embuches qui sont dressées au peuple Romain par ces Tribuns si populaires, j'aurai sans doute fort à craindre qu'il ne me soit pas permis de haranguer devant vous , sur-tout après que j'ai pris une ferme resolution de me conduire dans mon Consulat de la seule maniere dont on peut s'y conduire dignement & librement ; c'est-à-dire, sans desirer ni de provinces, ni d'honneur , ni de recompenses , ni d'avantages , ni rien , en un mot , à quoi puisse s'opposer un Tribun du peuple.

XXV. Le Consul , aux Kalendes de Janvier , devant une nombreuse assemblée de Senateurs , declare donc que si la Republique demeure dans sa situation presente , & qu'il ne se leve point d'autre affaire qu'on ne puisse éviter honnêtement , il n'ira point dans la province ; durant ma magistrature , je me conduirai de maniere , pour le peuple Romain , que je pourrai reprimer un Tribun irrité contre la Republique , & mépriser sa colere contre moi. C'est pourquoi , Tribuns du peuple , au nom des Dieux immortels , faites vos reflexions , abandonnez ceux par qui , si vous n'y veillez , vous

ſerez bien-tôt abandonnez ; réunifiez-vous avec nous , & avec les gens de bien , défendez , avec de communs ſentimens de zele , une Republique qui vous eſt commune ; elle porte dans ſon ſein un grand nombre de playes ſecretes ; les citoyens pervers trâment de funeſtes entrepriſes ; nous ne courons aucun peril au dehors ; ni Roi , ni peuple , ni nation n'eſt à craindre pour nous ; notre mal eſt interieur , domeſtique & renfermé ; nous devons tous vouloir y remedier & le guerir.

XXVI. Vous-vous trompez , ſi vous croyez que quand le Senat approuve ce que je dis , le peuple penſe autrement. Tous ceux qui ſouhaitent leur conſervation , dégagez des paſſions , affranchis de remors , fermes dans les perils , intrépides dans les diſſenſſions civiles , ſe ſoumettront à l'autorité du Conſul. Que ſi quelqu'un de vous ſe flatte que , par des voyes ſéditieuſes , il pourra lui-même ſe frayer une route aux honneurs , qu'il commence par ſ'en deſabuſer tant que durera mon Conſulat , & qu'enſuite il ſ'inſtruiſe par mon exemple. D'une origine de Chevalier , il me voit devenu Conſul , qu'il aprenne qu'un genre de vie , comme le mien , fait aiſément parvenir aux honneurs & aux dignitez les honnêtes gens. Que ſi, PP. CONSCRIPTS,

pour défendre une gloire qui nous est commune, vous me promettez le secours de votre zele, je viendrai sûrement à bout de ce que la Republique desire, & il paroîtra que l'autorité de cet ordre, après un long intervalle, est renduë à la Republique telle qu'elle étoit du tems de nos peres.



SECOND DISCOURS
TOUCHANT
LA LOI DES CHAMPS
CONTRE
P. SERVILIUS RULLUS.
DIX-HUITIÈME ORAISON.
SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Plusieurs jours après que Ciceron , comme Consul , eût prononcé son Discours dans le Senat , pour faire rejeter la Loi des Champs , proposée par Rullus , il prononça celui-ci devant le peuple , pour empêcher que , par ses suffrages , il ne l'approuvât.

I. **I**L est établi , ROMAINS , suivant la coutume & les reglemens de nos prédecesseurs , que ceux qui , par votre faveur , ont acquis le droit d'avoir les Portraits (1) de leurs familles , fassent en pu-

(1) *Les Portraits, &c.* les portraits de leurs ancêtres ; les hommes nobles avoient le droit de tenir chez eux leurs portraits &c.

blic une premiere harangue , où ils joignent à l'action de graces qu'ils vous doivent, un éloge de leurs ancêtres. Quelques-uns dans ces sortes de discours sont quelquefois trouvez dignes de tenir leur place ; mais plusieurs aussi font si bien qu'en paroissant redevables aux peres, on fait rejaillir une partie de la reconnaissance sur les descendans. Pour moi , ROMAINS , il ne m'est point permis de parler de mes ancêtres en votre présence, non qu'ils ne soient tels que vous nous voyez par les mœurs, & par l'éducation que nous en avons reçüe , mais parcequ'ils n'ont point été ornés des loüanges publiques , & de l'éclat de vos honneurs.

II. Je crains qu'il n'y ait de l'arrogance à parler de moi devant vous , & qu'il n'y eût de l'ingratitude à n'en point parler. Il m'est bien penible de rapeller moi-même ces empressements que vous avez eu pour m'élever au rang où je suis , mais il me seroit absolument impossible de taire l'excellence de vos bienfaits. Je m'en expliquerai donc avec certains temperamens , pour rapporter seule-

propres portraits , & l'on ont eu les premiers les apelloit *Ignobles* ceux qui grandes Magistratures ; n'avoient ni les uns , ni ainsi les Patriciens ont les autres. Ainsi le droit été les premiers nobles , des images étoit le droit , en sorte que Noble & Patricien signifient souvent de noblesse. Les Patriciens ont les premiers arboré la même chose. ces portraits , parcequ'ils

ment les graces que vous m'avez faites. Et quant à ce qui m'a rendu digne, à vos yeux, d'un si grand honneur, je passerai legèrement là-dessus, afin que s'il est nécessaire d'en parler, je croye que c'est vous-même qui dites ce que vous en avez jugé.

III. Après un long espace de tems, & presqu'au-delà de ce que nous pourrions nous souvenir, je suis le premier homme nouveau que vous ayez fait Consul, & pour nous ouvrir cette forteresse que la noblesse tenoit entourée de bonnes défenses, & fermée de tous côtez, vous m'avez mis à la tête & vous avez voulu que désormais il fut libre à la vertu d'y parvenir. Vous ne m'avez pas seulement fait Consul, ce qui par soi-même est une grace fort distinguée, mais vous me l'avez fait de telle sorte, que peu d'entre les nobles, & nul autre d'entre les hommes nouveaux ne l'ont été de la même maniere que moi. Car assurément, si vous voulez vous en souvenir, vous trouverez que ceux d'entre les hommes nouveaux, qui, sans opposition, sont devenus Consuls, ne l'ont été qu'après de longues sollicitations, & par quelque conjoncture, l'ayant postulé plusieurs années après avoir été Préteurs, quelquefois même plutôt qu'il n'étoit permis ou par l'âge, ou par les loix; mais ceux qui l'ont postulé dans leur année de Préturé, ne l'ont point été sans opposition. Je suis le seul entre

tous les hommes nouveaux dont nous puissions nous rapeller, que le Consulat ait été sollicité si-tôt qu'il étoit permis de le faire, & qui soit devenu Consul, si-tôt qu'il a postulé pour le devenir ; enforte que ce rang honorable vous ayant été demandé dès le jour que je l'ai pû, sans l'avoir fait, à l'occasion d'une autre demande, ni par des instances vives & réitérées, il semble que le merite l'ait obtenu.

IV. Ce que je viens de rapporter, ROMAINS, est sans doute bien considerable, qu'entre tant d'hommes nouveaux, après tant d'années, vous m'avez revêtu le premier de cet honneur, à ma premiere sollicitation, & dans mon tems precisément. Cependant il ne peut y avoir pour moi rien de plus glorieux & de plus éclatant que dans la tenuë des Comices qui me regardoient, vous n'avez point employé de tablette pour marquer la tacite liberté de vos suffrages, mais que, par acclamation, vos voix ont rendu témoignage à vos desirs & à vos dispositions pour moi. Ainsi ce ne sont point les suffrages de la dernière (1) Tribu, mais votre premiere assemblée, ni les voix particulieres des Crieurs publics, mais la voix unanime de tout le peuple Romain qui m'a proclamé Consul.

(1) *La dernière Tribu.* Comices par Tribus & par Les Magistrats principaux s'éliſoient dans les Centuries.

V. Ce bienfait, R O M A I N S , si singulier & si distingué, que j'ai reçu de vous, me paroît, sans doute, très-grand, par la satisfaction & par la joye qu'il m'en revient; mais plus grand encore, par les soins & par la vigilance qu'il m'impose. Car il me roule dans l'esprit, R O M A I N S , une multitude de reflexions graves, qui ne me laissent point un seul moment de repos, ni le jour, ni la nuit. J'ai premierement le poids du Consulat à soutenir, c'est un fardeau bien pesant pour tout le monde, mais plus pour moi, que pour les autres, car si je m'égare, on ne me pardonnera rien, & si je marche droit, je n'en aurai que de médiocres loiianges, & données bien malgré soi. Il ne s'offre à moi ni conseil sincere dans mes irresolutions, ni secours de la noblesse dans mes travaux.

VI. Si j'étois exposé seul à quelque peril, je le souffrirois, R O M A I N S , sans inquietude, mais il me semble que si certaines gens viennent à me croire avoir manqué non seulement à dessein, mais par hazard, ils vous blâmeront vous tous, qui m'avez préféré à la noblesse. Pour moi, R O M A I N S , je crois devoir plutôt souffrir toutes sortes de choses, que de ne pas me conduire, dans mon Consulat, de maniere que dans toutes mes actions & mes entreprises, on ait à se louer de vos démarches, & de vos sentimens à mon égard. Ce qui me donnera plus de

peine encore , & plus de difficulté dans l'administration de mon emploi , c'est que j'ai résolu de suivre d'autres loix & d'autres règles que celles de mes prédécesseurs , dont les uns ont soigneusement évité de paroître ici devant vous , & les autres n'ont pas fort volontiers entré dans vos vûës. Pour moi je déclarerai non seulement en ce lieu , où il est bien facile de le dire , mais en plein Senat , où ce langage ne semble pas convenir , ce que j'ai déjà dit aux Kalendes de Janvier , dans mon premier discours , que je serois un Consul populaire.

VII. Car il m'est impossible en toute façon , me reconnoissant devenu Consul , non par l'inclination des puissans , non par le credit supérieur d'un petit nombre , mais par le concours unanime du peuple Romain , qui m'a donné la préférence sur les plus nobles , de n'être pas favorable au peuple dans le cours de cette Magistrature , & de toute ma vie. Mais pour rendre à ce terme de populaire toute sa force & toute sa signification , j'ai beaucoup besoin de votre prudence. Car on est prévenu d'une grande erreur à cause des dangereux déguisemens de quelques-uns , qui , dans le tems qu'ils attaquent non seulement les intérêts du peuple , mais même son salut , veulent réussir , par leurs discours , à passer pour populaires.

VIII. Je sçai , ROMAINS , qu'aux Ka-

lendes de Janvier j'ai pris le gouvernement d'une Republique, remplie d'agitations & d'allarmes, dans laquelle il n'y avoit rien de mal & de contraire qui ne fit craindre les bons, & ne fit espérer les mechans; on disoit que toutes sortes de desseins séditions se formoient par les uns contre la situation presente de la Republique, & contre votre repos; & s'étoient formez par les autres, sitôt que j'avois été désigné Consul. La bonne foi étoit bannie du Barreau, non par quelque coup imprévu d'une calamité nouvelle, mais par les défiances & les desordres répandus dans les jugemens, par le manque d'acquiescement aux affaires jugées; on croyoit voir se disposer de nouvelles dominations, qui auroient moins l'air d'un gouvernement ordinaire, que d'une Royauté.

I X. Comme je ne soupçonnois pas seulement toutes ces suites, mais que je les voyois à découvert, (car ils ne se conduisoient pas obscurément) je dis, en plein Senat, que, pendant ma Magistrature, je ferois un Consul vraiment populaire, car qu'y a-t-il de plus populaire que la paix, qui semble répandre la joye, non seulement sur toutes les créatures animées, mais sur les maisons & les campagnes? Qu'y a-t-il de plus populaire que la liberté, que vous voiez n'être pas seulement souhaitée par les hommes, mais par les brutes, & préférée à tou-

tes choses? Qu'y a-t-il de plus populaire que le repos, qui plaît tellement, que vous & vos peres, & tout ce qu'il y a de gens courageux, croient qu'il faut entreprendre toutes sortes de travaux pour se pouvoir enfin reposer; sur-tout dans la puissance & l'élevation? Aussi devons-nous des loüanges & de la reconnoissance à nos peres, de ce que, par leurs soins & par leurs peines, nous pouvons vivre en repos sans rien craindre. C'est pourquoi, ROMAINS, comment pourrois-je n'être pas populaire, moi qui vois que la paix au dehors, la liberté & la tranquillité de la patrie, en un mot, tout ce qui vous est cher & précieux, est établi sur l'administration fidele, & si je l'ose dire, sous la protection de mon Consulat.

X. Car vous ne devez pas regarder, ROMAINS, comme quelque chose de populaire & d'agréable, quelques largesses hautement annoncées, que l'on peut faire valoir en paroles, mais qu'en effet on ne peut nullement executer, que par l'épuisement du tresor public. Car il ne faut pas prendre pour populaire, le desordre dans la justice, la desobéissance aux jugemens rendus, le retablissement des gens condamnés, suites ordinaires & funestes des malheurs après la défolation des Etats & le renversement des fortunes. Si ceux qui promettent des terres au peuple Romain, trament quelque autre cho-

se en secret , & pendant qu'avec ostentation, ils le repaissent d'esperance , il ne faut plus les regarder comme populaires.

XI. A dire le vrai , ROMAINS , je ne puis blâmer la nature de la loi pour la distribution des terres. Car il me revient dans l'esprit que les Gracques , deux hommes très-illustres , très-éclairés , & très-chers au peuple Romain , établirent le peuple dans des terres communes que des particuliers possédoient auparavant. Je ne suis point un Magistrat semblable à plusieurs autres Consuls , qui ne croyoient pas permis de donner des louanges aux Gracques, dont je vois que les conseils , la sagesse , les loix ont donné d'excellens reglemens à la Republique. Ainsi lorsqu'après que j'eus été désigné Consul, on m'annonça d'abord que les Tribuns désignez composoient une loi pour les terres , je souhaitai fort d'être informé de leur dessein. Car je croyois que , devant exercer les uns & les autres , nos fonctions dans la même année , il devoit y avoir entre nous quelque sorte de liaison pour bien gouverner la Republique de concert.

XII. Comme j'entrois avec amitié dans les discours qu'ils tenoient , & que je m'y portois familièrement, on se cachoit de moi, & l'on m'écartoit. J'avois beau déclarer que si la loi me paroissoit utile au peuple, je l'approuverois , & j'y donnerois les mains , ils

méprisoient néanmoins ma franchise, & soutenoient qu'on ne me pourroit jamais faire approuver aucune largesse. Je cessai donc de m'offrir, de crainte qu'il ne parût de l'artifice ou de la témérité dans ma diligence : cependant ils continuoient de s'assembler secrètement entr'eux, d'admettre à leurs conférences certains particuliers, & de choisir la nuit & la solitude pour tenir leurs fourdes assemblées. Et par les inquietudes qui vous tourmentoient, en ces tems-là, vous pouvez aisément former des conjectures sur les allarmes que me devoient causer leurs intrigues.

XIII. Enfin les Tribuns du peuple entrèrent en exercice. On attendoit avec impatience la harangue de P. Rullus, parce qu'il étoit à la tête des promoteurs de cette loi des champs, & qu'il se conduisoit dans ce dessein plus violemment que les autres. Dès le moment de sa désignation ; il avoit affecté de prendre un autre air, un autre ton de voix, une autre démarche. Son habillement étoit moins propre, sa personne plus negligée, sa chevelure & sa barbe plus grandes qu'auparavant : en sorte que ses yeux & son seul aspect sembloient annoncer toute la puissance d'un Tribun, & menacer la République. J'attendois donc sa loi & son discours. On ne proposa d'abord aucune loi. Il ordonna seulement une convocation pour
sa

sa harangue, où l'on se rendit en foule, & avec une vive impatience. Elle fut assez longue, mais en termes sages & mesurez. Une chose m'y parut pourtant défectueuse; c'est que dans tout ce grand nombre de gens, qui l'écoutaient, il ne se pût trouver personne qui comprit rien à ce qu'il disoit. Je ne sçai s'il le fit pour tendre un piège, ou s'il se plaît à ce genre d'éloquence. Cependant ceux d'entre ses auditeurs, qui avoient le plus d'esprit, se doutaient qu'il avoit voulu dire quelque chose de la loi des champs. Enfin après que j'eus été désigné, la loi fut publiquement proposée. Plusieurs Greffiers, par mon ordre, accoururent en même tems pour en prendre copie, & me l'aportèrent transcrite.

XIV. Je puis vous confirmer, ROMAINS, par toutes sortes de preuves, que j'étois venu prendre lecture & connoissance de cette loi, dans le dessein que si je comprenois qu'elle vous fut utile & convenable, j'en ferois l'aprobateur & le protecteur; car ce n'est ni naturellement, ni par une division, & une haine profondément enracinée, qu'il y a je ne sçai quelle opposition entre les Consuls & les Tribuns, parceque de sages & de vigoureux Consuls ont résisté très-souvent à des Tribuns du peuple injustes & séditeux, & que l'autorité de ces Tribuns a résisté quelquefois aux passions si modérées

des Consuls. Ce n'est pas la difference des pouvoirs , mais l'alienation des esprits qui forme les dissensions.

XV. J'ai donc pris entre les mains cette loi , dans l'intention & dans le desir qu'elle s'accommodât à vos interêts, & comme pouvant être soutenüe honnêtement & de bon gré , par un Consul , non de paroles , mais réellement populaire. Or depuis le premier jusqu'au dernier article de la loi , je remarque , ROMAINS , que l'on n'a ni rien projeté , ni rien entrepris, ni rien fait que pour établir , sous le prétexte , & sous le nom de loi , dix Rois maîtres absolus du tresor des finances , des revenus publics , de toutes les provinces , de tout l'Etat , de tous les Royaumes , de tous les peuples libres , en un mot , de tout l'univers. Ainsi, ROMAINS , je soutiens que , par ce reglement si merveilleux & si populaire , l'on ne vous donne rien, & que l'on accorde tout à de simples particuliers. On presente , avec ostentation , des terres au peuple Romain , en même tems qu'on lui enleve sa liberté , les biens des particuliers sont augmentez , & les finances publiques sont épuisées; enfin ce qu'il y a de plus indigne , le Tribun du peuple , que nos ancêtres ont voulu constituer comme le protecteur , & le conservateur de la liberté Romaine , retablira lui-même des Rois dans la Republique.

XVI. Lorsque je vous exposerai ces faits, si vous ne les trouvez pas véritables, je me soumettrai à votre puissance, je changerai de sentimens; mais si vous vous apercevez que, sous prétexte de largesses, on tend des pièges à votre liberté, n'hésitez point à défendre, avec le secours d'un Consul, une liberté que vos peres vous ont acquise par leurs travaux & par leur sang, & dont ils vous ont mis en possession, sans qu'il vous en ait rien coûté. Par le premier article de cette loi, selon qu'ils se l'imaginent, ils vous sondent légèrement, pour connoître dans quels sentimens vous pourrez souffrir que votre liberté soit altérée. Car il ordonne que le TRIBUN DU PEUPLE, QUI AURA FAIT CETTE LOI, CHOISIRA DIX HOMMES DANS DIX-SEPT TRIBUS, AFIN QUE CELUI QUE NEUF TRIBUS AURONT E'LU, SOIT MIS AU NOMBRE DES DECENVIRS.

XVII. Je demande à present par quelle raison il commence par-là le détail de ses reglemens & de ses loix, afin que le peuple Romain soit privé de son droit de suffrage. On a tant de fois établi pour administrateurs des loix des champs, des Triumvirs, des Quinquenvirs, des Decenvirs, je demande donc à ce Tribun du peuple si populaire, quand il est arrivé qu'ils ne fussent pas établis par toutes les trente-cinq tribus?

Car comme toute sorte de puissance , d'autorité , d'administration , doit être conférée par tout le peuple Romain , ce doit être assurément sur-tout, celle qui est établie pour ses intérêts & ses avantages ; afin que tout le monde choisisse ceux que l'on croira devoir plus particulièrement veiller à ce qui le regarde , & que chacun , par son suffrage , & par son zele , puisse se faire une voye pour parvenir à ce qui lui est avantageux. Ce Tribun du peuple a principalement eu dans l'esprit , de priver du droit de suffrage le peuple Romain en general , & de prendre un petit nombre de Tribus choisies , non par certaines regles de justice , mais par l'événement du sort , pour réunir en sa personne toute l'indépendance.

XVIII. DE PLUS , dit-il par un autre article, DE LA MEME MANIERE QUE L'ON EN USE DANS LES COMICES QUE L'ON TIENT POUR LE GRAND (1) PONTIFE. Et il ne s'est pas aperçu que nos anciens étoient si populaires, que ce que la religion des ceremonies sacrées ne permettoit

(1) *Du grand Pontife.* près son pere, fit une loi Il étoit élu par dix-sept Tribus seulement , & les autres Pontifes de même, que dix-sept Tribus choisiroient un Pontife , & que leur College , après leurs suffrages , l'admettoit : de cette sorte il leur ôte l'honneur de conférer ces places.

pas au peuple d'établir ; cependant , pour la dignité du Sacerdoce , ils ont voulu que tout le peuple en offrit des sacrifices. Aussi pour les autres Sacrificateurs, Cn. Domitius , très-celebre Tribun du peuple , ordonna que , puisque le peuple , eu égard à la religion , ne pouvoit pas conferer les Sacrificatures, la moindre partie du peuple fut convoquée , & que celui que cette portion du peuple auroit élu , seroit admis par tout le corps des Sacrificateurs.

XIX. Voyez combien il y a de difference entre un Tribun du peuple aussi distingué que Domitius & le Tribun Rullus , qui , si je ne me trompe, a mis votre patience à l'épreuve , quand il s'est donné pour noble. Domitius , par sa prudence , a du moins gagné ce qui ne pouvoit se faire par une solennelle convocation du peuple, afin de lui donner autant qu'il pouvoit , autant qu'il étoit juste , autant qu'il étoit permis. Mais celui-ci fait tous ses efforts pour vous enlever , & pour vous arracher des-mains ce que le peuple a possédé de tout tems , ce que personne n'a jamais altéré , n'a jamais changé , sçavoir que ceux qui destinoient au peuple certaines terres, reçussent auparavant du peuple même le bienfait dont ils le vouloient gratifier. Domitius a donné d'une certaine façon , au peuple ce qui ne lui pouvoit être nullement donné , & Rullus cherche le

moyen de lui ôter ce que , par autorité , l'on ne lui pouvoit ôter en aucune façon.

XX. Quelqu'un demandera peut-être ce que , par une telle injustice , & une telle audace, il peut avoir en vûë. Il n'a pas manqué de dessein , mais il a beaucoup manqué de fidélité pour le peuple , & d'équité pour vous & votre liberté. Car il ordonne que , pour la création des Decemvirs, celui qui en a établi la loi tiendra les comices. Je le dirai plus clairement. Rullus, homme sans avarice & sans passion , ordonne que les comices seront tenus par Rullus. Je ne l'en blâme pas encore , car je vois que d'autres l'ont fait. Mais voyez à quoi tend ce que nul autre n'a fait encore, de les faire tenir par la moindre partie du peuple. Il tiendra les comices, il voudra que la declaration se fasse par ceux qui, suivant cette loi , aspirent à l'autorité Roïale. Ni lui, ni ceux qui sont les auteurs de ces entreprises avec lui , ne croient que cela se puisse équitablement confier à tout le peuple en general.

XXI. Le même Rullus tirera les Tribus au sort , & cet homme heureux tirera celles qu'il voudra , & les Decemvirs que les neuf Tribus tirez par Rullus auront choisis , nous les aurons pour les maîtres de toutes nos fortunes , comme je le ferai bien-tôt voir. Or afin qu'ils paroissent reconnoissans , & se souvenir du bienfait qu'ils auront reçûs , ils

declareront qu'ils ont quelque obligation aux personnes les plus distinguées de ces neuf Tribus, mais pour aux vingt-six autres, il n'y aura rien qu'ils ne se croient en droit de leur refuser. Mais enfin quels Decemvirs veut-il faire élire ? Lui premierement. Comment, cela lui est-il permis ? Il y a d'anciennes loix établies, non par les Consuls, mais par les Tribuns mêmes (puisque vous le croyez tirer à consequence) lesquelles ont toujours été très-agréables à vos ancêtres, qui sont les loix Licinia (1) & Æbutia, portant que non seulement le Legislatteur, mais ni ses Collegues, ni ses parens, ni ses alliez ne pourroient être choisis pour administrateur des distributions des terres du peuple.

XXII. Si vous avez égard à ses intérêts, justifiez - vous de tous les soupçons qu'on a que vous pensiez trop aux vôtres. Donnez

(1) *La Loi Licinia.* C. 377.

Licinius Stolo, Tribun du peuple, fit une loi des champs, par laquelle un citoyen Romain ne pouvoit posséder plus de cinq cens arpens de terres communes ; & il y avoit un article dans cette loi par lequel le Legislatteur ne pouvoit être un des Triumvirs qui feroit la distribution de ces terres. L'an

La loi Æbutia. Æbutius, autre Tribun du peuple, postérieur à Licinius, fit une loi par laquelle, ni le Legislatteur, ni ses Collegues, ni ses parens, ni ses alliez ne pouvoient être choisis pour Ministres de la distribution des terres communes.

lieu de croire que vous ne cherchez rien que les avantages & l'utilité du peuple ; laissez venir aux autres la jouissance du bienfait, & réservez-vous-en l'honneur. Car cette conduite n'est gueres digne d'un peuple libre , ni de vos sentimens , & de votre élévation. Quel est le Législateur ? C'est Rullus , qui a privé du droit de suffrage la plus grande partie du peuple ? C'est Rullus. Qui a présidé aux Comices ? C'est Rullus. Qui a convoqué les Tribus qu'il vouloit ? Qui les a tirez au fort sans nul inspecteur ? Qui a déclaré les Decenvirs qu'il a voulu ? C'est le même Rullus. Qui a-t-il nommé pour être à la tête ? Le même Rullus. Certes à peine croiroit-on que cela pût être aprouvé par ses propres esclaves , bien loin de l'être par vous , les maîtres de toutes les nations. Les meilleures loix seront donc toutes abolies par cette loi ? Le même homme qui fait la loi s'en nommera le ministre pour l'exécution ; le même tiendra les comices, après avoir privé de suffrage la plus grande partie du peuple. Il y nommera ceux qu'il voudra, & se nommera lui-même. Et , selon les apparences , il ne refusera pas d'avoir pour approbateur de sa loi ses Collegues , qui lui ont accordé le premier rang à la haine publique quand la loi a été proposée. Les autres avantages , fondez en toutes choses sur les espérances de cette loi , leur sont conservez par de

de communes assurances pour être partagez également.

XXIII. Mais voyez quelle est la précaution de cet homme, & si vous croyez que Rullus en aît eu la pensée, & qu'elle aît pû lui venir dans l'esprit. Ceux qui méditoient cette entreprise ont crû que, s'il vous étoit donné le pouvoir de choisir entre tout le peuple, sur quelque'affaire que se fût, où l'on exigeât de la bonne foi, de l'intégrité, de la vertu, de l'autorité, vous feriez choix, sans hésiter, de Pompée pour en être le chef. Car celui d'entre tous les autres que vous aviez choisi pour commander dans toutes les guerres sur terre & sur mer contre toutes sortes de peuples; (1) quand il s'agissoit de faire des Decenvirs, on comprenoit bien qu'on ne pouvoit revêtir personne de cette fonction plus convenablement & plus justement que lui, si la probité, si la dignité eussent été comptez pour quelque chose.

XXIV. Ainsi, par cette loi, l'on ne l'excepte ni pour sa jeunesse, ni pour quelque obstacle legitime, ni pour être engagé dans aucune autre magistrature, ni pour être arrêté par d'autres affaires, & par d'autres raisons. Enfin ce n'est point comme criminel,

(1) *Toutes sortes de* en Espagne avec Sertorius, *peuples.* Cela comprend sur mer avec les Pirates, les guerres de Pompée en en Asie avec Mitridate. Afrique avec Domitius,

qu'il a l'exclusion à la place de Decemvir. Pompée est excepté de crainte qu'il ne le soit avec Rullus. Je ne dis rien des autres. Il lui ordonne de faire sa déclaration en présence : (1) ce qui n'a jamais été prescrit par aucune loi, pas même dans les magistratures dont la condition est fixe. Car il craignit que, si Pompée étoit à Rome, la loi ne pût passer, ou qu'après qu'elle auroit été reçue, vous le nommeriez pour son Colleague & pour son inspecteur, & le vengeur de ses cupiditez & de ses passions.

XXV. Mais ici, comme je vous vois touché par le mérite de la personne, & par l'outrage de la loi, je rapellerai ce que j'ai dit dès le commencement, que l'on se prépare à une domination Royale, & que cette loi renverse votre liberté jusqu'aux fondemens. En jugerez-vous autrement lorsqu'un petit nombre d'hommes ont jeté leurs yeux avarés sur tout ce que vous possédez. Et leur dessein principal n'est-ce pas d'empêcher Pompée de vous conserver toujours libres, & d'employer toute sa puissance pour maintenir, & pour défendre vos intérêts. Ils ont vû & ils voyent que si, par votre ignorance, & par ma negligence, vous recevez une loi que vous ne connoissez pas, il arrivera qu'après

(1) *En présence.* Il étoit leurs amis presens. *En* permis aux absens de faire *présence*, c'est-à-dire, après leur déclaration par lieu où il étoit alors.

avoir reconnu leurs pieges, quand vous aurez créé les Decemvirs, vous songerez, pour remedier à tous les vices, & à toutes les irregularitez de cette loi, à la protection de Pompée. Est-ce donc pour vous une preuve legere que certains particuliers songent à s'emparer de la puissance & de l'autorité sur toutes choses, lorsque vous voyez que celui qu'ils regardent, comme devant être le conservateur de votre liberté, souffre l'exclusion d'une place dûë à son merite ?

XXVI. Reconnoissez maintenant quelle est l'autorité de ces Decemvirs, & quelle étendue on lui donne. Premièrement, il leur confere ce titre en vertu d'une loi proposée dans une assemblée par Curies. (1) Il est inouï d'abord, & d'une institution toute nouvelle, qu'une loi proposée par Curies confere une magistrature qui n'a point été conférée auparavant dans nulle autre assemblée. Il ordonne que cette loi soit établie par le Préteur nommé le premier. (2) Mais comment. Afin que ceux que le peuple aura désignez, possèdent le Decemvirat. Il a oublié

(1) *Proposée par Curies,* Ces assemblées étoient faites pour confirmer l'élection des principaux Magistrats, mais non pour les proposer en premier lieu.
(2) *Le premier.* C'étoit le Préteur de la ville de Rome, distingué des sept autres Préteurs, dont les fonctions étoient moins considerables.

que le peuple n'en désigne point, & dans les nouveaux reglemens, il renferme toute la terre, puisque dans son troisième article il ne se souvient plus de ce qu'il a mis dans le second. Or il est bien évident, par tout ceci, que ce que vous avez reçu d'autorité par vos peres, & ce que vous en laisse ce Tribun du peuple, vos peres ont voulu que vous donnassiez deux fois vos suffrages sur chaque Magistrat. Car quand on établissoit une loi dans les Comices par centuries pour une élection des Censeurs, (1) & que les autres grands Magistrats étoient confirmés dans une assemblée par Curies, il étoit encore porté dans ces secondes assemblées un jugement sur l'élection de ces Magistrats, afin que le peuple pût encore se retracter, s'il se repentoit de son choix.

XXVII. Mais comme aujourd'hui vous conservez toujours les Comices par Centuries & par Tribus, (2) ceux par Curies ont continué de demeurer à cause des auspices. (3) Or ce Tribun qui voyoit que per-

(1) *Des Censeurs.* C'est que pour l'élection des Censeurs on ne faisoit point de confirmation dans les assemblées par Curies. avoient hors de Rome le droit de cité, étoient admis aux suffrages. Dans les Comices par Curies, il n'y avoit que les citoyens résidens à Rome.

(2) *Par Tribus.* Les Comices étoient par Tribus quand tous ceux qui (3) *A cause des auspices.* Les grands Magistrats n'étoient point cō-

sonne ne pouvoit être revêtu d'autorité sans le consentement du peuple Romain , ou du simple peuple , confirme ce qui s'est fait par les Centuries & par les Tribus dans des Comices par Curies , que vous (1) n'admettez plus , & ceux par Tribus qui vous apartiennent , il les supprime. Desorte que vos ancêtres , ayant voulu que vous examinassiez le choix des Magistrats dans deux differens Comices , ce Tribun si populaire ne laisse pas même au peuple le pouvoir d'en tenir seulement une seule assemblée.

XXVIII. Mais remarquez le scrupule & les attentions de cet homme. Il avoit bien vû & bien prévu que , sans une loi proposée dans les Curies , les Decenvirs n'auroient point d'autorité , parcequ'ils n'étoient établis que par neuf Tribus. Il ordonne donc qu'on fasse une loi curiale à leur égard , & il en donne l'ordre au Préteur. Certes c'est bien contre le bon sens, mais cela ne me re-

firmes qu'après l'observation des auspices , que l'on ne consultoit point pour les petites Magistratures.

(1) *Que vous n'admettez plus.* Les Comices par Curies n'avoient plus la même validité qu'ils avoient eu anciennement , car d'abord on les tenoit

pour confirmer ou pour casser les elections. Mais dans les derniers tems , à la place des trente Curies , il n'y avoit plus que trente Licteurs qui les représentoient , pour faire honneur aux Magistrats désignez , ou pour les instituer.

garde pas. Car il ordonne que : LE PRETEUR E'LU LE PREMIER , FERA UNE LOI CURIALE , ET QUE S'IL NE LA PEUT FAIRE , LE DERNIER PRETEUR (1) LA FERA. Il semble ou qu'il aît voulu se divertir sur des matieres si graves, ou qu'il avoit en verité je ne sçai quoi dans l'esprit. Mais laissons-là ce dérangement, qui va jusqu'au ridicule, ou cette malice que l'on ne découvre point. Revenons à sa religion.

XXIX. Il voit donc que , sans la loi curiale , les Decemvirs ne peuvent rien faire. Qu'arrivera-t-il si elle n'est point établie ? Admirez son esprit. ALORS , dit-il , CES DECEMVIRS AURONT UN POUVOIR (2) AUSSI E'TENDU QUE CEUX QUI ONT TOUT POUVOIR. S'il peut arriver que dans un Etat qui , pour les droits de la liberté, l'emporte beaucoup au-dessus des autres Etats , quelqu'un , sans la tenuë d'aucuns Comices , puisse acquérir la puissance & l'autorité ; qu'est-il necessaire, par un troisiéme article , d'ordonner qu'on établisse une loi curiale , puisque , par un arti-

(1) *Le dernier Préteur.*

C'est en cela que consiste l'impertinence, car pour quoi ne point aller du premier Préteur au second, sans passer jusqu'au dernier des huit.

(2) *Tout pouvoir.* Il

veut parler du Dictateur , dont l'autorité n'avoit point de bornes , & c'étoit la formule dont on se servoit en conferant ce titre.

de suivant , vous permettez qu'ils aient le même pouvoir que si le peuple , en delibérant , les avoit revêtus de tout pouvoir. C'est les établir Rois, ROMAINS , & non Decenvirs. Et par ces préludes & ces fondemens ils deviennent tels que non seulement quand ils entreront en exercice , mais dès leur établissement , toute votre puissance & toute votre liberté vous sont enlevées.

XXX. Mais remarquez avec quelle précaution il conserve , les droits de l'autorité Tribunitienne, lorsque les Consuls ont fait des loix dans les assemblées des Curies , les Tribuns s'y sont souvent opposés , & nous ne nous plaignons pourtant pas que les Tribuns aient ce pouvoir ; nous croyons seulement qu'il s'en faut plaindre quand quelqu'un d'eux en abuse temerairement. Ce Tribun du peuple , par sa loi curiale qu'il fait publier au Préteur , ôte la faculté de s'y opposer , mais il y a de quoi le blâmer que l'autorité des Tribuns soit affoiblie par un Tribun même , & de quoi rire qu'il ne soit pas permis à un Consul , sans loi curiale , de rien régler pour les affaires de la guerre , & que celui-ci , qui supprime le pouvoir de s'opposer , quand même on auroit fait l'opposition , établisse le même pouvoir comme si la loi étoit proposée ; de sorte que je ne comprends pas ni pourquoi il défend de s'opposer , ni pourquoi il s'imagine que quelqu'un s'opposera ,

puisque l'oposition ne serviroit qu'à faire connoître la folie de l'oposant sans rien empêcher.

XXXI. Ces Decemvirs ne seront donc établis ni par de veritables Comices, c'est-à-dire, par les suffrages du peuple, ni par ces trente Licteurs, sous prétexte des auspices, pour contrefaire les anciens usages. Voyez maintenant comment ces gens-là, qui n'ont reçu de vous nulle autorité, sont revêtus par lui de privileges plus honorables que nous ne sommes tous, nous que vous avez revêrus d'une autorité si distinguée. Il ordonne que les Decemvirs, pour conduire les colonies, auront en leur disposition les oiseaux (1) à cause des auspices, OU MEME DROIT, dit-il, QUE LES ONTEU LES TRIUMVIRS (2) PAR LA LOI SEMPRONIA. Et vous osez, Rullus, faire mention de la loi Sempronia, comme si cette même loi ne vous avertissoit pas, que ces Triumvirs avoient été créés par les trente-cinq Tribus. Et comme si, la pudeur & l'équité de Tib. Gracchus, l'ayant rendu si différent de ce que vous êtes, vous vous imaginiez que

(1) *Les oiseaux.* Ceux dont on consultoit le vol ou les entrailles pour les auspices.

(2) *Ces Triumvirs.* Ceux qui ôtoient aux ri-

ches le surplus des cinq cents arpens de terres communes qu'ils avoient contre la loi Licinia, pour les partager aux citoyens pauvres.

dans une conduite si peu semblable à la sienne, il faille vous laisser le même pouvoir.

XXXII. De plus, il leur donne une autorité Prétorienne par le stile, mais réellement Royale, car quoiqu'il la reduise à cinq années, il la rend en effet perpétuelle, puisqu'il l'appuie de tant de richesses & de troupes qu'il est impossible de la leur ôter malgré eux. De plus, il l'accompagne de gardes, de dépositaires de registres, de Secretaires, d'Architectes, de Crieurs publics, outre cela de chevaux de bât, de mulets, de tentes, de meubles; il tire du trésor public leur dépense, il y fait contribuer les allies, il leur choisit, pour chaque année, deux cens arpenteurs, pris d'entre les Chevaliers, pour leur servir aussi de gardes du corps, & pour être les ministres & les exécuteurs de leurs ordres. Déjà, ROMAINS, vous avez devant vous les préliminaires & l'appareil de ces tyrans, si vous n'en découvrez encore le pouvoir, vous en voyez les marques éclatantes. Quelqu'un dira peut-être, en quoi tout cela m'offense-t-il? Un Secrétaire, un Licteur, un Crieur public, un Gardien d'oiseaux. Ces dehors néanmoins, ROMAINS, sont de telle conséquence, que quiconque en est revêtu sans vos suffrages, doit passer ou pour un Roi, ce qu'il ne faut pas souffrir, ou pour un particulier devenu furieux.

XXXIII. Considérez quelle étendue

de puissance on leur abandonne , & vous direz que c'est , non la folie d'un homme privé , mais le joug insupportable des Rois. Premièrement , on leur laisse un pouvoir sans bornes de recueillir sur vos revenus des sommes innombrables d'argent , non pour en jouir , mais pour les aliener. Ensuite, on leur donne une instruction generale sur tout ce qu'il y a de peuples sur la terre , pour les juger, sans assembler de conseil, pour les condamner sans qu'ils en appellent , & pour les punir sans être défendus.

XXXIV. Ils pourront pendant les cinq années juger des Consuls, & même des Tribuns du peuple ; personne cependant ne jugera d'eux. Il leur sera permis d'exercer leur magistrature , & il ne sera permis à personne de plaider contre eux. Ils pourront acheter les terres qu'ils voudront, de qui ils voudront , autant qu'ils voudront. Il leur est libre de conduire de nouvelles colonies , de renouveler les anciennes , afin de pouvoir remplir de leurs gens toute l'Italie. On leur donne toute puissance de parcourir les provinces , d'imposer des amendes sur les terres des peuples libres , de donner même les Royaumes comme il leur plaira , de rester à Rome quand il leur sera plus commode , on leur accorde la permission de se promener par tous les pays qu'ils voudront , avec plein pouvoir d'y juger toutes sortes d'affaires.

Cependant ils renverferont les Tribunaux comme ils le jugeront à propos, ils en excluront les Juges comme ils voudront, ils rendront les jugemens chacun en leur particulier sur les plus importantes affaires, ils donneront le même pouvoir au Questeur, ils enverront leurs arpenteurs, & l'on s'en tiendra au raport que fera chaque arpenteur à celui seul qui l'aura commis.

XXXV. Les paroles me manquent, ROMAINS, quand j'appelle cette puissance une autorité Royale, car elle est plus grande, en verité; jamais il n'y eut de Royaume qui ne fut renfermé; si ce n'étoit legitime-ment, du moins dans certaines limites. Mais celui-ci n'en a point. Tous les Royaumes, tout votre Empire, d'une si vaste étendue, ceux ou que vous avez rendu libres, ou que vous ne connoissez point encore, tout est compris dans ce que cette loi permet. Premièrement, il leur est permis de vendre tout ce que, par un decret du Senat, il étoit ordonné de mettre en vente sous le Consulat(1) de Tullius & de Cornelius.

(1) *Sous le Consulat*, ordonna la vente de plusieurs places & marchez, & cependant les Consuls, de crainte de s'attirer la haine publique, n'avoient point osé le faire. Rullus le permettoit par la loi.

XXXVI. Pourquoi tant d'énigmes & tant d'autorité dans cet article ? Par quelle raison ne pouvoient-ils point dans cette loi transcrire en particulier toutes les choses dont le Senat avoit cru devoir faire le détail. Il y a, ROMAINS, deux raisons de cette suppression. Celle de la pudeur, si toutefois il y en peut avoir dans une impudence si éclatante; l'autre du crime. Car il n'ose nommer tout ce que le Senat expressément avoit jugé à propos de vendre; ce sont des places publiques de Rome; ce sont de petites chapelles, que depuis le rétablissement de la puissance Tribunitienne personne ne fréquentoit, que nos peres avoient laissé de côté, & d'autres à Rome pour nous servir d'afile dans les événemens périlleux; les Decemvirs les vendront par cette loi. L'on y joindra le mont Gaurus, (1) la Sauffaye près de Minturne, (2) la voye Herculane (3) sera mise en vente, toute délicieuse (4) & tou-

(1) *Le mont Gaurus.* C'est une montagne de la Campanie.

(2) *Minturne* Ville célèbre de la Campanie. C'est aujourd'hui Trajetto.

(3) *La voye Herculane.* C'est un chemin qui conduisoit à la ville Herculane peu éloignée de Pompei dans la Campanie.

(4) *Delicieuse.* Parce qu'elle n'étoit pas loin du lac Lucrin près de Bayes. Ce lac arrosoit tous ces bords qu'il rendoit très-agréables, & fournissoit une extrême abondance de poissons dont on se nourrissoit. à Rome.

te fertile qu'elle est, tous ces lieux enfin que le Senat crût qu'il falloit vendre à cause de l'épuisement des finances, & que les Consuls ne vendirent point pour ne se pas rendre odieux.

XXXVII. Or peut-être que c'est par pudeur qu'on n'en parle point dans la loi. mais il faut plutôt se défier, & craindre que l'on ne donne à l'audace des Decemvirs l'énorme pouvoir de corrompre les registres publics, de fabriquer des ordonnances du Senat, qui n'auront jamais été rendues, sur-tout plusieurs étant morts de ceux qui, pendant ces années-là, étoient Consuls; à moins que vous ne trouviez de l'injustice à soupçonner l'impudence de ceux dont il semble que l'avarice trouve le monde entier trop peu étendu pour elle.

XXXVIII. Vous voilà instruits d'une nature de vente dont je comprends bien que vous connoissiez l'importance. Mais rendez-vous attentifs à ce qui suit, & vous verrez qu'on ne vous a jusqu'ici, présenté que le premier pas, & une certaine avenue à tout le reste. CE QU'IL Y A DE TERRES, DE LIEUX, D'EDIFICES. Qu'y a-t-il de plus? Beaucoup sans doute, en esclaves, en troupeaux, en or, en argent, en yvoire, en habits, en meubles., en tout le reste. Que dirai-je encore? A-t-il crû qu'il seroit odieux de tout détailler? Ce n'est pas la haine qu'il

craint : qu'est-ce donc ? Il a crû que cela seroit trop long, & il a eu peur d'en oublier. Deforte qu'il a seulement écrit, & TOUTE AUTRE CHOSE. Vous voyez que par cette clause abrégée, rien n'est excepté. Ainsi tout ce qu'il y a hors l'Italie, devenu bien public du peuple Romain, sous les Consuls Sylla & Pompée, il ordonne que les Decenvirs le vendront.

XXXIX. Par cet article, ROMAINS, je dis que tous les peuples, toutes les nations, toutes les Provinces, tous les Royaumes sont accordez, & sont abandonnez à la domination, au jugement & à l'autorité des Decenvirs. Je demande, premièrement, quel est enfin le lieu, dans aucun pays, que les Decenvirs ne puissent pas dire être devenu le bien public du peuple Romain; car comme celui qui l'aura dit, fera lui-même le juge, qu'est-ce qu'il ne fera pas permis de dire à celui-là-même auquel il sera permis de juger. Il y aura de l'avantage à dire que Pergame, Smyrne, Tralles, Ephèse, Miler, Cyfique, toute l'Asie enfin, que l'on a recouvrée après le Consulat de Sylla & de Pompée, que tous ces pays, dis-je, sont devenus le domaine public du peuple Romain.

XL. Manquera-t-on d'alleguer quelque prétexte pour éluder ces contestations : comme le même qui discutera, jugera pareille-

ment, ne pourra-t-il point être excité de rendre un jugement faux; ou s'il veut condamner l'Asie, ne fera-t-il pas valoir la crainte de la condamnation & ses menaces autant qu'il voudra? De plus, on ne peut former nulle dispute, puisqu'il est déjà réglé par vous, & jugé que nous en sommes les héritiers. Le Royaume de Bythinie, qui certainement est devenu notre domaine public, par quel moyen empêcher que les Decemvirs ne vendent tous les champs, les villes, les étangs, les ports, en un mot, toute la Bythinie?

XL I. Que feront-ils de Mithylene, (1) qui vous est devenu propre, ROMAINS, par la loi de la guerre & par le droit de la victoire; cette ville que la nature, la situation, l'ordre & la beauté de ses bâtimens rend si célèbre entre toutes les autres, dont les campagnes sont si fertiles, & si délicieuses, les voilà renfermez dans le même article de la loi? Que doit devenir Alexandrie & toute l'Egypte? Admirez comme elle est enveloppée, comme on la cache, comme on la met furtivement toute entière entre les mains des Decemvirs. Car qui de vous ignore que, par le testament du Roi Alexandre, elle est devenue le domaine du peuple Romain. A cela, ROMAINS, moi, tout Consul que je suis, je ne juge rien, je ne dis pas même ce

(1) Mithylene. Ville de l'Archipel.

que je pense, car la matiere me paroît importante, non seulement pour la regler, mais même pour la traiter. Je vois par qui l'operation du testament est confirmée; je sens que l'autorité (1) du Senat existe, par laquelle en devoit s'aller mettre en possession de l'heritage, lorsqu'après la mort d'Alexandre, nous envoyâmes des Députez à Tyr pour faire le recouvrement de la somme qu'il y avoit en dépôt pour nous.

XLII. Je me souviens que L. Philippus a souvent rapporté ce fait en plein Senat. Je vois que presque tout le monde convient que celui qui possède en cetems-ci ce Roïaume, ni par son origine, ni par ses inclinations, n'a rien de Royal. On dit au contraire qu'il n'y a point eu de testament; qu'il ne faut pas que le peuple Romain paroisse avoir l'avidité de tous les Royaumes, & que nos gens, si bien choisis, se rendront dans ces pays-là, que la bonté des terres & l'abondance de toutes choses rend recommandables.

XLIII. Rullus & les autres Decemvirs ses Collegues seront-ils juges de cette grande affaire? Car l'un & l'autre est d'une telle im-

(1) *L'autorité du Senat.* On apelloit autorité du Senat, une délibération différente d'un decret qui passoit en execution; &

elle ne laissoit pas d'être inscrite sur les registres publics, quoiqu'il y eût eu une opposition par quelque Tribun du peuple.

portance, qu'il ne faut ni l'accorder, ni le souffrir en aucune façon. Rullus voudra faire le populaire, il adjugera le Royaume au peuple Romain; & lui-même, suivant la loi, vendra la ville d'Alexandrie, vendra l'Egypte. Enforte que le Juge fera aussi l'abitre, le maître, en un mot, le Roi de cette ville opulente, de ces campagnes magnifiques, & de tout ce florissant Royaume.

XLIV. Premièrement, dix hommes porteront-ils jugement sur une succession du peuple Romain, lorsque vous avez voulu qu'il y en ait cent pour juger les successions des simples particuliers; de plus, qui plaidera la cause du peuple Romain? Où cette affaire se traitera-t-elle? Qui sont ces Decemvirs que nous verrons gratuitement adjuger à Ptolomée le Royaume d'Alexandrie? Que si l'on alloit à cette ville, pourquoi ne pas faire en ce tems-là les mêmes courses que sous les Consuls L. Cotta & L. Torquatus? Pourquoi ne pas aller à découvert comme auparavant; & de la même maniere qu'en droiture & publiquement ils y allerent? Lorsqu'avec les vents les plus favorables l'on n'a pû, par le droit chemin arriver à ce Royaume, se sont-ils persuadez d'aborder à Alexandrie dans une saison de nuages & de brouillards.

XLV. Or representez-vous en esprit tous ces faits, & en même tems les marches

de nos envoyez, qui revêtus d'une autorité bornée, parcourent l'enceinte de leur legation libre (1) pour leurs affaires particulières; cependant, à peine les peuples étrangers peuvent-ils les souffrir. Le nom d'Empire est rude à soutenir; on le redoute jusques dans les personnes les moins importantes, parceque quand une fois ils sont hors de Rome, ils en abusent, non sous leur nom, mais sous le votre. Que pensez-vous que feront ces Decenvirs, lorsqu'avec leur autorité, leurs faisceaux, accompagnés de leur troupe de jeunes arpenteurs, ils parcourront toute la terre? Dans quels sentimens, dans quelles allarmes, dans quels dangers seront alors ces misérables peuples.

XLVI. La puissance donne de la frayeur, ils la souffriront; l'arrivée causera de la dépense, ils la supporteront; on ordonnera quelques services, quelques corvées; ils ne refuseront point. Mais qu'est-ce à proportion que tout cela, lorsqu'un Decenvir, attendu dans quelque ville, comme un hôte, ou tout-à-coup y étant arrivé comme un maître, il déclarera que ce même lieu où il fera

(1) *Legation libre.* C'étoit une espèce de députation privée que l'on donnoit à un Sénateur pour aller en quelques pays vaquer à ses affaires particulières, parceque ne pouvant s'absenter de Rome sans permission, le Sénat la lui donnoit comme une sorte de legation.

venu, cette même maison d'hospitalité où il aura été conduit, c'est un domaine du peuple Romain. Quel malheur pour ce peuple s'il l'avoüe ! Quelle somme d'argent lui en coutera-t-il s'il le nie ! Mais les mêmes gens qui postulent ces commissions, ont coûtume quelquefois de se plaindre que les terres & les mers ont été toutes abandonnées à Pompée. Est-ce donc de même de confier certaines choses, ou de les accorder toutes ? De présider aux travaux & aux affaires, ou aux rapines & aux profits ? D'être envoyez pour delivrer des alliez, ou pour les opprimer ? Enfin, s'il s'y trouve quelque honneur particulier, est-il indifférent ou que le peuple Romain en favorise qui bon lui semble, ou qu'un audacieux Tribun le lui enleve par la supercherie d'une loi.

XLVII. Vous avez compris quelles sortes & quelle quantité de choses les Decemvirs vendront en vertu de cette loi : ce ne sera point assez pour eux de s'être rassasié du sang [1] des alliez, des nations étrangères, & des Rois ; ils couperont les nerfs au peuple Romain ; ils mettront la main sur ses revenus ; ils feront irruption au trésor public. Car il suit un article par lequel il ne le permet pas seulement, si l'argent leur manque. Quoique ce que nous avons dit, peut en

(1) *Du sang.* C'est-à-dire, des biens & des fortunes.

produire une si grosse somme, qu'ils ne devroient pas en manquer; mais il ordonne nettement, & il oblige, comme s'il y alloit de votre conservation, que les Decemvirs vendront expressement vos revenus.

XLVIII. Lisez-moi, par ordre dans le contenu de la loi, cette vente du peuple Romain. Certes je ne doute pas que ce ne soit pour le Crieur une publication bien déplorable & bien amere. VENTE à L'ENCHERE. Il est un dissipateur aussi prodigue dans les biens de la Republique, que dans les siens propres; il vend les forêts avant les vignes: vous avez fait le dénombrement de l'Italie. Continuez, faites celui de la Sicile. PARTIE DE LA VENTE QUI CONCERNE LA SICILE. Il n'y a dans cette Province rien que nos ancêtres nous aient laissé de propre, soit dans les villes, soit dans les terres, qu'il n'ordonne d'être vendu.

XLIX. Quoi, ce que vos peres, par leur victoire toute recente, vous ont laissé pour partage dans les villes & dans les terres des alliez, comme les liens de la paix, & les monumens de la guerre finie, après l'avoir reçu d'eux, vous le vendrez par un tel conseil? Il me semble qu'ici, ROMAINS, j'ébranle un peu vos esprits, lorsque je vous découvre les pieges profonds & souterrains qu'ils croyent avoir tendus à la dignité de Pompée: & pardonnez-moi, je vous prie, si je cite si

souvent / ce grand homme. Lorsque j'étois Préteur, il y a deux ans, R O M A I N S , vous m'avez imposé l'emploi de défendre avec vous son honneur, pendant son absence, par tous les moyens qu'il me seroit possible. J'ai fait jusqu'à présent ce que j'ai pu , sans y être excité , ni par son amitié pour moi , ni par l'esperance de parvenir au comble des honneurs; c'est par vous que j'y suis parvenu , de son agrément sans doute , mais en son absence.

L. Comme donc je suis persuadé que presque toute cette loi n'est qu'une machine dressée pour renverser toute sa fortune , je m'opposerai aux desseins de ces Tribuns, & je ferai en sorte assurément que vous puissiez ; non seulement tous remarquer ce que je vois bien qui se prepare: mais aussi l'empêcher & l'arrêter. Il ordōne de vendre tout ce qui appartient aux villes d'Attalie, [1] de Phazele, [2] & d'Olympe, [3] les terres de Sangalasses, d'Oronda & de [4] Gedulane ; ces lieux vous sont devenus propres par le commandement & la victoire de l'illustre P. servilius. Il y ajoûte les terres de Bythinie du domaine Royal , dont ils sont aujourd'hui les

(1) D' Attalie. Ville dans le Royaume de Pergame.

(2) Phazele & Olympe. Villes de la Pamphilie.

(3) Oronda. Ville entre la Pisidie & l'Isaurie.

(4) Gedulane. Les Interprètes ne connoissent point ce nom. là.

fermiers publics, ensuite les terres d'Attalie dans la Chersonese, & dans la Macedoine, qui appartenoient au Roi Philippe & à Persée, & qui de même ont été affermez par les Censeurs, & sont le plus sur de nos revenus.

L I. Il ajoûte à cette vente les campagnes riches & fertiles de Corinthe & de Cyrene, qui appartenoient à Ptolomée. Il vend en Espagne les champs de Carthagene, & en Afrique ceux de l'ancienne Carthage, que le grand Africain, de l'avis de son conseil, a consacré, non par respect pour l'antiquité du lieu, mais afin que ce lieu même fut un monument de la défaite de ceux qui disputoient à Rome la prééminence de l'autorité. Sans doute il ne fut pas si prévoyant que Rullus, ou peut-être ne pût-il trouver d'acquéreur pour cette place. Mais à tous ces champs, pris sur des Rois dans les anciennes guerres, par la valeur des plus grands Generaux d'armée, il ajoûte ceux du Roi Mitrivate, qui étoient dans la Paphlagonie, dans le Pont, dans la Capadoce, afin que les Decemvirs les vendent.

L II. Quoi donc ! avant qu'on ait des loix pour ces Provinces, [1] avant que ces

(1) *Avant qu'on ait des loix pour ces Provinces.* Les Generaux d'armée donnoient des loix en ce tems-là. Cela veut donc dire, avant que ces Provinces fussent déclarées provinces Romaines.

Generaux ayent prononcé, même avant la fin de la guerre, lorsque le Roi Mitridate, après la défaite de son armée, chassé de son Royaume, medite encore, quelques desseins dans les Provinces loignées, & que par les Palus Méotides, par les défilez des routes, & par la hauteur des montagnes il se défend contre les troupes invincibles de Pompée; lorsque ce General d'armée tient encore la campagne, & dans ces lieux où restent encore les traces & les desordres de la guerre; les Decemvirs vendront des champs, dont suivant la coûtume de nos anciens, les destinées doivent être soumises à la puissance & au jugement de Pompée. C'est sans doute principalement pour cette vente que partira Rullus, car il se conduit d'une maniere comme s'il étoit déjà désigné Decemvir.

LIII. Apparemment qu'avant de venir dans le pont il en informera Pompée par cette lettre dont je m'imagine que le modele est déjà dressé par ses adherans. SERVILIUS RULLUS, TRIBUN DU PEUPLE, DECENVIR, SALUE POMPE'E FILS DE CNEIUS. Je ne crois pas qu'il y ait ajouté pour Pompée le terme de GRAND, car il n'y a pas d'apparence qu'il lui accorde par son stile ce qu'il veut diminuer par sa loi. JE SOUHAITE QUE VOUS SONGIEZ A ME VENIR INCESSAMMENT TROUVER A SINOPE, AFIN QUE JE VENDE LES

TERRES QUE VOUS AVEZ PRISES PAR VOS SOINS ET PAR VOS PEINES. N'admettra-t'il point Pompée à cette vente? Vendra-t'il les dépoüilles d'un General dans la Province même? Representez-vous devant les yeux Rullus dans le Royaume du Pont entre votre camp & celui des ennemis, la pique plantée en terre & faisant la vente au milieu de ses jeunes & jolis arpenteurs.

LIV. Et ce n'est pas seulement un outrage bien éclatant & bien nouveau de vendre & même de donner à loüage aucuns des biens acquis par la guerre avant que les loix soient établies, & lorsque le General tient encore son armée sur pied. Ces gens là pensent à quelque chose de plus qu'un outrage, ils ont en vûë, si les ennemis de Pompée le permettent, non-seulement de parcourir toutes sortes de lieux, mais même de venir jusqu'à son armée, avec commandement, avec autorité sur toutes les affaires, avec une puissance sans bornes, avec des sommes d'argent innombrables; de lui dresser quelques pieges, de lui pouvoir enlever une partie de ses troupes, de ses richesses, de sa gloire. Ils jugent que si l'armée de Pompée fonde sur lui quelque esperance pour la distribution des terres & des autres biens, elle cessera d'en avoir quand elle verra
que

que la disposition de toutes ces choses est passée aux Decemvirs.

L V. Je souffre sans peine qu'il y ait des gens assez fous pour esperer ces succès , & d'assez hardis pour les tenter ; je me plains seulement qu'ils ayent tant de mépris pour moi, que de former ces projets monstrueux, pendant que je serai Consul. Or dans la vente de ces terres & de ces édifices, il est permis aux Decemvirs DE VENDRE EN TELS LIEUX QU'ILS JUGERONT A PROPOS. O quel renversement de raison ! ô quelle avarice effrenée ! ô quel dereglement ! quelle depravation dans ces desseins.

L V I. S'il n'est permis d'affermir les revenus publics nulle part qu'à Rome, quand vous êtes assemblez en foule sur cette place, sera-t'il permis de vendre vos propres domaines & de les aliener à jamais dans les sombres contrées de la Paphlagonie [1] dans les deserts de la Capadoce ? Lorsque Sylla par la funeste enchere qu'il avoit introduite vendoit les biens des citoyens qui n'avoient point été condamnez , & qu'il déclaroit que c'étoit ses propres dépoüilles qu'il vendoit , il les vendit néanmoins sur cette place publique , & n'osa pas se soustraire aux regards de ceux que sa vûë seule irritoit. Or les Decemvirs vendront vos revenus , non-seulement sans que vous en soyiez les juges,

(1) *Paphlagonie*, Province de l'Asie mineure.

mais même sans qu'un Crieur public en soit témoin. TOUTES LES TERRES HORS DE L'ITALIE SANS LIMITER AUCUN TEMS. Non comme auparavant sous le Consulat de Sylla & de Pompée. Ils examineront si le fonds est public ou particulier, & de cette sorte on mettra sur chaque terre un fort grand impôt.

L VII. Qui de vous ne comprend pas combien ce reglement est insoutenable & tyrannique? Pouvoir en tels lieux qu'ils voudront, sans contestation, sans délibération déclarer publics des domaines particuliers, & en affranchir de particuliers qui sont publics. On excepte par cet article, le champ Recentoricus en Sicile, & je m'en réjouis souvent beaucoup, ROMAINS, à cause de l'alliance & de l'équité de ces peuples: mais quelle est cette effronterie? ceux qui possèdent le champ de Recentoricus, défendent leur droit par l'ancienneté de la possession, non par justice, par la clemence du Senat, non par la nature du fonds de terre, car ils avoient que ce champ étoit domaine public, mais ils nient qu'il faille les éloigner de leurs possessions, de leurs residences si cheres, de leurs Dieux domestiques: Or, si le champ de Recentoricus est public, pourquoi l'exceptez-vous? & s'il l'est en effet, quelle est l'équité de cette décision, de permettre que ceux qui sont jugez publics

soient reconnus pour particuliers , & d'excepter nommément celui qui est déclaré public. On excepte donc les terres de ceux qui se sont rendus recommandables auprès de Rullus par quelque autre raison ; & pour tous les autres champs en quelque endroit qu'ils soient , sans aucun choix , sans participation du peuple Romain , sans ordonnance du Senat , ils seront adjugez aux Decemvirs.

L V I I I. Mais dans l'article précédent par lequel on expose tout en vente , il y a une exception lucrative , qui met à couvert les terres que l'alliance tient en sûreté. Il a oüy dire que souvent il a été agité dans le Senat & quelquefois à cette tribune, non par moi, mais par d'autres, la question touchant les terres que le roi Hiempsal possède sur les bords de la mer, & que Scipion l'Affricain avoit adjudgées au peuple Romain ; mais que cependant par la suite C. Cotta devenu Consul , en vertu de l'alliance , avoit mises en sûreté : Comme cette alliance ne s'étoit point faite par votre ordre, Hiempsal a peur que le traité ne soit point confirmé ni ratifié. Pourquoi ? De quelle maniere est-il fait , votre jugement n'intervient pas , & l'on approuve que tout le traité soit excepté ?

Je le loue d'avoir diminué la vente des Decemvirs ; je ne le blâme point d'avoir eu

des égards pour un Roi de nos amis. Je declare seulement qu'on ne les a pas eu pour rien.

LIX. Car ils voyent devant eux aller ça & là Juba fils du Roi, (1) jeune homme aussi-bien pourvû d'argent que de chevelure. A peine se trouvera-t'il un endroit assez vaste pour contenir toutes leurs richesses ; il les augmente , il y ajoute , il les accumule. L'OR , L'ARGENT DU BUTIN , DES DEPOUILLES , DES SOMMES DONNÉES AU VAINQUEUR , QUI QUE CE SOIT QUI LES AIT TOUCHÉES , ET QUI N'A POINT ÉTÉ RAPPORTÉ AU TRESOR PUBLIC , NI EMPLOYÉ EN MONUMENS. Il ordonne que tout sera déclaré aux Decemvirs & leur sera rapporté. Il est aussi question dans cet article des plus grands hommes qui ont conduit les guerres du peuple Romain. Et vous voyez que le pouvoir de juger des concussions est transporté aux Decemvirs : on regardera comme nul ce que ces Generaux auront jugé , soit pour la quantité de leurs dépouilles à chacun , soit sur ce qu'il y aura de rapporté , ou de reste. Vos Gouverneurs à l'avenir seront assujettis à cette loi. QUI CONQUE QUITTERA LE COMMANDEMENT D'UNE PROVINCE DECLARERA DEVANT

(1) *Le fils du Roi. Juba* empfal Roi de Maurita-
ba étoit le fils du d'Hy- nic.

LES MESMES DECENVIRS TOUT CE QU'IL AURA DE BUTIN DE DÉPOÜILLES, D'ARGENT EN DONS GRATUITS. (1)

L X. Ici néanmoins cet homme de bien excepte son ami Pompée. D'où lui vient cette affection si imprevûë & si soudaine pour un homme presque nommément exclus du nombre des Decenvirs ? Lui dont on abolit les jugemens, les loix établies, à qui l'on ôte la connoissance des terres conquises par sa valeur, à qui l'on envoie, non dans sa Province, mais dans son Camp même, des Decenvirs avec un cōmandement, avec un argent infini, avec une puissance sans bornes pour juger & prendre connoissance de tout ; à qui seul on enleve l'autorité de General que l'on a conservée toujours à tous les autres Generaux ; il est excepté seul pour n'être point obligé de rapporter les dépouilles. Paroit-il enfin qu'on cherche à lui faire honneur, ou à le rendre odieux ?

L X I. Pompée tient quitte Rullus de cette distinction, & ne se prévaut en rien du benefice de cette loi & de la condescendance des Decenvirs ; car s'il est juste que les Generaux, au lieu d'employer leur butin

[1] *Dons gratuits.* Magistrats pour leur C'est de l'argent que les faire une couronne au provinces donnoient aux jour de leur triomphe.

& leurs dépouilles en monumens pour les Dieux immortels ou en ornemens pour la ville de Rome, les rapportent aux Decemvirs comme à leurs maîtres & à leurs Seigneurs. Pompée ne souhaite aucun privilege pour lui, & veut être confondu dans la loi commune où les autres sont compris. Mais, ROMAINS, si c'est une injustice, s'il est honteux, s'il est intolérable que ces Decemvirs soient établis comme receveurs & comme exacteurs des biens de tout le monde, pour dépouiller non-seulement les Rois & les peuples des nations étrangères, mais nos propres Generaux d'armée; il ne me semble pas qu'ils en exceptent Pompée par honneur, mais qu'ils craignent qu'il ne puisse souffrir cet outrage aussi patiemment que les autres.

L X.II. Pompée est d'un caractère à se persuader qu'il doit souffrir tout ce qui est revêtu de votre agrément, mais à faire en sorte aussi que vous ne soyez pas contraints de supporter plus long-tems malgré vous, ce qui vous est insupportable.

Cependant le Tribun a la précaution, que (s'il se reçoit après notre Consulat quelque argent des nouvelles impositions, les Decemvirs s'en serviront.) Or il voit bien qu'il y aura de nouveaux revenus par les conquêtes de Pompée. Ainsi, lui remettant ses dépouilles, il croit

que les revenus acquis par la valeur de ce General doivent passer à la jouissance des Decemvirs. Qu'on leur distribuë donc, ROMAINS, tout ce qu'il y a d'argent sur la terre, que l'on n'en retranche rien, que toutes les villes, tous les champs, tous les royaumes, que vos revenus enfin soient vendus : qu'on y ajoute les dépouilles de vos Generaux d'armée : vous voyez par toutes ces ventes & ces encheres, par tant de jugemens qu'ils rendent, par cette autorité sans bornes, quelles richesses immenses & prodigieuses acquereront ces Decemvirs.

LXIII. Mais aprenez maintenant d'autres gains qui ne se peuvent ni nombrer ni supporter ; afin que vous compreniez que ce nom populaire d'une pareille loi, n'est inventé que pour assouvir l'avarice insatiable de certaines personnes. Il ordonne qu'avec cet argent les fonds des terres soient achetez, afin que vous y soyez conduits. Je n'ai pas coûtume, ROMAINS, de donner des noms odieux à qui que ce soit, si l'on ne m'insulte & l'on ne m'attaque ; mais je voudrois qu'il me fût possible de nommer sans leur faire affront, ceux qui s'attendent d'être mis au nombre des Decemvirs, vous verriez d'abord à quelles gens vous donneriez la permission de vendre & d'acheter toutes sortes de choses.

LXIV. Mais vous pouvez neantmoins

reflechir en vous-même sur ce que je n'ai point encore déterminé de déclarer, & je puis dire véritablement, ce me semble, en cette occasion, que lorsque notre Republique possédoit les *Luscinus*, (1) les *Calatinus*, (2) les *Acidinus*, (3) hommes recommandables, non-seulement par leurs exploits & par les honneurs qu'ils avoient reçûs du peuple, mais par leur constance dans la pauvreté, lorsque les *Catons*, les *L. Philipus*, les *Lælius* étoient en vie, ces hommes dont vous aviez admiré la sagesse & la moderation dans les événemens publics & particuliers, étrangers & domestiques, jamais néanmoins sur aucune affaire de cette nature on n'a permis à personne d'être juge d'un bien & de le vendre, ni d'exercer ce pouvoir pendant cinq années par toute la terre, ni d'aliéner aussi les revenus publics du peuple Romain; & après s'être amassé sans nul inspecteur & comme il vouloit une somme de tout cet argent, d'ache-

(1) *Les Luscinus*. C'est *C. Fabricius Luscinus*, qui étant Consul triompha d'abord des Etru-

riens & des Gaulois, ensuite des Lucaniens, des Brutiens, des Tarentins & des Samnites, triompha des Carthaginois en qualité de Préteur en Sicile.

(2) *Les Calatinus*. *Aulus Atillius Calatinus*

[3] *Les Acidinus*. *L. Comanlius Acidinus* Préteur dans l'Espagne citerieure, après de grands exploits triompha dans Rome par sa bravoure.

ter ensuite de qui bon lui semble, tout ce qui lui plaît.

L X V. Abandonnez maintenant , ROMAINS , tous ces trésors à ces hommes que vous soupçonnez de courir après le Decemvirat , vous trouverez que ce sont des gens dont les uns ne croient point en avoir assez pour accumuler , & les autres assez pour dépenser.

Or , ROMAINS , je ne mets seulement pas en contestation ce qu'il y a de très clair, que vos peres ne vous ont point laissé cette coutume de permettre à des particuliers d'acheter des fonds de terre pour y conduire publiquement le peuple : au contraire par toutes sortes de loix les particuliers étoient conduits dans les terres communes. Je m'attendois bien que ce sauvage & farouche Tribun du peuple feroit quelque chose de semblable, mais j'ai toujours regardé comme opposé à la fonction d'un Tribun & à la dignité du peuple Romain de faire un trafic honteux & mercenaire d'acquisitions & de ventes.

L X V I. Il me plaît fort qu'on achete des fonds , mais je demande d'abord quels fonds , & en quels endroits ? Je ne veux pas que le peuple indecis & incertain flote dans une esperance douteuse & dans une attente aveugle. J'entens parler des champs

(1) d'Albanum, de Sezzée, de Priverno, de Fundi, des Veziens, de Falerne, de Linterne, de Cumes, de Cosimum. Par une autre sortie de Rome, j'entens parler de Capène des Falisques, des Sabins, de Riéty, de Venafro, d'Allipha, de Tréni. Vous avez une si grosse somme d'argent que vous pouvez non-seulement acheter, mais même assembler toutes ces terres. Pourquoi ne les spécifiez - vous point, ne les nommez-vous point; afin que le peuple puisse du moins délibérer sur ce qui l'intéresse, sur ce qui lui est avantageux, sur ce qu'il croit devoir vous confier pour l'achat & pour la vente de ses effets. Je spécifie l'Italie, dit-il: c'est un pays assez précis; car, importe-t'il beaucoup que vous soyez conduit aux pieds du mont Massique [2] ou dans quelque'autre endroit de la Pouille.

LXVII. Fort bien, vous spécifiez le pays: mais quelle est la nature du terroir? D'un terroir, dit-il, QUE L'ON PUISSE LABOURER OU CULTIVER: il dit, que L'ON PUISSE LABOURER OU CULTIVER. Il ne dit pas qui soit actuellement labouré ou cultivé. Est-ce là une loi? N'est-ce pas plutôt l'affiche de cette

(1) *Le champ des Albaniens.* Toutes ces terres étoient dans le Latrium ou dans la Campanie.

(2) *Mont Massique.* Montagne dans la Campanie, célèbre par ses excellens vins.

vente de Veratius dans laquelle il étoit écrit, DEUX CENS ARPENS où L'ON PEUT FAIRE UN PLAN D'OLIVIERS. TROIS CENS ARPENS où L'ON PEUT PLANTER DES VIGNES. Quoi vous acheterés avec cet argent immense, ce qui se peut labourer ou cultiver ? Quel est le terroir assez sec & assez sterile ou la charruë ne puisse entrer ? Et quel est le sol si pierreux que les laboureurs ne puissent cultiver. C'est pour cela, dit-il, que je ne puis spécifier les terres, parce que je ne traiterai avec personne malgré lui. Voilà par où le profit deviendra beaucoup plus grand que s'il achetoit malgré le vendeur, car c'est avec votre argent qu'on reglera tout, & la terre en un mot s'achetara quand l'acheteur & le vendeur y trouveront leur compte.

LXVIII. Mais remarquez la force de cette loi des champs, ceux même qui possèdent des terres communes n'en sortiront point, s'ils n'en sont dépouillés aux conditions les plus favorables & avec bien de l'argent. Toutes les règles sont renversées : lorsqu'auparavant il étoit fait mention d'une de ces loix par le Tribun du peuple : ceux qui possédoient des terres communes & des domaines enviez, étoient alarmez d'abord : mais cette loi-ci les enrichit de biens & les affranchit de l'envie ;

Car, ROMAINS, combien croyez-vous qu'il y en a qui ne peuvent conserver toute l'étendue de leurs domaines & soutenir la jalousie que causent les terres données par Sylla, qui voudroient vendre & ne trouvent point d'acheteurs, & qui voudroient enfin par quelque moyen être défaits de ces domaines? Ceux, qui nuit & jour auparavant trembloient au nom d'un Tribun, qui craignoient votre autorité, qui s'effrayoient au seul discours d'une loi pour les terres, maintenant on les priera volontiers, on les conjurera de livrer entre les mains des Decemvirs au prix qu'ils voudront, des fonds dont les uns sont communs, & les autres chargez de la haine publique, & de suites dangereuses. Et c'est la chanson, que ce Tribun [1] ne chante pas pour vous, mais pour lui.

LXIX. Il a un fort honnête [2] homme de beau-pere, qui, dans ces jours orageux de la Republique a autant possédé de fonds qu'il en a souhaité. Il veut, par la loi, lui prêter la main, accablé qu'il est, sous le poids dont les bienfaits de Sylla l'ont chargé, afin qu'il lui soit permis de s'affranchir de cette haine

(1) *Ne chante pas pour vous, mais pour lui.* pre, & ne se met pas en peine des autres.
C'est un proverbe qui signifie qu'un homme songe à son intérêt pro-

(2) *Fort honnête homme.* C'est une ironie.

du peuple , & de mettre son argent à couvert. Et vous, balancerez-vous encore à vendre vos revenus, acquis par le sang & par les sueurs de vos ancêtres , pour augmenter les richesses de ceux que Sylla rend déjà si riches possesseurs , & pour les delivrer de tout peril ?

LXX. Car ces achats des Decemvirs, ROMAINS, regardent deux sortes de fonds. Les uns sont à charge aux propriétaires, à cause de la jalousie qu'elle leur attire; les autres à cause de leur désolation. Ces domaines, donnez par Sylla, & que les possesseurs ont extrêmement étendus, sont tellement enviez, qu'ils ne pourront soutenir le premier murmure d'un Tribun équitable & vigoureux. Le prix de toutes les terres, pour quelque somme qu'on les achete, vous sera mis dans les registres pour un argent considerable. L'autre espece de champs, que leur sterilité rend incultes, & l'air corrompu rend deserts & désolés, seront achetez de ceux qui feroient contraints, comme on voit bien, de les abandonner, s'ils ne les vendoient. Et c'est justement ce qu'à dit ce Tribun du peuple dans le Senat, que le peuple de Rome est trop puissant dans la Republique, & qu'il faut l'épuiser, le vuidier, & le mettre à sec, car il s'est servi de ce terme, comme s'il eût parlé de quelque cloaque, & non de nos citoyens les plus honnêtes gens.

LXXI. Pour vous, ROMAINS, si vous m'en voulez croire, vous retiendrez cette autorité, cette liberté, ce droit de suffrages, cette dignité, ces privileges de cité, ces tribunaux, ces jeux, ces fêtes, & tous ces autres avantages, dont vous êtes en possession, à moins que vous n'aimassiez mieux, après avoir abandonné tous ces biens & cet éclat de la Republique, aller, sous la conduite de Rullus, vous poster dans les plaines arides [1] de Siponto, ou sur les bords empestez de [2] Salpe. Qu'il nous declare quelles terres il doit acheter; qu'il fasse voir ce qu'il doit donner, & ceux auxquels il le donnera. Mais quand il aura vendu les villes, les champs, les revenus publics, les Royaumes, s'il achete ensuite des terres sablonneuses & des marais, pourrez-vous, je vous prie, le souffrir? Car ce qu'il y a de plus beau dans tout ceci, c'est que, par cette loi, l'on vend tout, l'on recueille, & l'on amasse l'argent, avant que l'acquireur ait une motte de terre. Ensuite il ordonne d'acheter, & défend que ce soit malgré le vendeur.

LXXII. Or je demande, si l'on ne trouve personne qui veuille vendre, que deviendra l'argent? La loi défend qu'on le rapporte au trésor public, & qu'on exige de le rapporter. Tout l'argent demeurera donc entre les

[1] *De Siponto.* Ville [2] *Salpe*, du même
du Royaume de Naples. Royaume.

maines des Decemvirs, & l'on ne vous achètera point de fonds. Après que les revenus auront été détournés, que les allies auront été persécutés, que les Rois & les peuples auront entièrement été dépouillés, les Decemvirs auront l'argent, & vous n'aurez point de terres. Les peuples seront, dit-il, aisément excités à vouloir vendre par la grande somme d'argent. Ainsi, par cette loi, nous vendons nos biens tout ce que nous pourrons, & nous achèterons ceux des étrangers tout ce que voudront les vendre les propriétaires.

LXXIII. De plus, il ordonne qu'il sera conduit, par les Decemvirs, des colonies dans les terres qui auront été achetées suivant cette loi. Mais quoi, tous ces lieux sont-ils de telle nature, qu'il soit indifférent que l'on y conduise, ou non, une colonie de la République? Ou bien est-ce un endroit qui demande une colonie, ou qui la refuse nettement. Et dans cette conjoncture, comme dans toutes les autres, qui regardent les intérêts de l'Etat, il est à propos de rappeler les précautions de nos ancêtres, qui plaçoient les colonies dans des lieux si convenables, pour prévenir les perils qu'on appréhendoit, qu'elles sembloient moins des villes de l'Italie, que les citadelles de l'Empire. Pour eux ils conduiront leurs colonies dans les terres qu'ils auront achetées.

LXXIV. Quoi, quand même il ne seroit pas avantageux à la République ? ET OUTRE CELA DANS TOUS LES LIEUX QU'ILS JUGERONT A PROPOS. Qui les empêchera donc de conduire une colonie sur le mont Janicule, & de placer leur forteresse jusques sur vos têtes ? Quoi vous ne fixerez point combien vous voulez que l'on conduise de colonies, ni dans quels lieux, ni quel nombre d'habitans. Vous vous placerez dans tel lieu que vous jugerez propre à toutes vos violences. Vous les composerez du nombre qu'il vous plaira, vous les fortifierez comme vous voudrez. Vous persécuterez le peuple Romain avec ses propres revenus & ses propres richesses ; vous l'opprimerez, & vous le soumettrez à cette puissance & à cette autorité Decemvirale.

LXXV. Je vous conjure, ROMAINS, remarquez comme il se propose de s'emparer de toute l'Italie avec ses citadelles dispersées ; il permet aux Decemvirs de conduire tels habitans qu'ils voudront dans toutes les villes municipales, & dans toutes les colonies de l'Italie, & il ordonne que des terres soient données à ces habitans. N'est-il pas évident que par-là l'on se prépare plus de forces & plus de défenses que votre état libre n'en peut souffrir ? N'est-il pas clair que l'on établit une domination Royale ? Que votre liberté vous est ravie ? Car comme

me avec leurs richesses ils tiendront sous leur puissance tout l'argent & tous les peuples , c'est-à-dire , toute l'Italie entiere ; qu'avec leurs forteresses & leurs colonies , ils rendront votre liberté captive , & sans action ; quelle esperance , quel moyen vous restera-t-il de la recouvrer ?

L X X V I. Tous les champs de la Campanie , ces champs les plus beaux , & les plus fertiles du monde , se trouveront distribuez par cette loi. Une colonie sera conduite dans Capouë , ville des plus riches & des plus celebres. Or que peut-on dire sur tout cela ? Je parlerai d'abord de ce qui vous interesse , ROMAINS , & je reviendrai ensuite à ce qui regarde le merite & la dignité de la ville ; afin que si quelqu'un est touché par la fertilité des terres , par la beauté de la ville & du climat , il ne s'attende à rien , & que si quelqu'autre est sensible à ce qu'une telle acquisition auroit d'honorable , il s'opose à cette liberalité simulée. Pour commencer donc à parler de cette petite ville , si par hazard il y avoit quelqu'un à qui Capouë pût plaire davantage que Rome , le Tribun du peuple ordonne que l'on fasse des levées de cinq mille habitans pour Capouë , & que chacun des Decemvirs en leverra cinq cens pour sa part.

L X X V I I. Et je vous prie n'en prenez pas un sujet de consolation , faites y des re-

flexions bien solides. Penſez-vous que des gens intègres, tranquilles & paiſibles comme vous, ſeront mis au nombre de ces habitans? Si cela vous regardoit tous en general, ou du moins une grande partie, quoique votre honneur m'engage à veiller jour & nuit, & à tenir les yeux ouverts ſur tous les membres de la Republique, cependant s'il y alloit de votre intérêt, je ferois ſemblant de ne rien voir. Mais ſi, quand on aura levé ces cinq mille hommes, pour exercer toutes ſortes de violences & de meurtres, on cherche une place & une ville pour y faire la guerre, & pour y entretenir une armée, ſouffrirez-vous que, ſous votre nom, l'on aſſemble des forces contre vous, l'on fortifie des citadelles, l'on achete des villes, des terres & des troupes?

LXXVIII. Car ces terres de la Campanie, qu'ils vous font tant valoir, ils les ont ſouhaitées pour eux-mêmes. Ils y conduiront des gens qui leur ſont dévoués, & ſous le nom deſquels, ils en jouiront, & les poſſederont. De plus, ils en acheteront d'autres, & les joindront à ces dix arpens. Car s'ils diſent que, par leur loi, cela n'eſt pas permis, par la loi Cornelia il ne l'eſt pas non plus. Mais, pour ne point citer d'exemples trop reculez, nous voyons que le territoire de Preneste eſt poſſédé par peu de perſonnes, & je ne vois pas qu'il manque rien aux

richesses de ces gens-là, sinon des fonds pour en pouvoir secourir leurs nombreuses familles, & pour fournir aux dépenses qu'exigent leurs biens de Cumes & de Pouzolles. S'il a quelque égard à vos intérêts, qu'il compare, & qu'il vienne publiquement conférer avec moi sur le partage des terres de la Campanie.

LXXIX. Je lui demandai, aux Kalendes de Janvier, à quelles gens & de quelle maniere il pretendoit distribuer ce territoire, & il me répondit qu'il commenceroit par la Tribu Romilia. [1] Premièrement, quelle est cette arrogance? Quel est ce mepris de retrancher toute une partie du peuple, & de negliger l'ordre des Tribus; de donner d'abord aux Tribus de campagne, qui déjà sont en possession avant les Tribus de la ville, auxquels on avoit fait naître cette esperance. Mais s'il nie de me l'avoir dit, & s'il pense à vous donner à tous satisfaction, qu'il le montre, qu'il distribue les dix arpens, qu'il appelle vos noms depuis la Tribu Suburra, [2] jusqu'à celle d'Arni. Si vous ju-

[1] *Romilia*. C'étoit d'*Arni*. C'est-à-dire, de la premiere des Tribus puis la premiere jusqu'à de la campagne après les la derniere. *Suburra* étoit quatre Tribus de la ville la premiere des quatre de Rome. Tribus de Rome. *Arni*

[2] Depuis la Tribu la derniere de celles de la *Suburra* jusqu'à celle campagne.

gez que non seulement on ne vous peut donner ce nombre de dix arpens , mais qu'on ne puisse ramasser dans le territoire de la Campanie cette multitude de personnes , souffrirez-vous cependant que la Republique soit opprimée, que la majesté du peuple Romain soit méprisée, & que vous soyez joiez vous-mêmes plus long-tems par ce Tribun du peuple.

LXXX. Que si ce territoire vous pouvoit venir , n'aimeriez-vous pas mieux le conserver dans votre patrimoine ? Verriez-vous patiemment perir & se dissiper le plus beau domaine du peuple Romain , le fonds principal de vos richesses, vos provisions durant la paix , vos ressources durant la guerre , le fondement de vos revenus, le magasin des Legions , les vivres toujours prêts au besoin ? Avez-vous oublié , lorsque dans la guerre d'Italie, vos autres revenus vous étoient enlevés , comment vous entreteniez votre armée avec les bleds de la Campanie ? ignorez-vous que tous ces autres magnifiques revenus du peuple Romain ne tiennent très-souvent qu'au plus léger caprice de la fortune , & au moindre changement des saisons ? De quoi vous aideront les ports de l'Asie, les champs de Syrie, tous nos revenus au-delà des mers aux premières alarmes causées par l'aproche des pirates ou des ennemis ?

LXXXI. Or ces terres de la Campanie

sont des revenus de telle nature , qu'ils ont les villes pour leur servir de toutes sortes de défenses , & ne sont point ravagées par les guerres , ni moins fertiles une année que l'autre, ni sujetes aux injures de l'air & aux caprices des saisons. Non seulement nos pères n'ont rien retranché des champs qu'ils avoient pris dans la Campanie , mais même ils y en ont acheté de ceux ausquels on ne peut legitiment les ôter. C'est par cette raison que, ni les deux Gracchus , qui veillerent , avec tant de soin , aux intérêts du peuple Romain , ni Sylla , qui , sans religion pour la justice , fit des largesses à ceux qu'il voulut , n'osèrent toucher aux terres de la Campanie. Rullus s'élève aujourd'hui pour dépouiller la Republique de ce que , ni la bienveillance des Gracques, ni la tyrannie de Sylla , ne lui avoient point enlevé. Quel champ désormais les voyageurs diront-ils qui vous appartient, & quel domaine les étrangers sur leur route , entendront-ils dire être à vous ? Lorsqu'on aura fait la distribution de ce territoire , il ne vous apartiendra plus, & l'on ne pourra vous en dire les possesseurs.

LXXXII. Mais en quelles mains passera-t-il ? Premièrement à des hommes impitoyables, qui ne respirent que la dureté , la violence , la sédition , qui , si-tôt que les Decenvirs auront fait un signe , pourront être en armes contre les citoyens , & disposez au

carnage. De plus , vous verrez tout ce territoire de la Campanie partagé entre un petit nombre de gens aîsez & très-riches : & à vous cependant , qui vous êtes trouvez en possession de ces domaines magnifiques , où les conquêtes de vos peres vous avoient paisiblement établis , on ne vous laissera pas une seule motte de terre du patrimoine que vos peres & vos ayeux vous avoient acquis. Et il y aura cette difference entre votre attention pour le bien public , & celle des particuliers pour le leur ; que P. Lentulus, Prince du Senat , ayant été député par nos ancêtres dans ce même pays, pour y acheter les terres particulieres qui étoient enclavées dans les communes de la Campanie , avec quelque argent qu'il eut offert , il n'avoit pû , comme on le raporte , acheter les fonds de personne , & que ceux qui ne les vouloient pas vendre , avoient allegué qu'ils ne pouvoient se résoudre à se défaire de leurs domaines , parceque de tous ceux qu'ils avoient , c'étoient les seuls dont il ne leur étoit jamais venu de mauvaises nouvelles.

LXXXIII. Est-il donc vrai qu'en pareille occasion , des particuliers se sont soulevez , & que , lorsque Rullus propose une loi , qui livre gratuitement à des particuliers tout le territoire de la Campanie , le peuple Romain ne se remuera pas ? Or le même peuple peut dire de ce revenu si considerable

ce qu'il alléguait, dit-on, de son propre fonds. L'Asie, pendant la guerre de Mitridate, a été plusieurs années sans vous rien rapporter; l'Espagne, dans les tems de Sertorius, n'a rien produit pour vous. M. Aquilius, pendant la guerre des déser-teurs, a même fourni des bleds à la Sicile; mais pour des revenus de la Campanie, on n'en a jamais rien entendu dire de fâcheux. Les autres revenus sont endommagés par les opérations de la guerre; mais ce sont les terres de la Campanie, qui fournissent de vivres à nos armées. De plus, dans cette distribution des champs, on ne peut pas même dire ce qui se dit à l'égard des autres, que le peuple les ait abandonnées, & que des hommes libres ne les doivent pas laisser sans culture.

LXXXIV. Voici comme je raisonne. Si l'on partage les champs de la Campanie, l'on en chasse & l'on en dépouille le peuple, bien loin de l'y établir: car toutes ces terres sont possédées & cultivées par des gens sages & réglés; & ce genre de personnes très-équitables, de soldats & de laboureurs excellens se trouve entièrement rejeté par ce Tribun, protecteur du peuple. Ainsi ces malheureux, nez & nourris dans ces terres, exercez à les remuer, n'auront plus, tout d'un coup, d'endroits à se réfugier; & tous ces domaines de la Campanie seront livrés à ces robustes, à ces puissans, à ces audacieux

fatellites des Decenvirs, & comme vous publiez aujourd'hui de vos ancêtres, que ce sont eux qui nous ont laissé ces heritages, vos descendans, en parlant de vous, publieront : nos peres ont perdu ces heritages que leurs peres leur avoient laissez.

LXXXV. En verité, je suis persuadé que si l'on venoit à partager le champ de Mars, & que l'on en assignât deux pieds à chacun de vous pour s'y placer, vous aimeriez mieux néanmoins jouir du tout en general, & sans partage, que d'en posseder chacun une petite portion? Quand même donc il en devroit revenir à chacun de vous quelque chose de ce champ que l'on vous montre, & que l'on destine à d'autres, vous auriez néanmoins plus d'honneur à le posseder en entier tous ensemble, qu'à le posseder chacun séparément en plusieurs parties. Mais comme à present il ne vous en appartient rien, & qu'on le destine à d'autres, en vous l'ôtant, ne vous opposerez-vous pas courageusement pour vos domaines à cette loi proposée comme à un ennemi armé contre vous? Il ajoute aux terres de la Campanie celles des Stellati, [1] & designe douze arpens pour chaque particulier, comme s'il y avoit quelque difference entre ces deux territoires.

LXXXVI. Et l'on cherche une multi-

[1] *Stellari*. Terres auprès de la Campanie, aujourd'hui Carniois.

rude

tude de peuple, ROMAINS, pour remplir ces villes. Car j'ai dit auparavant qu'ils permettent, par leur loi, que leurs habitans se mettent dans les villes municipales, & les anciennes colonies qu'ils voudront, ils empliront, jusqu'à regorger, la ville municipale de Calene; ils oprimeront Theano, [1] ils assujettiront avec leurs forces, les villes d'Atella, [2] de Cumes, de Naples, de Pompei, de Nocera; quant à ceux de Pouzoles, qui sont aujourd'hui sous leur propre domination, & jouissent de leurs loix & de leur liberté, ils en deviendront absolument les maîtres, avec ces richesses étrangères, & ce nouveau peuple.

LXXXVII. Alors cet étendard [3] de la colonie, si redoutable à cet Empire, sera porté, par les Decemvirs, à Capoue, & alors on ira chercher cette autre Rome, à la vûe de celle qui fait aujourd'hui le centre de notre commune patrie. C'est-là que des hommes pervers tâchent de tranferer notre Republique: dans cette même ville où nos ancêtres ont voulu que nulle Republique ne subsistât, parcequ'ils avoient décidé que Carthage, Corinthe & Capoue étoient les trois

[1] *Theano*. Demême Colonie. Quand une Colonie étoit conduite dans

[2] *Atella*. Aujourd'un lieu, l'étendard Romain marchoit à la tête,

[3] *Etendard de la*

seules villes qui pussent soutenir le nom & la majesté d'un Empire. Carthage fut entièrement détruite , parcequ'outre une grande quantité de richesses , on la voyoit environnée , par sa situation naturelle , d'excellens ports , & fortifiée de murailles , faire de toutes les parties de l'Afrique des excursions, & menacer les isles les plus opulentes de l'Italie. A peine est-il resté quelques traces de Corinthe, parcequ'elle étoit tellement placée dans le détroit & dans les Gorges de la Grece ; que par terre elle en formoit les barrières , & qu'elle réunissoit presque les deux mers , si différentes pour la navigation , & qui n'étoient séparées que par une très-petite distance. Ces villes , quoiqu'éloignées , & peu à la portée de l'Empire , n'ont pas seulement été défolées par nos ancêtres , mais détruites entièrement , comme j'ai dit , de crainte qu'elles ne pussent se retablir un jour , & se relever de leur chute.

LXXXVIII. A l'égard de Capouë , on en a beaucoup & long-tems délibéré , les registres publics , ROMAINS , sont en nature , & il en reste plusieurs décrets du Senat. Ces hommes éclairés & prudents jugerent que s'ils ôtoient aux peuples de la Campanie leurs terres , leurs Magistrats , leur Senat , & le conseil public de leur ville , sans lui laisser la moindre ombre de Republique , nous n'aurions rien à craindre

de Capouë : ainsi vous trouverez écrit dans nos anciens monumens , que si les édifices de Capouë n'ont point été totalement abatus & ruinez , c'est afin qu'il restât une ville qui pût fournir les instrumens nécessaires pour cultiver les champs de la Campagne , un lieu pour y porter & pour y ferrer la recolte , & où les laboureurs fatiguez par la culture des terres trouvaissent un domicile & du repos.

L X X X I X. Voyez combien les sentimens de nos peres sont éloignez des idées extravagantes de ces gens-ci. Les premiers vouloient que Capouë fût la retraite des laboureurs, le marché public des gens de campagne, les magasins & les greniers des bleds de la Campagne : & les autres après avoir chassé les laboureurs, après avoir dissipé tous les grains, établissent cette ville de Capouë le siege d'un nouvel Etat , & la veulent faire servir de forteresse contre votre ancienne Republique.

Si nos peres avoient cru que , dans un empire aussi glorieux que le notre , & sous des loix aussi majestueuses que celles de Rome, il y auroit quelqu'un de semblable à M. Brutus & à P. Rullus , (car ce sont les deux seuls que nous ayons encore veus vouloir transferer toute notre Republique à Capouë,) certainement ils n'eussent pas laissé subsister le nom d'une pareille ville.

XC. Pour Corinthe & Carthage , ils jugeoient bien que s'ils en avoient aboli le Senat & les Magistrats , que s'ils avoient ôté les terres aux citoyens , ils ne manqueroient pas de gens pour tout rétablir , & qui changeroient tout , avant que nous pussions en être informez. Mais à l'égard de Capouë placée sous les yeux du Senat & du peuple Romain , il n'y pouvoit rien arriver , qu'on ne pût étouffer & détruire avant qu'il eût pris naissance. Cette reflexion n'est point échappée à des hommes d'une prudence & d'une sagesse supérieure ; car après les Consuls Q. Fulvius & Q. Fabius sous lesquels Capouë a été vaincue & soumise , il ne s'y est rien fait , ni même pensé contre la République Romaine. On a par la suite soutenu différentes guerres contre les Rois Philippe , Antiochus , Persée , le Faux Philippe , Aristonic , Mitridate , & les autres : nous avons encore eu plusieurs autres guerres plus importantes contre les Carthaginois , les Corinthiens , les Numantins , plusieurs revolutions domestiques dans le sein de l'Etat , dont je ne parle pas , des guerres avec les Alliez , avec les Volscques , avec les Marses ; & dans tous ces troubles , soit civils , soit étrangers , non-seulement Capouë ne nous a point apporté d'obstacles , mais s'est montrée pour nous , très secourable , soit pour la disposition de nos armées , soit pour ren-

de nos troupes completes , soit pour leur donner un asyle sous leurs toits.

XCI. Il n'y avoit point alors dans Rome des gens qui troublassent la Republique, par des harangues pernicieuses, par des decrets seditieux, par une injuste tyrannie, & qui cherchassent quelque pretexte d'innover; car il n'étoit pas permis à toute personne de haranguer, ni de tenir des conseils publics; on n'étoit point agité par la passion d'une vaine gloire, parce que par tout où ne se rencontre pas l'honneur public, le desir de la gloire n'y peut paroître; ni les concurrences, ni les cabales ne formoient la désunion: il n'y avoit rien dont on pût disputer ensemble, rien que l'on sollicitât l'un contre l'autre, rien sur quoi l'on pût se broüiller. Ainsi, par leur raison & par leur sagesse, nos peres avoient réduit à loisiveté la plus paresseuse & la plus lâche, cette arrogance & cette insupportable feroacité des peuples de la Campanie. C'est de la sorte qu'ils éviterent une honteuse reputation de cruauté, en ne détruisant pas la plus belle ville de toute l'Italie, & qu'ils prirent de bonnes précautions pour l'avenir, en ce qu'en ayant retranché tout ce qu'elle avoit de force, ils la laisserent incapable d'aucun mouvement.

XCII. Ces sages mesures de nos ancêtres, comme j'ai dit, parurent condamna-

bles à M. Brutus , & depuis à Rullus , que tous les augures & tous les présages arrivent à Brutus , ne détournèrent point de la même fureur ; car , & celui qui conduisit la Colonie , & ceux que la loi mit en office de Magistrats à Capouë , ou qui prirent la moindre part à l'honneur de cette translation , ressentirent toutes les rigoureuses punitions que méritent de souffrir les impies. Et puisque j'ai fait mention de Brutus & de ces tems-là , je rapporterai ce que j'ai vu moi-même , lorsque je vins à Capouë , où la Colonie avoit été conduite par les Preteurs L. Confidius & Sext. Fabius , car c'est ainsi qu'on les appelloit ; afin que vous compreniez combien le nom seul de la ville inspire de fierté ; ce qu'il fut aisé de connaître & de remarquer, peu de jours après que la Colonie y fut arrivée.

XCIII. Premièrement, ces conducteurs , que dans les autres Colonies on appelloit DECEMVIRS , voulurent être appelez PRETEURS , & ceux qui la première année avoient eu cette ambition , doutez-vous que peu d'années ensuite, ils n'eussent voulu prendre le nom de Consuls ? De plus, des Licteurs marchaient devant eux, non avec des baguettes , mais avec deux faisceaux , comme ils vont ici devant les Preteurs. Il y avoit sur la place

publique de grandes Victimes (1) préparées, & que ces Preteurs, de dessus leur Tribunal, faisoient immoler à la voix du Crieur public & au son de la trompette, comme nous autres Consuls nous faisons sur l'avis de notre Conseil : de plus, on les appelloit PERES CONSCRIPTS. Mais à peine supportoit-on la vûë du visage de Confidius. Et après l'avoir vû à Rome auparavant desséchë par un extrême maigreur, & dans un mépris universel ; lorsque je le voyois à Capouë avec sa fierté de la Campanie, & son arrogance de tyran, je m'imaginerois voir les Magius, (2) les Blossius, & les Jubellius.

XCIV. D'ailleurs, quelle crainte n'avoit-on pas de ces hommes avec leurs tuniques legeres ; & dans les quartiers d'Albano (3) & de Seplasia, quelles allées & venues de curieux qui s'informoient de ce que le Preteur avoit ordonné, de l'endroit où il soupait, de ce qu'il y avoit dit. Pour nous qui étions venus de Rome, on ne nous appelloit point citoyens, mais étrangers & voyageurs.

(1) *Grandes Victimes* Campanie, dont il est parlé dans Tite-live.
Les grandes Victimes, étoient des taureaux & des veaux.

(2) *Les Magius*. Ce sont d'anciens citoyens de la

(3) *Albano & Seplasia*. Deux ruës de Capouë où logeoient les parfumeurs.

XCV. Ceux qui ont prévû ces suites funestes , je veux dire nos ancêtres ; ne pensez-vous pas , ROMAINS , que nous les devons mettre au nombre des Dieux immortels , & leur rendre un culte religieux ; car , qu'ont-ils prévû ? n'est-ce pas je vous prie , ce que vous connoissez & ce que vous remarquez maintenant ? Les mœurs & les inclinations ne se forment pas tant par les impressions de l'origine & de la race , que par les liaisons que nous fournissent la situation des lieux & le commerce des hommes, soit pour les vivres, soit pour les discours. Les Carthaginois étoient trompeurs & menteurs , non naturellement , mais par la disposition de leur país, à cause que leurs ports les exposant à de frequens & divers entretiens avec des negocians & des étrangers , l'envie de gagner leur donnoit l'envie de tromper. Les Liguriens qui sont Montagnards , sont rustres & sauvages , leur terroir même les y excitoit , en ne rapportant qu'avec beaucoup de culture & de grands travaux. Mais pour les peuples de la Campagne , la fécondité de leurs terres , l'abondance de leurs recoltes , la salubrité de leur climat , le bon ordre & la beauté de leur ville , les a rendu toujours orgueilleux. C'est de cette affluence de toutes sortes de biens , qu'est née premierement cette arrogance avec laquelle Capouë osa demander

à nos peres un autre Consul ; & de plus, cet excès de mollesse , qui , par la volupté, triompha d'Annibal lui-même , jusqu'alors invincible par les armes.

X C V I. Lorsque ces Decemvirs suivant la loi de Rullus, auront conduit à Capouë le nombre de leurs habitans , qu'ils y auront établis , cent Decurions, dix Augures, & six Pontifes ; à quel audace , à quelle violence , à quelle ferocité pensez-vous qu'ils en viendront ? Ils insulteront à Rome bâtie ou sur des hauteurs ou dans des vallées ; ils mépriseront ses édifices élevez d'étage en étage , & comme suspendus , avec ses rues, peu regulieres, & ses sentiers étroits, en comparaison de Capouë, située dans un terrain plat & uni , sans aucuns de ces chemins détournez. Apparemment ils ne croiront pas les terres du mont Vatican & de Pupinia (1) comparables à leurs plaines grasses & fertiles. Ils mettront en concurrence la richesse des villes qui les environnent , avec les notres , dont ils feront des railleries ameres , & compareront comme des villages, Fidenes , Collatio , Lanuvium , Aricie , Tusculum , avec Calvi , Theano , Naples , Pouzolles , Cumes , Pompei & Nocera.

X C V I I. Enfilez & glorifiez de ces a-

(1) *Pupinia*. Terres soient pour être très stériles.
après de Tusculum dans
le Latium , & qui pas-

vantages , s'ils n'en viennent pas d'abord à quelque entreprise , pour peu qu'ils ayent acquis de tems & de consistance , ils ne s'entendront pas là certainement, ils iront plus loin, & deviendront plus insolens. Un seul particulier , dans le sein de la fortune & de l'opulence , s'il ne se conduit avec une extrême sagesse se renferme à peine & mal-aisément dans les limites du devoir : comment ces habitans recherchez & choisis par Rullus , & si semblables à lui , placez dans Capouë, le centre de l'orgueil & le siege de la volupté , ne s'abandonneront-ils pas bien-tôt aux crimes & aux injustices, & même encore plus que les anciens & veritables peuples de la Campanie, lesquels nez & nourris dans le sein de l'abondance , n'en étoient pas moins corrompus , par cette affluence de toutes choses : comment donc ceux-ci, sortis tout récemment de l'indigence , ne se sentiront-ils pas élevez , non-seulement par ces richesses nouvelles , mais par l'insolence qu'elles produiront ?

XCVIII. Vous avez donc mieux aimé Rullus , suivre les traces de l'impiété de Brutus , que consulter les annales de la sagesse de nos peres. Voilà ce qu'avec vos complices vous avez imaginé pour vendre nos anciens revenus & leur en substituer de nouveaux à votre gré. Vous voulez faire entrer Capouë en concurrence de merite

avec Rome , pour soumettre à vos loix , à votre juridiction , à votre puissance , les villes , les nations , les provinces , les peuples libres , les Rois , en un mot , tout l'univers , afin qu'après avoir épuisé (1) toutes les finances du trésor , après en avoir retiré des revenus publics , en avoir recueilli de tous les Rois , de tous les peuples , & de nos Generaux-même , vous employassiez pourtant toutes ces sommes selon vos vûes & vos fantaisies : afin que vous fissiez perdre au peuple Romain , pour le prix qu'il vous plairoit , ces terres , soit celles que les propriétaires mis en possession par Sylla rendoient odieuses , soit celles que vos amis avoient abandonnées , comme mal-saines , & que vous aviez vous-même achetées : afin que vous remplissiez toutes les villes municipales & toutes les colonies de l'Italie , de vos colonies nouvelles : afin qu'en tous les endroits qu'il vous sembleroit bon , vous établissiez de ces colonies.

XCIX. Afin d'environner de vos troupes , de vos villes , de vos garnisons toute la Republique , & de la tenir sous l'opression ; afin de pouvoir bannir Pompée lui-même , & priver de sa personne le peuple Romain ,

(1) *Epuisé.* C'est é- de partager au peuple les
puiser le trefor que de terres d'où l'on tire les
vendre les revenus , ou revenus publics.

qui, par son secours, s'est vû si souvent vainqueur de ses plus cruels ennemis, & de ses plus perfides concitoyens. Afin qu'il n'y eût rien de ce qui se pouvoit, ou violer par or & par argent, ou déclarer par la multitude & par les suffrages, ou détruire à force ouverte, qui ne fut soumis à votre domination : afin que vous parcourussiez tous les pays, tous les Royaumes, pour y exercer un pouvoir absolu, pour y rendre des jugemens sans appel, pour y recueillir tout l'argent ; afin d'aller jusques dans l'armée de Pompée, vendre son camp & ses troupes, si c'étoit votre intérêt ; afin que vous pussiez cependant demander toutes les autres Magistratures, sans être soumis aux loix, sans craindre aucuns jugemens, & sans aucuns risques ; afin que personne ne pût vous conduire, ni vous produire devant le peuple Romain ; afin que ni Senat ne pût vous contredire, ni Consul vous reprimer, ni Tribun du peuple vous contenir.

C. Je ne suis pas surpris que votre folie & votre avarice vous ayent fait concevoir tous ces desseins : mais je m'étonne que vous vous soyiez flatté d'en pouvoir venir à l'exécution sous mon Consulat. Car puisqu'il n'y a point de Consuls qui ne doivent apporter des soins & une vigilance extrêmes à la conservation de la Republique, ceux qui le sont devenus, non par des voyes sourdes &

détournées, mais juridiquement, au champ de Mars, y doivent plus veiller que les autres. Nuls de mes ancêtres n'ont été mes cautions auprès du peuple Romain. On s'est fié à moi seul. Vous devez donc exiger de moi ce que je dois, & m'interpeller moi-même, comme lorsque je postulois. Personne de ma race ne vous a pour moi sollicité; si je viens à manquer en quelque chose, aucuns portraits de mes ancêtres ne vous supplieront en ma faveur. Ainsi, pourveu que la vie me soit conservée, quoique je sois homme à la pouvoir défendre contre les entreprises criminelles, & contre les pièges de ces gens-là, je vous repons, de bonne foi, ROMAINS, que vous avez commis le soin de la République à un citoyen non timide, mais alerte, non paresseux, mais vigilant.

C I. Suis-je un Consul à redouter la multitude, à trembler devant les Tribuns du peuple; à faire du bruit souvent, & sans sujet; à craindre de demeurer long-tems dans une prison, si quelque Tribun ordonnoit que l'on m'y menât? Avant que d'être revêtu de vos ordres, avant que d'être orné de vos suprêmes honneurs, de votre pouvoir & de votre autorité; je n'ai point appréhendé de venir paroître en ce lieu pour m'opposer, sous des protecteurs tels que vous, aux injustes projets de cet homme. Et maintenant que la République est fortifiée de si puissans se-

cours , craindrois-je qu'elle pût être vaincuë & opprimée par ces gens là. Si j'en avois eu peur auparavant, certainement au milieu de tout ce peuple & de cette foule, aujourd'hui je n'en serois pas allarmé. Car qui jamais a parlé pour faire recevoir une loi des champs devant une assemblée plus favorable que celle devant qui je parle pour la détourner ; si toutefois c'est la détourner , & non pas entierement la renverser & l'abolir.

CII. D'où l'on peut juger, ROMAINS, que rien n'est plus populaire que de vous apporter, en qualité de Consul, ami du peuple, la paix, la tranquillité, le repos. J'ai prévu par mes mesures , & par ma prudence à ce que vous appréhendez qu'il n'arrivât, quand je fus désigné Consul; non seulement vous jouirez de ce loisir où vous avez voulu toujours être, mais nous mettrons aussi dans une oisiveté parfaite ceux à qui, sans nous agiter, nous avons assez suscité d'affaires : car c'est par le soulèvement & la dissension des citoyens, que des gens comme eux ont coutume de se procurer de l'autorité, des honneurs & des richesses. Mais pour vous dont le pouvoir se soutient par les suffrages , par la liberté, par les loix, l'honneur par les jugemens & par la justice des Magistrats, les biens & la fortune par la paix, vous devez conserver le repos par toutes sortes de raisons & de moyens.

CIII. Car si ceux à qui la paresse fait mener une vie paisible , trouvent pourtant du plaisir dans leur honteuse indolence , durant ce calme dont vous vous servez pour soutenir votre situation , si vous comprenez que cet état où vous êtes est le meilleur , vous vous conserverez dans cette tranquillité que vous n'avez point eu la peine de rechercher , mais que vous avez acquise par la dignité de votre conduite. Conjointement avec mon Colleague , avec qui je suis d'accord , j'ai pris toutes les précautions imaginables pour vous maintenir dans cette condition tranquille , malgré ces hommes que j'ai bien prévu qui feroient de toutes les manieres les ennemis de mon Consulat. J'ai aussi déclaré aux Tribuns du peuple ce que s'attireroient les séditions & les broüillons pendant que je serois Consul. La plus solide protection pour vos fortunes en general , c'est , ROMAINS, que vous vous montriez à la Republique dans les autres conjonctures, tels que vous vous êtes aujourd'hui montrez devant moi dans cette assemblée nombreuse ; Je vous promets & vous répons très-assurément de faire si bien en sorte que ceux qui ont été jaloux de l'honneur que vous m'avez fait, avoüeront qu'en choisissant votre Consul, vous y avez tous murement réfléchi.

TROISIÈME DISCOURS
TOUCHANT
LA LOI DES CHAMPS
CONTRE
P. SERVILIUS RULLUS.
DIX-NEUVIÈME ORAISON.
SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Rullus se voyant vaincu par le discours précédent, où il n'avoit osé se trouver, prit le tems que Ciceron étoit absent pour accuser le Consul de soutenir le parti de ceux que Sylla avoit mis en possession des biens des pros crits. Ciceron lui répond par le présent discours, & soutient que c'est lui-même qui protège les possesseurs des biens pros crits dont Sylla les avoit gratifiés. Cette Oraison fut prononcée devant le peuple.

I. **L**Es Tribuns du peuple, ROMAINS,
En auroient agi plus prudemment s'ils
avoient plutôt dit, en ma présence ce qu'ils
vous

vous ont dénoncé contre moi. Car ils se feroient fôûmis à l'équité de vos jugemens, & aux usages de nos anciens, sans rien perdre de leurs droits & de leur puissance. Mais comme ils ont encore évité le combat & la discussion d'aujourd'hui, qu'ils comparoissent en ce moment à ma harangue, s'ils le jugent à propos, & qu'après avoir refusé de venir ici, quand je les ai défiés, ils y reviennent du moins quand ils y sont rapellez.

II. J'en vois quelques-uns, ROMAINS, dont le murmure signifie je ne sçai quoi, & qui ne rapportent pas à ce discours le même air & la même contenance qu'ils me monstroient à mon discours précédent. Je vous conjure donc, vous qui n'avez rien vû à mon désavantage, de me conserver toujours vos mêmes sentimens : & à vous, que je m'aperçois d'être un peu changez, je vous demande pour moi, pendant un petit espace de tems assez court, quelques preventions favorables. Si je vous persuade ce que j'ai à vous dire, vous me continuerez votre estime, sinon dès ici vous vous en dépouillerez, & ne m'en conserverez plus.

III. Vous avez la tête & les oreilles étourdies, ROMAINS, que porté d'inclination pour les sept tyrans, (1) & pour les

(1) *Sept tyrans.* Cice- Lucillus, Crassus, Me-
ron veut aparemment no- tellus, Hortensius, Phi-
tel par ce nom les deux lippus & Catulus, qui

autres possesseurs des domaines que leur avoir assigné Sylla, je m'opose à vos intérêts & à la loi concernant les terres. Si quelques-uns l'ont crû, c'est une nécessité qu'ils aient auparavant pensé que, par cette loi que l'on avoit affichée, les terres assignées par Sylla, étoient ôtées, pour être divisées entre vous; ou qu'au moins les possessions des particuliers étoient diminuées pour vous en faire part. Or si je montre que, non seulement on ne retranche pas une motte de terre à ceux qui les possèdent par le bienfait de Sylla, mais que ce genre d'héritages, par un article de la loi même, est hardiment confirmé & rendu inviolable; si je fais voir que Rullus, par sa loi, pourvoit, avec tant de soin, aux terres assignées par Sylla, qu'il paroît évidemment que cette loi n'est pas dictée par le défenseur de vos intérêts, mais par le gendre de Valgius, cela, ROMAINS, empêche-t-il que, par cette accusation intentée en mon absence, il n'ait méprisé non seulement mes attentions & mes lumières, mais aussi les vôtres.

IV. C'est l'article quarentième de la loi dont je n'ai auparavant rien dit à dessein devant vous, ROMAINS, de crainte de pa-

pendant la proscription d'être chassés par la loi de Sylla, furent posses- Servilia proposée par
seurs de beaucoup de ter- Rullus.
res, dont ils craignoient

roître r'ouvrir une playe de l'Etat déjà fermée, ou dans de fâcheuses conjonctures, donner naissance à quelque nouveau sujet de dissensions. D'ailleurs, je ne formerai pas à present ces contestations, persuadé que la situation où l'Empire est aujourd'hui, n'a pas beaucoup besoin de défense, sur-tout après m'être déclaré, pour toute cette année, le protecteur de la concorde, & de la tranquillité publique. Je veux du moins apprendre à Rullus, que désormais il devroit se taire sur des sujets sur lesquels il souhaite qu'il ne soit parlé ni de lui ni de sa conduite.

V. Je crois que la loi la plus injuste & la moins semblable à une loi, c'est celle que L. Flaccus, dans son interregne, a établie touchant Sylla; sçavoir, QUE TOUT CE QU'IL AVOIT FAIT SEROIT RATIFIÉ. Car comme dans tous les autres Etats, toutes les loix que les tyrans avoient faites, sont par la suite abolies & rejetées, Flaccus établissoit par sa loi un tyran sur la Republique. Cette loi, comme j'ai dit, est odieuse, mais elle a néanmoins son excuse, & paroît moins la loi d'un homme que la loi du tems.

VI. Mais, que dirons-nous, si celle de Rullus est de beaucoup plus hardie; car par les loix Valeria (1) & Cornelia, on

(1) Les loix Valeria & Cornelia. Sylla par ces loix mettoit au rang des terres communes tous les biens des pros crits.

ôte en même-tems que l'on donne ; on joint à une impudente gratification , une injustice bien dure. Cependant ces loix laissent encore quelque esperance à celui que l'on dépouille , & quelque inquietude à celui que l'on gratifie. Voici la prevoyance de Rullus. LES TERRES ASSIGNE'ES APRES LE CONSULAT DE C. MARIUS ET DE Cn. PAPIRIUS. C'est bien s'éloigner de tout soupçon , que de nommer particulièrement les Consuls qui étoient les plus opposez à Sylla ; car s'il avoit nommé Sylla Dictateur , il auroit cru trop se déclarer & se rendre odieux. Mais qui d'entre vous s'est-il imaginé d'un esprit assez stupide pour ne pouvoir pas se ressouvenir qu'après ces Consuls Sylla devint Dictateur.

VII. Que dit donc ce partisan de Marius ; ce Tribun du peuple , qui pretend nous faire haïr, comme partisan de Sylla. TOUT CE QUI FUT DONNE', ASSIGNE', VENDU, CONCEDE' PUBLIQUEMENT APRES LE CONSULAT DE MARIUS ET DE CARBON, LES TERRES, LES EDIFICES, LES LACS, LES ETANGS, LES PLACES, LES POSSESSIONS. Il a oublié le ciel & la terre , car il comprend tout le reste. Par qui DONNE', Rullus ? Après les Consuls Marius & Carbon , quel autre que Sylla , leur a assigné , leur a donné , leur a concédé ces biens ? QU'ILS LEUR APARTIENNENT

EN VERTU DE CE DROIT. De quel droit? Il en rétranche apparemment quelque chose : le Tribun du peuple est trop vif & trop violent : il annulle les gratifications de Sylla. De sorte que CES BIENS SONT OSTÉZ AUX AUTRES A TRE'S BON DROIT. Quoi ! à meilleur droit que celui des biens heritez de pere & d'ayeul ? Oui meilleur.

VIII. Ce n'est pas là ce que dit la loi Valeria , ni ce qu'établissent les loix Cornelia. Sylla lui-même, ne le demande pas. Si ces terres peuvent acquérir quelque sorte de droit , quelque ressemblance d'une (1) veritable propriété , quelque esperance de durée pour les possesseurs ; personne de ces gens-là n'est assez ignorant pour ne pas comprendre qu'on les traite avantageusement : mais, vous Rullus, que prétendez-vous ? Est-ce qu'ils aient, ce qu'ils ont déjà ? Qui les en empêche ? Chacun en particulier ? C'est comme il est porté par la loi , afin que votre beau-pere jouisse en plus grande seureté des terres d'Hirpini (2) ou de tout le pays [car il le possède tout en entier] que je ne jouis

(1) *D'une veritable* remment , & ce qui est acquis selon les loix.
propriété. On appelle
propriété veritable, ce (2) *D'Hirpini.* Peu-
 qui se possède d'une ma- ples voisins des Samni-
 niere stable & fixe ; ni tes.
 furtivement ni précai-

des domaines de mon pere & de mon ayeul à Arpinum. (1)

IX. Voilà ce que vous avez prevenu ; car assurément on possède à meilleur droit ce que l'on tient sous de meilleurs titres. Les biens libres sont plus avantageux que ceux qui ne le sont pas : par ce seul article , tout ce qui étoit servile est affranchi ; ce qui nous dégage vaut mieux que ce qui nous lie. Et par le même article tout ce qui resentoit la dependance est independant , dès qu'il devient un bien-fait de Sylla. Ceux qui sont exempts de tribut, sont dans un état meilleur que ceux qui le payent. Je dois payer aux Tusculans un tribut pour ma fontaine , parce que je tiens ma terre d'une ville municipale , elle me venoit de Sylla ; par la loi de Rullus, je ne payerois rien.

X. Il me semble, ROMAINS, que comme la verité vous y contraint, votre raison se revolte contre l'impudence ou de la loi, ou du discours. D'une loi qui donne aux domaines assignez par Sylla, plus de droit qu'aux domaines paternels : & d'un discours où l'on ose accuser un homme de défendre trop fortement la conduite de Sylla. S'il ne confirmoit que ce qu'a fait Sylla je me taiserois , pourvû qu'il se déclarât lui-même de son parti. Mais outre qu'il y a beaucoup d'é-

(1) *Arpinum*. Lieu ron , dans le Latium.
de la naissance de Cice-

gard, il introduit encore un certain autre genre de donation; & lui, qui m'accuse de soutenir toutes gratifications faites par ce dictateur, ne les confirme pas seulement, mais établit encore des assignations nouvelles, & tout à coup paroît au milieu de nous, un autre Sylla, lui-même.

XI. Car prenez garde combien de possessions de terres, notre donneur d'avis tâche d'établir en un seul mot, QUI ÉTOIENT DONNÉES, LIVRÉES, CÉDÉES, VENDUES. Je le souffre, & je l'entens avec patience, POSSEDES. Voilà ce qu'un Tribun du peuple ose afficher. Est-ce afin que ce que chacun possède depuis le Consulat de Marius & de Carbon lui appartienne à aussi bon droit que le possédoit auparavant le propriétaire? Quoi, quand même on l'en auroit chassé par force, & qu'on en seroit devenu le maître furtivement & par emprunt? Ainsi par cette loi l'on abolit le droit de citoyen, les titres de possession, les ordonnances des Préteurs.

XII. Ce n'est pas là, R O M A I N S, une affaire peu considérable. Sous cette clause on cache une séduction qui n'est pas peu importante, car on a confisqué, par la loi Cornelia plusieurs terres, qui n'ont été ni assignées, ni vendues à personne, & qui sont hardiment possédées par des hommes de néant. Il y pourroit, il les protege, il les fait

possesseurs particuliers , ce sont , dis-je, des terres que Sylla n'avoit données à personne. Rullus ne veut point vous les assigner , mais les donne à ceux qui les possèdent. Je vous demande , ROMAINS , par quelle raison vous souffrez que l'on vende les biens que vos peres vous ont acquis dans l'Italie , dans la Sicile , dans les deux Espagnes , dans la Macedoine , dans l'Asie , tandis que vous voyez que par la même loi l'on accorde à ces possesseurs ce qui vous appartient en propre.

XIII. Vous comprenez maintenant que toute cette loi n'est proposée que pour peu de personnes , & qu'elle est très-conforme aux distributions faites par Sylla. Car le beau-pere de Rullus est un très-bon homme , & je ne parle pas ici contre sa bonté ; mais il veut retenir ce qu'il possède , & ne nie point qu'il ne soit dans le parti de Sylla. Je me récrie seulement contre la hardiesse de son gendre pour faire avoir à son beau-pere ce qu'il n'a point encore.

XIV. Il veut confirmer par vous, ce qui n'est pas encore bien affermi. Comme il a plus de cupidité que Sylla, je suis accusé d'en autoriser les bienfaits , parceque je m'opose à ce qu'il souhaite. Mon beau-pere , dit-il , a des terres incultes & fort éloignées ; par la loi que je propose il les vendra tant qu'il voudra. Il en a de mal assurées , & qu'il possède

se de sans aucun titre , elles seront apuyées ensuite sur le meilleur droit. Il en a de communes, je les rendrai particulieres. Enfin comme il a sçu rapprocher toutes ces terres excellentes qu'il avoit dans le territoire du Cassino, jusqu'à les réunir si bien ensemble qu'elles ne presentent plus à la vûë qu'une seule terre, & qu'un seul objet, il sera maître alors sans inquiétude de ce qu'il ne tient maintenant qu'avec quelque apprehension.

X V. Comme j'ai donc fait voir par quelle raison, & en faveur de qui cette loi a été affichée, que Rullus à present nous montre quel est le possesseur que je défens, quand je m'opose à la loi concernant les terres. Vous vendez la forêt Scantienne; elle appartient à la Republique : j'en suis le défenseur. Vous partagez les terres de la Campanie, vous vous en mettez en possession, je n'y consens pas. De plus, par cette loi, je vois devenir en vente & mis à l'enchere tous les biens de l'Italie, de la Sicile & des autres provinces. Ce sont vos terres, ROMAINS, ce sont vos domaines; j'y résisterai, je m'y opposerai, & je ne souffrirai pas que, pendant mon Consulat, le peuple Romain soit mis hors de ses possessions legitimes, sur-tout quand on ne vous demande rien.

XVI. Il ne faut pas que vous demeuriez plus long-tems dans cette erreur. Quelqu'un

de vous est-il en état d'en venir à des violences, à des attentats, à des meurtres? Personne. Or croyez-moi, c'est pour ces fortes de gens que cette contrée de la Campanie, cette belle Capouë est conservée. On forme une armée contre vous, contre votre liberté, contre Pompée. Capouë se declare contre Rome. Une troupe d'audacieux & d'intrépides se tient prête à vous combattre, dix chefs se préparent contre Pompée; qu'ils paroissent donc en présence, & puisque, selon vos instances, ils m'ont cité devant votre assemblée, qu'ils y viennent discuter leurs prétentions.



P O U R

C (1) RABIRIUS.

VINGTIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'An de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

T. Attius Labienus, Tribun du peuple, cita Rabirius pour comparoître en justice comme criminel de leze-majesté, pour avoir tué le Tribun Apuleius Saturninus. Hortensius, & Ciceron encore Consul, se constituerent les défenseurs de Rabirius. La cause avoit été discu-

(1) C. Rabirius. C'é- de ce Tribun, Rabirius
toit un Sénateur qui con- porta sa tête dans plu-
tribua beaucoup à calmer sieurs endroits où l'on
la sédition excitée par le faisoit des repas. Et Sue-
Tribun Saturninus, qui tone pretend que rien
fut assiégé dans le Capito- n'engagea davantage le
le, & tué dans le lieu même peuple à sauver Rabirius
me où se tenoit ordinai- que de voir avec quelle
rement le Sénat, par ordre passion d'aigreur les pre-
du Consul Marius. miers Juges l'avoient
Pline dit qu'après la mort condamné.

tée devant les Duumvirs , suivant l'ancienne coûtume , & l'accusé étant condamné , il en apella au peuple dans les Comices tenus au Champ de Mars par Centuries , où Cicéron prit sa défense. Mais le jugement ne se rendit pas à cause que le Préteur Metellus Celer ôta du Janicule un étendard militaire , ce qui étoit une raison de rompre l'assemblée. Labienus ne voulut point qu'elle se réunît , & Rabirius fut ainsi sauvé.

I. **Q**UOIQUE ce ne soit pas ma coûtume, ROMAINS, au commencement de mes discours , de rendre raison pourquoi je défens quelqu'un, parceque j'ai toujours jugé que mes liaisons avec tous les citoyens me donnoient d'assez justes sujets de m'intéresser à leurs (1) affaires ; cependant comme dans cette défense il y va de la vie , de la réputation , & de tous les biens de C. Rabirius , il faut , ce me semble , vous exposer ce qui m'a fait prendre le ministère dont je me charge , afin que ce qui m'a paru m'engager

(1) *A leurs affaires.* Il voit pour signifier toutes sortes de piéces d'un procès, les papiers, les actes, les moyens , &c.
 y a dans le texte *periculis*. On faisoit un si grand usage de ce terme dans les jugemens, qu'on s'enfer-

si justement à le défendre , vous paroisse aussi vous engager à l'absoudre.

II. L'ancienne amitié , le mérite de la personne , les principes de l'humanité , la conduite que j'ai toute ma vie observée , étoient autant de motifs suffisans pour m'exciter à défendre Rabirius. Mais pour m'en acquitter avec plus d'ardeur , le salut de la République , le devoir de Consul , le Consulat (1) enfin lui-même , qui m'est recommandable conjointement avec vous pour l'utilité commune , c'est ce qui m'a le plus déterminé. Car ce n'est ni l'imputation d'un crime , ni la jalousie , ni le dérèglement des mœurs , ni des citoyens prévenus depuis long-tems par de justes & de fortes inimitiez , qui mettent ici la vie de Rabirius en peril ; c'est le dessein d'enlever à la République ces ordonnances (2) secourables que nos ancêtres ont laissés pour conserver la majesté du gouvernement , afin que l'autorité du Senat , la domination Consulaire , le consentement unanime des gens de bien

(1) *Le Consulat lui-même.* Quoiqu'on fut pourvû des premières Magistratures , on n'étoit pas moins en état de défendre les causes des particuliers. Cicéron étoit alors Consul.

secourables. Dans les terres difficiles le Senat faisoit souvent des decrets pour recommander aux Consuls de veiller plus particulièrement à la conservation de la République.

(2) *Ces ordonnances*

n'ayent desormais aucune force contre les dangers dont l'Etat entier est menacé. C'est pour renverser tous ces apuys que l'on attaque la vieillesse , & la foiblesse d'un seul homme destitué de tout.

III. Si donc il est d'un sage Consul , lorsqu'il voit tous les soutiens de la Republique ébranlez , & presque abattus , de secourir la patrie , de veiller au salut & à l'intérêt des peuples , d'implorer la protection des citoyens , de ne songer à sa propre conservation qu'après celle du public, il est aussi du devoir de tous ces bons & généreux citoyens , tels que vous avez été dans les différentes conjonctures, de fermer les avenues à toutes sortes de séditions , de fortifier les défenses de l'Empire , de croire que le principal gouvernement reside dans les Consuls, & la principale sagesse dans le Senat. , & de juger que quiconque fuit ces maximes, est plus digne de loüange que de punition.

IV. Ainsi c'est à moi particulièrement qu'est imposé le travail de le défendre, mais pour le desir de le conserver, il nous est commun à tous. Vous devez penser, ROMAINS, que , de memoire d'homme , il n'y a point eu d'affaire plus importante , plus dangereuse , & plus digne de vos attentions à tous tant que vous êtes , & qui meritât mieux d'être entreprise par un Tribun , défendue par un Consul, & rapportée devant le peuple

Romain. Car dans cette cause, ROMAINS, il ne s'agit de rien moins que d'abolir désormais tout conseil dans la République, toute union des gens de bien contre la fureur & contre l'audace des méchans, toute ressource dans les tems difficiles, & tout asile pour la sûreté commune.

V. Les choses étant ainsi, puisque la vie, l'honneur & les biens de tout le monde sont en si grand peril, je commence par la démarche la plus nécessaire, & j'implore la protection & la clemence du grand Jupiter, & de tous les autres Dieux & Déeses, dont les secours & les assistances gouvernent encore plus notre République, que la sagesse & les conseils des hommes; & je les prie d'agréer que ce jour vous aît éclairé pour conserver la vie à Rabirius, & pour affermir notre Empire. Et vous, ROMAINS, dont la puissance est la plus grande après celle des Dieux immortels, je vous conjure avec instance, puisque la conservation de l'innocent & de l'infortuné Rabirius, & en même tems celle de la patrie, sont confiées à vos suffrages, & mises entre vos mains, qu'il y aît dans vos jugemens autant de compassion pour la destinée de cet homme, & autant de prudence pour le salut de la République qu'il y a coutume d'en avoir.

VI. Or, Labienus, (1) comme vous avez

(1) *Labienus* Il fut fort attaché d'abord au parti

mis obstacle à l'étendue de mon zele, en reduisant à la durée d'une demie heure tout l'espace qui m'étoit donné pour ma défense, il est bien injuste qu'on ait tant d'égard à la condition de l'accusateur, & bien malheureux qu'on en ait tant au credit de l'adversaire; car quoiqu'en me resserrant dans cette demie heure, vous m'avez laissé la fonction d'un défenseur, vous m'avez ôté celle d'un Consul, puisque si c'est presque assez de tems pour défendre une cause, c'en sera peu pour me plaindre.

VII. A moins peut-être que vous ne crussiez qu'il falloit bien du discours pour répondre à ces profanations de temples & de lieux saints, que vous imputez à Rabirius. Mais touchant cette accusation, vous n'avez jamais rien dit, sinon que C. Macer (1) lui avoit reproché ces crimes; & je suis surpris que vous vous soyiez souvenu de ces reproches, & que vous ayez oublié ce que des Juges équitables, après leur serment, avoient jugé. Faut-il s'étendre beaucoup sur l'accusation de peculat, sur l'embrasement des archives, (2) C. Curtius, proche parent de Rabirius de César, qui l'eut pour teur, avoit condamné son Lieutenant dans les Gaules; il se distingua en plusieurs occasions. pour concussion. & qui se fit mourir lui-même pour ne point subir la condamnation.

(1) *Macer*. C'est ce Licinius Macer, Prétorien, que Cicéron, étant Pré-

(2) *Curtius*. C'étoit un ami de Cicéron.

rius, dans un jugement authentique, en a été très-honorablement justifié par sa vertu. Quant à Rabirius lui-même, non seulement il n'a point été mis en cause touchant ces crimes, mais n'en a même jamais entendu le moindre soupçon contre lui.

VIII. Faut-il répondre plus exactement touchant le fils de sa sœur, lequel a, dites-vous, été tué par Rabirius, lorsqu'afin de proroger un jugement, on allegua qu'il devoit se purger d'un meurtre commis dans sa propre famille? Car qu'y a-t-il de plus vraisemblable que le mari de sa sœur étoit à Rabirius plus cher que le fils, & tellement plus cher, que l'un fut cruellement privé de la vie, lorsque l'on demandoit à l'autre deux jours de délai pour différer un jugement? Faut-il dire beaucoup de choses sur les esclaves étrangers retenus contre la loi (1) Fabia? Sur les citoyens Romains fouëtez & faits mourir contre la loi (2) Porcia, tandis que Rabirius, dans toute la Pouille, & dans toute la Campanie s'y fait aimer avec tant de distinction & tant d'ardeur? Ensorte que, pour repousser le peril qui le menace, il est ac-

(1) *Retenus contre la loi Fabia.* C'étoit une loi qui fixoit le nombre des esclaves qu'on devoit avoir; elle fut rejetée par le peuple.

(2) *La loi Porcia.* Por-

cus, Tribun du peuple, fit une loi par laquelle il étoit défendu à tout Magistrat de faire battre de verges, ou mettre à mort un citoyen Romain.

(2) *La loi Porcia.* Por-

couru , non seulement des hommes , mais presque des regions entieres excitées , même d'un peu plus loin, que les raisons de proximité ne les convoquoient. Pourquoi préparerois-je de longs discours sur cette amende imposée à Rabirius dans la même accusation , pour n'avoir épargné ni la pudicité d'autrui , ni la sienne propre.

IX. J'ai même quelque soupçon que Labienus ne m'a laissé qu'une demie heure afin que je ne m'étendisse pas trop sur cette article de la pudicité. Vous voyez donc que , pour répondre à tous ces chefs d'accusation , qui exigent toute l'exactitude d'un défenseur, cette demie heure de tems étoit trop longue; & vous avez voulu que l'autre partie , qui regarde la mort de Saturninus , (1) & qui

(1) *La mort de Saturninus.* L. Apuleius Saturninus, homme turbulent; irrité, que le Censeur Metellus l'eut noté d'une maniere qu'il croyoit diffamante, d'ailleurs, appuyé du credit & des troupes du Consul Marius, fut mis à la place du Tribun A. Nonius, Tribun du peuple, qui avoit été tué violemment. Ensuite, pour se concilier l'amitié du peuple, il afficha une loi touchant les bleds, par laquelle il faisoit distribuer gratuitement au peuple une fort grande quantité de bleds. Plusieurs Magistrats s'opposèrent à cette loi. Q. Servilius Cépion, Questeur de Rome, & Consulaire, representa au Senat que le tresor public ne pouvoit porter cette dépense, & il empêcha que la loi ne fut établie. Saturninus fut condamné comme criminel d'Erat, & assassiné dans une sédition que lui-même avoit excitée.

demande , non le genie d'un Orateur , mais la protection d'un Consul , fut trop courte & trop resserrée.

X. Quant à la question de leze majesté , que vous me reprochez ordinairement d'avoir soustraite , l'accusation me regarde , & non Rabirius. Plût au ciel , ROMAINS , que je fusse le premier , ou le seul qui l'eût aboli de cette Republique ! Plût au ciel que ce qu'il veut être une accusation contre moi , fut propre à m'attirer des loüanges ! Car que pourrois-je souhaiter davantage , & qu'aïnerois-je mieux avoir fait , que d'avoir banni le bourreau de dessus la place , & fait enlever la croix hors du champ de Mars. Mais cet honneur , ROMAINS , est dû premièrement à nos ancêtres , qui , après avoir chassé les Rois , n'ont retenu chez un peuple libre nulles traces de leur cruauté. C'est aussi l'ouvrage de plusieurs citoyens courageux , qui ont voulu que votre liberté ne fût point attaquée par la rigueur des supplices , mais fortifiée par la douceur & la moderation des loix.

XI. Lequel donc de nous deux , Labienus , est enfin plus populaire ? Est-ce vous , qui croyez qu'il faut , en pleine assemblée , enchaîner des citoyens Romains , & les livrer aux bourreaux ; qui commandez que , dans le champ de Mars , pendant les Comices

par Centuries, (1) dans un lieu consacré par les Augures, on plante & l'on établit une croix pour le supplice des citoyens : ou moi, qui défend qu'une assemblée soit profanée par la présence d'un bourreau; qui déclare que la place publique du peuple Romain doit être purifiée, pour effacer les vestiges de ces impietez sacrilèges: moi, qui soutiens qu'il faut conserver vos assemblées dans la pureté, le champ de Mars dans la dignité, le corps des citoyens sans atteinte, les Romains dans la jouissance inviolable de leur liberté.

XII. Mais le Tribun du peuple est populaire, il est le conservateur & le défenseur de nos privilèges & de notre indépendance. Les verges, par la loi Porcia, n'approchoient point du corps d'un citoyen Romain; & le populaire Labienus le livre aux bourreaux. La loi, portée par C. Gracchus, ne permettoit pas que, sans votre ordre, ROMAINS, on rendit un jugement sur la vie d'un citoyen, & cet homme si populaire veut que par les Duumvirs, & sans votre

1) Pendant les Comices par Centuries. Le crime de leze majesté, comme le plus grand, étoit jugé dans la plus grande assemblée du peuple, qui étoit les Comices par Centuries. On apelloit crime de leze majesté ce qui offensoit la majesté de la République, ou de quelques Magistrats.

agrément, non seulement un citoyen Romain soit jugé, mais soit condamné à mort, sans qu'on ait écouté sa défense.

XIII. M'alleguerez-vous encore la loi Porcia, la loi de C. Gracchus sur la liberté? Me citerez-vous enfin quelque homme populaire, vous, qui, non seulement par des supplices inusitez, mais par des paroles d'une rigueur inouïe, avez tâché de violer la liberté de ce peuple, de tenter sa clemence, & de changer ses reglemens? Voilà donc ces paroles qui réjouissent tant un homme aussi clément, aussi populaire que vous: ALLEZ, LICTEUR, LIEZ-LUI LES MAINS. Ces paroles, qui, non seulement ne ressentent ni la douceur de la liberté, ni ne sont dignes ou de Romulus, ou de Numa Pompilius, mais sont les formules barbares d'un Tarquin superbe & cruel, & qu'avec tant d'indulgence & de popularité, vous renouvelles de si bon cœur. ENVELOPEZ-LUI LA TETE, SUSPENDEZ-LE A L'ARBRE FATAL. Paroles, ROMAINS, depuis long-tems, non seulement étouffées dans cette Republique sous les ombres de l'antiquité, mais dissipées par les lumieres de la liberté.

XIV. Car si cette action étoit populaire, s'il s'y decouvroit la moindre aparence de justice & d'équité naturelle, C. Gracchus ne l'auroit-il pas relevée? Sans doute que la

mort de votre beau-pere vous aura été plus sensible que n'étoit à C. Gracchus celle de son frere ; la mort de ce beau-pere , que vous n'aviez jamais vû , vous aura plus affligé qu'il ne l'avoit été par la mort d'un frere , avec lequel il avoit vécu dans la plus étroite union. Et vous voulez venger la mort d'un beau-pere comme le vôtre , de la même maniere que Gracchus auroit voulu venger la mort de son frere , s'il s'étoit conduit comme vous. Ce Labienus , votre beau-pere , a-t-il donc laissé chez le peuple Romain d'aussi grands regrets que Tib. Gracchus : plus de courage , plus de prudence , plus de richesses , plus de credit , plus d'éloquence : & s'il n'eut eu rien que de médiocre en tout cela , ce seroit encore beaucoup en comparaison de ce que vous en avez.

X V. Mais comme sur tous ces articles C. Gracchus étoit supérieur à tous les autres , jugés quelle distance il doit y avoir entre vous & lui. Il seroit mort plutôt mille fois de la mort la plus cruelle , que d'avoir souffert en sa presence un bourreau que les loix des censeurs [1] ont voulu non-seule-

(1) *Les loix des censeurs.* Elles regardoient des pâturages , des impôts , & par leurs mêmes loix , il étoit défendu au bourreau de loger dans Rome , & d'y avoir un domicile.
des chemins , des acque-

ment bannir de la place publique, mais du même ciel, & du même air, & de l'enceinte de Rome. Il ose dire, qu'il est populaire, & que je m'oppose à vos avantages, quand il va chercher, non dans vos memoires & dans ceux de nos ancêtres, mais dans les monumens des annales & dans les archives des Rois, toute la rigueur des expressions & des supplices; tandis que moi, par toutes mes facultez, par tous mes conseils, toutes mes paroles & toutes mes actions, je m'oppose & je resiste à la cruauté.

A moins peut-être, ROMAINS, que vous ne choisissiez pour vous une condition que les esclaves, quand on leur feroit espérer la liberté, ne pourroient jamais souffrir.

XVI. C'est un malheur de subir la honte des jugemens publics, d'être puni dans ses biens, de souffrir l'exil : mais néanmoins dans toutes ces disgraces, on retient quelque chose de libre en apparence. Enfin si la mort nous est présentée, mourons du moins dans le sein de la liberté. Que le bourreau, que le bandeau fatal, que le seul nom de croix, que tout cet appareil s'éloigne, non-seulement du corps de tout citoyen Romain, mais même de son idée, de ses yeux, & de ses oreilles. Non-seulement la présence & la souffrance de tous ces maux, mais la proposition, l'attente, l'imagination, sont in-

dignes d'un Romain & d'un homme libre. Sera-t'il possible que l'humanité d'un maître avec une petite [1] baguette, délivrera nos esclaves de tous les supplices qui les menaçoient, & que nos actions, notre âge, nos honneurs ne nous exempteront point de craindre, ou le foïet, ou le croc, [2] ou la potence.

Je suis donc persuadé, Labienus, je le déclare, & je le presume, que par mon conseil, par ma constance, & par mon crédit, vous voilà rejeté de cette accusation cruelle & barbare, & qui ressent moins le tribun que le Roi.

XVII. Quoique dans cette action vous ayez méprisé toutes les loix, toute l'autorité du Senat, tout le culte de la religion & tous les droits des augures; vous ne m'entendrez point vous le reprocher dans le peu de tems que j'ai pour parler. On nous donnera quelque autre tems pour faire cette discussion. Nous allons maintenant plaider sur l'accusation de Saturninus, & sur la mort de votre oncle illustre.

XVIII. Vous dites que Rabirius a tué

(1) Une petite baguette, Le préteur mettoit cette baguette sur la tête d'un Esclave en l'affranchissant, & lui disant: je déclare que cet homme est libre; & le maître de

l'Esclave disoit ensuite; *va où tu voudras je ne te retiens point.*

[3] Le croc. C'étoit avec quoi l'on prenoit le criminel pour le mener au supplice.

Satur-

Saturninus ; & Rabirius , par les dépositions de plusieurs témoins , & par tout ce qu'a dit éloquemment Hortensius , pour le défendre , vous a fait connoître déjà que cela étoit faux. Pour moi , si j'en avois le loisir , je prendrois sur moi cette accusation ; je le reconnoîtrois , & je l'avoüerois. Plût au ciel que la cause m'offrît le moyen de pouvoir publier que Saturninus , l'ennemi du peuple Romain , a été tué de la main de Rabirius. Ce bruit que j'entens [1] ne me trouble point , puisqu'il m'apprend qu'il y a des citoyens peu éclairés , mais qu'il n'y en a pas beaucoup. Croyez-moi , tout ce peuple qui ne dit mot , ne m'auroit pas fait Consul , s'il avoit jugé que je deusse être ébranlé par vos clameurs. O comme le bruit diminué ! Que ne contenez-vous vos voix , qui dénoncent votre ignorance , & témoignent votre petit nombre.

XIX. Je confesserois , dis - je , bien volontiers , si je le pouvois avec vérité , ou si j'en avois le tems , que Rabirius a tué Saturninus de sa propre main , & je le regarderois comme une des plus belles actions :

(1) *Ce bruit que j'entens.* Il paroît qu'à ces mots , *Saturninus ennemi du peuple Romain* , il s'étoit élevé quelque bruit. C'étoit la coutume que dans les harangues , le peuple marquoit par des acclamations ou par des murmures , ce qui lui plaisoit ou lui déplaisoit.

mais il ne m'est pas possible de le faire. Je confesserai ce qui vaudra moins pour son éloge , mais ne vaudra pas moins pour l'accusation. J'avouë donc , que Rabirius avoit pris les armes pour tuer Saturninus. Qu'est-ce que c'est ? Attendez-vous de moi quelque aveu plus important , & quelque accusation plus forte contre Rabirius, à moins peut-être que vous ne pensiez devoir mettre de la difference entre celui qui tue un homme & celui qui s'arme pour le tuer. Si ce fut un crime de tuer Saturninus , ce ne peut manquer d'en être un d'avoir pris les armes contre lui. Mais si vous convenez qu'on avoit droit de les prendre ; c'est une necessité de convenir, que l'on étoit en droit de le tuer.

Il semble qu'il manque ici quelque chose.

XX. On fit une ordonnance que les Consuls C. Marius & L. Valerius, s'associeroient les Tribuns du peuple & les Préteurs qu'il leur plairoit, & qu'ils auroient soin de conserver l'honneur & la dignité du peuple Romain. Ils prennent tous les Tribuns, à la reserve de Saturninus, & tous les Préteurs excepté (1) Glaucia : & ils ordonnent que

(1) *Excepté Glaucia.* rit dans la sédition de C'est le préteur qui pé- Saturninus.

tous ceux qui veulent (1) le salut de la République, prennent les armes & les suivent. Tous obéissent. On tire des magasins publics, les armes que l'on donne au peuple, & que le Consul Marius fait distribuer. Pour supprimer maintenant le reste : je vous demande, à vous-même, Labienus, lorsque Saturninus étoit armé dans le Capitole avec C. Glaucia, avec (2) C. Saufeius, & ce Gracchus, (3) qu'on avoit tiré des fers & de la prison ; j'y joindrai [puisque vous le voulez] votre oncle Q. Labienus ; tandis que ces deux Consuls Marius & Valerius étoient sur la place publique, & avec eux tout le Senat ; ce Senat, dis-je, dont vous aviez coutume de faire l'éloge, & qu'aujourd'hui vous voulez ici rendre odieux, afin de pouvoir médire plus aisément : que de plus l'ordre des Chevaliers Romains, quels Chevaliers : ô Dieux immortels ! Ceux de nos pères, & de ce tems là, qui soutenoient alors la plus grande partie de la République, &

(1) *Que tous ceux qui veulent le salut de la République, &c.* C'étoient les paroles que prononçoient ceux qui devoient commander une armée quand ils alloient au Capitole prendre les deux Etendards, l'un pour la Cavalerie,

l'autre pour l'Infanterie.

(2) *Saufeius.* Il périt de même.

(3) *Ce Gracchus.* Ce n'est ni l'un ni l'autre des deux Gracques, dont le dernier nommé Caius étoit mort vingt ans auparavant.

toute la dignité des jugemens ; lorsque tous les hommes de tous les ordres , qui regardoient leur conservation jointe inseparablement avec celle de la Republique , avoient pris les armes , que devoit faire enfin Rabinius ?

XXI. Je vous demande , dis-je , à vous même , Labienus , lorsque les Consuls par un decret du Senat , ordonnoient au peuple de prendre les armes , lorsque M. *Æmilius* (1) prince du Senat, se tenant debout sur la place où l'on s'assembloit, & que pouvant à peine faire un pas , il songeoit que la foiblesse de ses jambes ne l'empêcheroit pas de poursuivre , mais seulement de fuir ; Lorsqu'enfin Q. *Scevola* , (2) tout accablé de vieillesse & d'infirmité , n'ayant plus qu'un bras, & perclus de tous ses membres, dans un affoiblissement total , appuyé sur sa pique , montrait la force de son courage , dépeinte dans la défaillance de son corps ;

(1) *M. Æmilius Scaurus*. Il étoit parvenu aux honneurs par son éloquence. Ses ancêtres étoient si pauvres , que son pere , quoique patricien, fut obligé, selon *Asconius* , de se faire Charbonnier , pour gagner sa vie. Celui-ci dans la sédition de Saturni-

nus , sçachant que son fils avoit quitté son poste, lui défendit de le voir, & ce fils se croyant déshonoré, se tua.

(2) *Q. Scevola*. C'est celui qui fut Augure & qui avoit été Consul avec *L. Metellus Dalmaticus* , tous ces autres Romains sont connus,

lorsque L. Metellus, Ser. Galba, C. Serranus, P. Rutilius, C. Fimbria, Q. Catulus, & tout ce qu'il y avoit alors de Consulaires avoient pris les armes pour le salut commun de la patrie; lorsque tous les Préteurs, toute la noblesse, toute la jeunesse accouroient, que les deux C. & L. Domitius, L. Crassus, Q. Mucius, C. Claudius, M. Drusus, tous les Octavius, les Metellus, les Julius, les Cassius, les Catons, les Pompées; lorsque L. Philippus, L. Scipion, (1) M. Lepidus D. Brutus; lorsque P. Servilius lui-même, ce General, sous qui, Labienus, vous avez servi dans son armée; lorsque ce Q. Catulus, si jeune encore en ce tems-là; lorsque C. Curius, enfin lorsque tout ce qu'il y avoit d'hommes recommandables étoient avec les Consuls; que convenoit-il de faire à Rabirius? lequel devoit-il choisir, ou de se cacher & se renfermer dans quelque endroit obscur, & de couvrir sa lâcheté sous les voiles des ténèbres & des murailles; ou s'avancer vers le Capitole, & là, se joindre avec votre oncle & tous les autres qui couroient à la mort, pour ne point vivre déshonnoez, & s'associer à Marius, à Scaurus, à Metellus,

[1] L. Scipion. C'est dans les guerres civiles un descendant de Sci- s'étant livré à Sylla, ce pion l'Asiatique. L'an- General renvoya ce Scipion sans lui rien faire.

à Catulus, à Scevola, à tous les honnêtes gens enfin, non-seulement pour la liberté, mais pour le peril ?

XXII. Mais vous, Labienus, dans un pareil événement & dans des conjonctures semblables, quand même la lâcheté vous eût inspiré de fuir & de vous cacher, la fureur & la sceleratesse de Saturninus ne vous appelloit-elle pas au capitolé ? Les Consuls ne vous invitoient-ils pas à la conservation de la patrie & de la liberté ? quelle puissance enfin ? quel parti ? quelle voix auriez-vous voulu reconnoître ? à quel commandement auriez-vous voulu plutôt obéir ? Mon oncle, dites-vous, étoit avec Saturninus. Et votre pere avec qui étoit-il ? Tous vos proches, Chevaliers Romains, tout ce pays des préfectures (1) & des régions voisines, tout le Picenum, ont-ils suivi la fureur du Tribun ou l'autorité consulaire.

XXIII. En verité je soutiens, que personne n'a jamais avoué de soi, ce que vous avez dit publiquement de votre oncle, non, dis-je, il ne s'est trouvé personne d'assez décrié, d'assez pervers, tellement abandonné, non-seulement des principes,

(1) *Préfectures.* C'étoient certains quartiers de l'Italie, au p. y s de l'Italie, auxquels à cause de leur de-
fection & de leur perfidie, on avoit ôté leurs loix & leurs Magistrats.

mais des apparences de l'honneur, qui confessât d'avoir été dans le capitolé avec Saturninus : cependant votre oncle étoit avec lui. Mais qu'il y ait été, sans y être contraint, par nul renversement dans les affaires, sans nuls malheurs domestiques, & que l'amitié de Saturninus l'ait déterminé de le préférer à sa patrie, étoit-ce une raison pour déterminer Rabirius à se détacher de la République, à ne point paroître en cette nombreuse compagnie des gens de bien, sous les armes, & à ne point obéir à l'ordre & à la voix des consuls?

XXIV. Or, nous ne voyons dans la disposition où étoient les choses que trois fortes de partis que Rabirius avoit à prendre, ou d'être avec Saturninus, ou d'être avec les gens de bien, ou d'être caché. Se cacher, c'étoit s'exposer au genre de mort le plus honteux; être avec Saturninus, il y auroit eu de la fureur & de l'impiété; la fermeté donc, l'honneur, la pudeur le contraignoient d'être avec les gens de bien. Ainsi vous formez contre Rabirius une accusation pour avoir pris le parti de ceux qu'il y auroit eu de l'extravagance à combattre, & de la honte à quitter.

Cependant ce C. Decianus [1] dont vous

(1) C. Decianus. eût assassiné Saturninus, Pour s'être plaint dans il fut condamné. une harangue, que l'on

rappelez souvent la memoire , fut condamné , pour avoir osé , dans une nombreuse assemblée , déplorer la mort de Saturninus : quoiqu'au grand contentement de tout le monde , il accusât P. Furius , celebre par les notes d'infamie qui le fletrissoient : & Sex. Titius fut condamné de même , parce qu'il avoit chez lui le portrait de Saturninus. Les chevaliers Romains en le jugeant , déclarerent qu'un citoyen étoit injuste & digne de perdre ce titre , quand il rendoit des honneurs à la mort ou à l'image d'un séditieux , regardé comme ennemi ; & que quand on excitoit pour lui les regrets d'une populace , peu éclairée , on faisoit paroître une compassion mal entendüe , & quelque envie d'imiter sa rebellion.

XXV. Il est donc , ce me semble bien surprenant , Labienus , que vous ayez tiré , je ne sçai d'où , ce portrait que vous avez ; car après la condamnation de Sex. Titius , qui avoit eu la hardiesse d'en garder un , il ne s'est trouvé personne qui en eut. Si vous l'aviez entendu dire , ou si votre âge vous eut mis en état de le sçavoir , vous n'eussiez jamais fait apporter à la Tribune , devant l'assemblée du peuple , ce portrait , qui , pour avoir été posé dans la maison de Titius , avoit été cause de sa ruine , & de son exil ; & vous n'eussiez jamais abordé sur ces écueils où vous auriez vû se briser le vaisseau de Ti-

tius, & faire à Décianus le naufrage de toutes ses richesses. Mais vous tombez dans tous ces inconveniens par ignorance ; vous vous êtes chargé d'une affaire plus ancienne que le tems où vous vivez, & qui étoit ensevelie avant que vous fussiez né ; & vous vous élevez en justice contre un parti que vous auriez assurément suivi vous-même, si vous aviez été d'âge à le suivre.

XXVI. Ne comprenez-vous pas, premièrement, quels sortes d'hommes, après leur mort, vous accusez de la plus affreuse impiété ? De plus, combien de ceux qui vivent encore vous reprenez du même crime, & vous mettez en peril de perdre la vie ? Car si Rabirius a commis une action criminelle, pour avoir pris les armes contre Saturninus, l'âge, où il étoit alors, lui servira peut-être de quelque excuse dans le danger qui le menace. Mais Q. Catulus, pere de celui-ci, que sa grande sagesse, son éclatante vertu, sa douceur singuliere avoient si fort distingué, M. Scaurus, en qui l'on voyoit tant de solidité, tant de jugement, tant de prudence, les deux Mucius, L. Crassus & M. Antonius, qui pour lors étoit hors de Rome avec un camp, tous ces hommes qui brillèrent dans l'Etat par l'excellence de leurs conseils & de leurs genies, & tous les autres, ornés du même merite, ces conservateurs, & ces protecteurs de l'Empire ; comment les sauverons-nous de la mort ?

XXVII. Que dirons-nous de ces Chevaliers Romains, si recommandables & si vertueux, qui défendirent alors la liberté de la Republique avec le Senat? Que dire des Tresoriers (1) publics & des citoyens de tous les autres ordres, qui prirent tous alors les armes pour la défense commune? Mais que dirai-je de tous ceux qui obéirent à l'ordre des Consuls? Que deviendra la gloire des Consuls même? Condamnerons-nous après sa mort L. Flaccus, comme coupable de parricide & d'impiété, cet homme toujours si vigilant sur les intérêts publics, dans l'exercice de ses charges, dans son Sacerdoce, dans les ceremonies où il presidoit? Comprendrons-nous, sous cette flétrissure & sous cette honte, le nom de Marius, après sa mort? Ce Marius, que nous pouvons appeler le pere de la patrie, le pere, dis-je, de la liberté Romaine & de cette Republique; le condamnerons-nous, tout mort qu'il est, comme un impie & un scelerat?

XXVIII. Car si T. Labienus a cru qu'il falloit planter une croix dans le champ de Mars pour Rabirius, parcequ'il avoit pris les armes; quel suplice enfin imaginera-t-il pour celui qui crioit à tout le monde de les prendre? Si l'on avoit donné quelque paro-

(1) *Les Tribuns du* place publique, dans le *trésor public*. Le trésor temple de Saturne, où étoit dans un lieu sur la l'on gardoit les finances.

le à Saturninus , comme vous le repetez très-souvent, ce n'est pas Rabirius, c'est Marius qui l'avoit donnée , & s'il ne l'a pas tenue , c'est donc lui qui l'a violée. Qu'est-ce que c'étoit , Labienus , que cette parole qui se donnoit sans ordre du Senat ? Etes-vous assez étranger dans Rome , assez peu instruit de nos reglemens & de nos usages pour ignorer de pareilles choses ? On diroit que vous êtes ici comme un voyageur dans une ville de passage , & non comme un Magistrat en fonction dans sa propre ville.

XXIX. Quel mal , dites-vous , ces reproches peuvent-ils faire à Marius , puisqu'étant mort il ne les sent pas ? Est-ce-là ce que vous en pensez ? Marius auroit-il passé ses jours au milieu de tant de travaux & de perils , si ses esperances & son grand cœur ne lui avoient fait porter ses idées plus loin que l'espace de cette vie ? Il croyoit , n'est-il pas vrai , qu'après avoir défait des troupes innombrables dans l'Italie, qu'après avoir délivré la Republique assiegée , tous ses exploits mourroient avec lui ? Il n'en est pas ainsi , ROMAINS , & personne de nous ne s'expose avec honneur & avec courage à tous les dangers, pour l'interêt de l'état, qu'il n'espere que la posterité lui en fera recueillir les fruits. Il me paroît , par plusieurs raisons, que les ames des gens de bien sont immortelles & divines; mais sur-tout parceque l'esprit

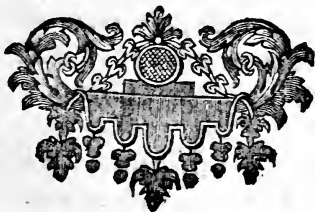
de tout homme sage & vertueux est tellement occupé de l'avenir, qu'il semble n'envisager rien que d'éternel.

XXX. Je declare donc franchement, & je suis persuadé que les ames de Marius, & de tous les autres citoyens vaillans & sages, étant toutes sorties de ce monde, pour aller être honorées religieusement avec les Dieux, nous ne devons pas moins combattre pour faire durer leur réputation & leur mémoire, que pour les temples & les divinitez de la patrie: & si pour leur honneur, j'étois obligé de prendre les armes, je le ferois d'aussi bon cœur qu'ils les ont prises pour le salut de l'Empire. Car enfin, ROMAINS, la nature nous trace une carrière bien bornée pour la vie, mais d'une immense étendue pour la gloire. |

XXXI. Si donc nous honorons ceux qui sont déjà morts, nous laisserons en mourant de plus justes titres pour être nous-mêmes honorez à notre tour. Mais, Labienus, si vous méprisez ceux que nous ne pouvons plus voir, croyez-vous qu'il ne faille point avoir égard à ceux que vous voyez? Je souviens qu'entre tout ce qu'il y avoit de gens à Rome ce jour-là même que vous soumettez à la révision des Juges, il n'y eût personne qui ne prît les armes, si jeune qu'il pût être alors, & qui ne suivît les Consuls. Tous ceux dont l'âge vous peut faire tirer des con-

sequences de ce qu'ils ont fait en cette occasion , sont citez par vous sous le nom de Rabirius , comme des criminels d'Etat ; mais Rabirius a tué Saturninus : plutôt aux Dieux qu'il l'eût fait ! Je ne demanderois pas qu'on le sauvât du suplice , mais qu'on lui donnât recompense. Car si Scéva , qui n'étoit que l'esclave de Q. Croton , fut fait libre parce qu'il avoit tué Saturninus , quelle recompense proportionnée à un Chevalier Romain , comme Rabirius , eût-il meritée ? Et que falloit-il donner à Marius pour avoir commandé de couper les canaux qui fournissoient l'eau pour le temple du grand Jupiter , parce que les citoyens rebelles s'en servoient dans le Capitole.

Il paroît manquer en cet endroit quelque suite assez considerable.



PREMIER DISCOURS
CONTRE
L. SERG. CATILINA.
VINGT-UNIÈME ORAISON.
SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

L. Sergius Catilina étoit de race Patricienne, & fort attaché à Sylla dans la guerre civile. Il gouverna l'Afrique après sa Préture, & fut accusé de concussion par P. Clodius sous le Consulat de M. milius Lepidus, & de L. Volcatius Tullus. Aussi croit-on communément qu'il conçût, dès cette année-là l'idée de sa conjuration; c'est-à-dire, plus de trois ans avant que Ciceron prononçât cette première oraison contre lui. Catilina dès-lors sollicita le Consulat, & ne pût l'obtenir. Les deux années suivantes, il le postula de même, & toujours en vain. Il paroît qu'une quatrième fois

il fit encore de nouveaux efforts pour y réussir, & que Cicéron, qui étoit Consul, contribua beaucoup à son exclusion. Après la peinture que Saluste nous a laissée de Catilina, il seroit inutile d'en rapporter ici le caractère, outre que les quatre oraisons de Cicéron le définissent suffisamment.

Cette première fut prononcée dans le Senat le 13. de Novembre, l'an de Rome 691. Le bruit du dessein de Catilina s'étoit répandu sourdement dès l'année d'au paravant, pendant que César & Figulus étoient Consuls. Cicéron, dont la vigilance, pendant son Consulat, alloit au-delà de tout ce que l'on pouvoit imaginer, fut averti secrètement, & découvrit tout par la femme de L. Curion, l'un des conjurez. C'étoit Fulvie, & la même qui, devenue par la suite femme d'Antoine le Triumvir, engagea son mari à perdre Cicéron, qu'aparemment elle ne haïssoit pas dans le tems de cette conjuration. Catilina, plein de confiance dans son projet, assistoit hardiment au Senat chaque jour de convocation, & ce fut en le voyant prendre séance à son

ordinaire que Cicéron en fut tellement indigné, qu'il prononça ce premier discours, & le commença par des paroles si vehementes.

I. **J** Usqu'à quand abuserez-vous de notre patience, Catilina? Combien de tems encore votre fureur nous insultera-t-elle? Quand cessera votre insolence effrenée de s'applaudir? Ni les corps de gardes posez la nuit dans le palais, ni les sentinelles de la ville, ni les allarmes du peuple, ni tous les gens de bien réunis, ni les retranchemens de ce temple où le Senat est assemblé, ni le visage & la contenance de ces Senateurs, n'auront-ils rien qui vous étonne? Ne comprenez-vous pas que vos desseins leur sont découverts? Ne voyez-vous pas qu'ils tiennent votre conjuration enchaînée dans la connoissance qu'ils en ont? Qui pensez-vous de nous ignorer ce que vous avez fait la nuit dernière & la précédente, en quels lieux vous avez été, ceux que vous avez attroupez, les résolutions que vous avés prises.

II. O tems! O mœurs! Le Senat en est informé, le Consul le voit, & cependant le criminel vit encore. Que dis-je, il vit. Il vient même s'asseoir dans le Senat, il a part aux délibérations publiques, & d'un coup d'œil qu'il porte sur chacun de nous, il mar-

que ceux qu'il destine à la mort; & nous si vaillans & si courageux, nous croyons faire assez pour l'Etat, de parer les traits qu'il nous lance, & de nous soustraire à sa fureur. Déjà bien des fois, Catilina, par ordre du Consul, on auroit dû vous conduire au suplice, & vous faire tomber sous ces coups funestes dont vous médités, depuis si long-tems de nous accabler

III. Un fameux P. Scipion, souverain Pontife, & dans une condition privée, aura fait perir T. Gracchus, pour avoir légèrement agité le gouvernement de la Republique, & nous, Consuls, nous souffrirons Catilina, qui veut ravager l'univers par les assassinats & les incendies. Je ne rapelle point ces anciens exemples d'un Servilius, qui de sa propre main tua Sp. Melius, pour de nouveaux reglemens qu'il imaginoit. La vertu Romaine étoit telle autrefois, que des hommes intrépides condamnoient un citoyen pernicieux à de plus cruels châtimens que l'ennemi le plus passionné.

IV. Nous avons en main, contre vous, Catilina, une fulminante ordonnance toute dressée; le Republique ne manque point de bon conseil, ni le Senat d'autorité, mais nous, puisqu'il faut le dire, nous, Consuls, nous lui manquons. Jadis le Senat, sur quelques soupçons de revolte, enjoignit au Consul L. Opimius de ne point laisser la Repu-

blique dans le moindre peril , & dès le même jour , on fit mourir C. Gracchus , (1) sans égard au merite si recommandable de son pere, de son ayeul & de ses ancêtres ; & par une même ordonnance on sacrifia le Consulaire M. Fulvius (2) & ses enfans. Sous le Consulat de C. Marius & de L. Valerius, si-tôt que , par un semblable decret , le Senat eut prononcé sur la punition de L. Saturninus [3] Tribun du peuple , & du Préteur C. Servilius [4] la République différa-t-elle leur mort jusqu'au lendemain ? Et nous, déjà depuis vingt jours , nous laissons languir entre nos mains l'autorité du Senat , nous avons un pareil decret , mais nous le tenons renfermé dans nos registres , comme une épée dans son fourreau. Avec un tel decret , Catilina, vous deviez , dans l'ordre ,

(1) *C. Gracchus*. On sçait de quelle maniere C. Gracchus fut mis à mort, onze ans après que son frere Tiberius eut eu la même destinée.

(2) *M. Fulvius* On a déjà vû dans d'autres notes comment ce Consul fut tué dans la sédition excitée par C. Gracchus.

[3] *Saturninus*. On a déjà dit ailleurs que ce Tribun du peuple, homme turbulent , qui , en

vertu de la loi Semproniana , voulut faire au peuple une exorbitante distribution de bleds , qui auroit incommodé l'Etat , fut fait mourir comme ennemi de la République.

[4] *Du Préteur Servilius*. C. Servilius Glaucia voulut attribuer aux seuls Chevaliers le droit de juger , & fut tué le même jour par Saturninus. L'an de Rome 654.

aussi-tôt mourir. Vous vivez néanmoins , & vous vivez , non pour reprimer votre insolence, mais pour vous y fortifier. Je voudrois bien, PP. CONSCRIPTS, être clement, mais dans ces perils éminens de la Republique , je voudrois aussi ne me pas montrer un lâche , & je commence à me reprocher mon peu de courage & ma nonchalance.

V. Il y a dans l'Italie , sur les frontieres de la Toscane, (1) une armée campée pour venir attaquer Rome ; le nombre des ennemis croît de jour en jour ; leur General & leur chef est dans l'enceinte de nos murs , nous le voyons dans le Senat , formant tous les jours de nouveaux desseins pour la destruction de la patrie. Si je commandois , Catilina , qu'on vous saisisse , & que l'on vous fit mourir : j'aurois, ce me semble , à craindre que tous les gens de bien ne me reprochassent plutôt ma lenteur que ma cruauté. Mais quelques raisons m'empêchent de faire ce que depuis long-tems l'on devoit avoir déjà fait. Ainsi l'on vous fera mourir quand on ne pourra plus trouver personne ni d'assez méchant , ni d'assez perdu , ni d'assez semblable à vous , pour oser dire qu'on n'a pas eu raison de le faire.

VI. Tant qu'il y aura quelqu'un qui ait la hardiesse de vous défendre , vous vivrez ,

[1] *Sur les frontieres de la Toscane.* Fiezoli ville de la Toscane.

mais vous vivrez comme vous faites maintenant , bien environné de toutes les précautions que j'ai prises pour vous mettre hors d'état de rien entreprendre contre l'Etat ; bien des yeux & bien des oreilles , sans que vous vous en aperceviez, vous observeront & vous garderont comme ils ont fait jusqu'ici. Mais , Catilina, qu'est-ce que vous attendez encore , si vous ne pouvez, ni dans les tenebres de la nuit cacher vos assemblées criminelles , ni dans votre maison même, empêcher de transpirer par les murailles les bruits sourds de votre conjuration : si tout est éclairé , si tout éclate, changez de dessein, croyez-moi , ne vous occupez plus ni de meurtres , ni d'incendie. Vous êtes enchaîné de toutes parts , tous vos projets nous sont plus clairs que le jour , & vous en devez convenir avec moi.

VII. Vous souvenez-vous que le 19. d'Octobre, je dis en plein Senat, qu'à certain jour, qui devoit être quatre jours après, C. Manlius , le ministre & le satellite de votre audace , feroit sous les armes. Me suis-je trompé , Catilina , non seulement sur une entreprise de cette importance , si noire , si peu vraisemblable , mais ce qui est encore plus surprenant , sur le jour de l'exécution ? J'ajoutai aussi , dans ce même lieu , que vous aviez fixé l'affassinat des premiers de Rome au 26. du même mois , lorsque plusieurs des

plus confiderables citoyens , moins pour la confervation de leurs perfonnes , que pour arrêter vos deffeins , s'en allerent loin de la ville. Pouvez-vous nier que ce même jour vous futes fi bien investi par mes furveillans & par mes foins , que vous ne putes faire contre la Republique aucun mouvement , quoiqu'après l'évafion d'un certain nombre de citoyens , vous euffiez dit que vous vous contenteriez de la mort de nous autres , qui n'avions pas voulu fortir.

VIII. Mais lorsque vous vous promettiez , par une irruption nocturne , de vous emparer de Palestrine le propre jour des Kalendes de Novembre , fçavez-vous que , par mon ordre , par ma vigilance , par une bonne garnifon & de feures gardes , cette colonie étoit fortifiée. Vous ne faites rien , vous ne machinez rien , vous ne penfez rien que non feulement je n'apprenne , mais que je ne voye , & que je ne fçache clairement. Réfléchiffez enfin avec moi fur ce qui s'est paffé la nuit précédente , & vous comprendrez que je veille avec plus d'ardeur pour le falut de la Republique , que vous ne veillez pour fa perte. Je m'en expliquerai nettement. Ne vintes-vous pas la derniere nuit dans le quartier des Faucheurs [1] à la maifon de M. Lecca [2]

[1] *Ruë des Faucheurs.* [2] *Chez Lecca.* Salu-
C'est l'interpretation de fte dit qu'il étoit Sénateur
Prifcien que j'ai fuivi. & grand ami de Catilina.

plusieurs autres complices d'une si folle entreprise & du même crime ne s'y rendirent-ils pas ? Osez-vous le desavoüer ? Pourquoi vous taire , je suis prêt de vous en convaincre si vous le niez ; car j'en vois à l'heure qu'il est dans le Senat quelques-uns de ceux qui s'y sont trouvez avec vous.

IX. Dieux immortels ! en quel endroit du monde sommes-nous ? En quelle ville demeurons-nous ? quelle Republique avons-nous ? Ici , PP. CONSCRIPTS , ici même & parmi nous , dans ce conseil le plus auguste & le plus respectable de l'univers , sont allis ceux qui méditent votre perte & la mienne , la ruine de Rome , & par conséquent du monde entier. Je les ai devant les yeux , moi Consul ; je leur demande leurs avis sur les interêts de la Republique ; & je ne blesse point encore d'une parole ceux que le fer devoit avoir déjà fait mourir. Vous passâtes donc toute la nuit chez Lecca, vous y partageâtes toute l'Italie par départemens & par quartiers ; vous y réglâtes les lieux où chacun devoit se rendre par votre ordre , vous fites choix de ceux que vous deviez laisser à Rome , & de ceux que vous deviez mener avec vous. Vous distribuâtes les quartiers de la ville pour y porter l'embrasement, vous assurâtes que vous ne tarderiez pas à partir , & que vous ne différiez un peu que parcequ'on ne m'avoit pas encore ôté la

vie. Deux Chevaliers Romains des vôtres se trouverent disposés à vous délivrer de cet embarras, & promirent que cette nuit-là même, un peu avant le jour, ils me viendroient tuer dans mon lit.

X. A peine eutes vous fini votre assemblée, que je fus informé de tout, & je pris soin de mettre à ma maison de plus fortes gardes. Quand ceux que vous y envoyâtes le matin pour me saluer de votre part arrivèrent, je leur fis refuser l'entrée, & dès avant qu'ils vinssent, j'avois dit à plusieurs personnes qu'ils viendroient. Puisque cela est ainsi, Catilina, que tardez-vous d'aller où vous avez dessein de vous rendre; sortez enfin de Rome, les portes vous en sont ouvertes, partez; il y a trop long-tems que vous êtes attendu dans le camp de Manlius, pour en commander les troupes. Emmenez aussi avec vous tout votre monde, du moins la plus grande partie. Purgez-en la ville. Devez que vous en aurez mis les murs entre vous & moi, vous m'aurez délivré de vives allarmes; vous ne pouvez demeurer plus long-tems avec nous; je n'y consentirai pas, je ne le souffrirai pas, je ne le permettrai pas.

XI. Nous devons bien des actions de grâces aux Dieux immortels, & surtout à Jupiter Stateur, l'ancien protecteur de notre ville, de l'avoir déjà tant de fois préservée

d'un fleau si dangereux, si pernicieux & si funeste. Il ne faut pas qu'elle soit si souvent exposée à périr par un seul homme.

Combien d'embuches Catilina m'a-t'il dressées, lorsque j'étois Consul désigné. Je m'en suis défendu, non par les secours publics, mais par mes propres précautions. Lorsque dans les derniers comices consulaires, que j'avois convoquez comme Consul dans le Champ de Mars, vous voulutes me tuer, & ceux aussi que vous aviez pour concurrens; je reprimai vos attentats avec l'assistance d'une troupe d'amis, sans exciter publiquement aucun bruit. Enfin, toutes les fois que vous m'avez attaqué seul, je vous ai aussi résisté seul; quoique je visse bien que ma perte entraînoit malheureusement celle de tout le peuple Romain.

XII. Aujourd'hui vous attaquez ouvertement tout l'Etat, tous les temples des Dieux immortels, toutes les maisons de Rome, la vie de tous les citoyens, & vous annoncez enfin la ruine & la dévastation de toute l'Italie.

Comme donc je n'ose encore faire, ce qu'il y auroit de plus important pour cet Empire, & de plus conforme aux reglemens de nos ancêtres, je ferai ce qu'il y a de plus modéré, pour le bon ordre, & de plus utile pour la sûreté commune. Car, si j'ordonnois dès à présent qu'on vous fît mourir, la troupe de
vos

vous conjurez resteroit encore dans le sein de la Republique; mais si vous vous éloignez, comme je vous y exhorte il y a long-tems, alors sortira de Rome la troupe de vos camarades, & ce vil égout de la Republique sera netoyé.

XIII. Qu'est-ce que c'est Catilina, hésitez-vous à faire, quand je vous y pousse, ce que vous vouliez executer de vous-même? Un Consul commande à l'ennemi de sortir de Rome. Vous me demandez, si c'est pour aller en exil? Je ne vous y oblige pas: mais si vous me consultez, je vous le conseille. Car qu'y a-t'il, Catilina, qui puisse maintenant vous plaire ici, où, si l'on en excepte la troupe de vos scelerats, il n'y a personne qui ne vous craigne & ne vous haïsse. Quelle flettrissure n'est point imprimée sur toute votre vie particuliere? A quelle partie de votre conduite domestique n'est point attaché le déshonneur & l'infamie? Quand la lubricité n'a-t'elle point été dans vos yeux, ni la méchanceté dans vos actions, ni l'indignité en toute votre personne? A quel jeune homme de ceux dont vos séduisantes caresses avoient corrompu l'innocence n'avez-vous pas mis en main les armes pour le rendre un audacieux, & l'amorce des plaisirs pour l'inciter à vos débauches?

XIV. Mais de plus, lorsque par la mort de votre premiere femme, vous vous futes

disposé pour de (1) secondes nœces, ne mettez-vous pas le comble à ce crime par un autre encore plus incroyable? Je n'en dirai rien & je souffre volontiers qu'on n'en parle pas, de crainte qu'il ne paroisse, ou qu'une action si barbare ait été commise dans Rome, ou qu'elle n'y ait point été punie. Je passe sous silence la perte de tous vos biens dont vous vous sentirez menacé aux Ides (2) prochaines. Laissons là ce qui regarde vos infamies & vos embarras domestiques.

Je viens à ce qu'il y a de plus important pour l'Etat, c'est-à-dire, la vie & la conservation de toustant que nous sommes.

XV. Comment pouvez-vous, Catilina, voir le jour & respirer l'air avec plaisir, sça-

(1) *De secondes nœces.* nombre de ces gens en-
Catilina, après avoir fait dettez. Cicéron pour é-
mourir le fils de sa belle- viter cet inconvenient ,
mere, en épousa la fem- devoit proposer le 15 du
me. mois suivant un inven-

(2) *Aux ides prochaines.* C'est-à-dire, le 15.
du mois suivant, qui é- bitteurs, pour les con-
toit le mois de Mars. Ca- fîsquer, & les faire met-
tilina promettoit aux tre à l'encheré. On ap-
gens accablez de dettes, pelloit *Nouveaux regî-*
qu'il feroit faire de nou- tres, quand les créanciers
veaux regîtres, ce qui par autorité publique
lui attira pour sa con- perdoient leurs dettes.
juration beaucoup de C'étoit une des loix qu'
complices, car il y avoit on nommoit *Lex tabel-*
alors à Rome un grand *laria.*

chant que personne ici n'ignore que la veille du premier Janvier, sous le consulat de Lepidus & de Tullus, vous assistates à l'assemblée avec un poignard, dont vous vous étiez armé, pour tuer les Consuls, & un certain nombre des principaux citoyens; & que ce ne furent ni vos remords, ni vos frayeurs, mais l'heureuse étoile du peuple Romain, qui mit obstacle à votre fureur. Mais, je supprime encore ces sortes de faits, qui ne sont que trop connus & trop recens. Combien de fois, soit dans le tems que j'étois désigné Consul, ou depuis que je le suis, avez-vous tenté de m'ôter la vie? combien de fois, en esquivant le coup, comme on dit, ai-je paré vos attaques si bien concertées, qu'il ne sembloit pas que l'on pût s'en garantir? Vous ne faites rien, vous ne projetez rien, vous ne machinez rien qui puisse un moment m'être inconnu; cependant vous ne cessez de faire des efforts & des tentatives. Combien de fois ce poignard que vous portez, vous a-t'il été arraché des mains?

XVI. Combien de fois est-il tombé par hazard & vous est-il échappé: vous ne pouvez néanmoins vous résoudre à vous en défaire un instant. Je ne sçai même si vous ne l'avez pas offert & consacré dans quelque temple, & si vous ne vous croyez pas obligé d'en percer le corps du Consul.

Mais, quelle est cette conduite que vous tenez ; car je veux parler avec vous , non comme aussi prevenu d'indignation que je devrois être , mais touché de compassion, quoiqu'on ne vous en doive assurément point. Lorsque vous veniez au Senat , quel homme de toute cette nombreuse assemblée du peuple, qui de vos amis les plus devoüez, vous a seulement salué ? Si jamais on n'a traité de la sorte qui que ce soit , attendez vous qu'on vous accable d'outrages , n'êtes vous pas assez accablé par votre propre conscience , qui vous réduit à vous taire ? Pourquoi ces sièges à votre arrivée , font-ils demeurent vacans ? Pourquoi tous ces Consulaires que vous aviez destinez souvent à mourir , aussi-tôt que vous vous êtes assis auprès d'eux , ont-ils laissé vuide la place qu'ils avoient prise ?

XVII. Avec quels sentimens pensez-vous devoir soutenir ces demarches ? Certainement, si mes esclaves me craignoient de la même façon que tous les citoyens vous craignent, je croirois devoir abandonner ma maison ; & vous, vous ne craignez pas de voir abandonner Rome : & si je me voyois si violemment soupçonné d'injustice par ceux avec qui je suis engagé de vivre, j'aimerois mieux me priver de leur présence que d'être regardé de tout le monde avec des yeux ennemis. Pour vous à qui le repro-

che interieur de vos crimes fait connoître la juste indignation que tous les Romains vous doivent depuis si long-tems ; vous balancez si vous éviterez les regards & la presence de ceux dont vous revoltiez les sentimens & la raison.

Si votre pere ou votre mere vous craignoient & vous haïssoient , & que vous ne pussiez en aucune maniere les appaiser ; vous iriez ce me semble loin de leurs yeux en quelque endroit.

Aujourd'hui que la patrie , notre commune mere , vous craint & vous hait , & sçait bien que vous n'êtes occupé que du dessein sacrilege de la détruire ; ne respecterez-vous point sa dignité , ne defererez-vous point à ses avis , n'aprehenderez-vous point son pouvoir.

XVIII. Voilà le langage qu'elle vous tient & ce qu'elle vous dit en quelque façon en se taisant. Depuis quelques années , il ne s'est point fait de méchante action , dont vous ne fussiez l'auteur , il ne s'est commis sans vous aucun crime. Vous avez donné la mort à beaucoup de citoyens ; vous avez pillé nos allies , vous les avez impunement & librement opprimez. Vous avez , non seulement , sçu mépriser les loix , mais les renverser & les détruire. Quoique cette conduite précédente fût insoutenable , je l'ai supporté néanmoins comme j'ai pu. Mais aujourd'hui que

j'ai de vous seul tout à craindre, qu'au moindre bruit le nom de Catilina fait trembler, qu'on ne paroît pouvoir contre moi former aucun dessein, dont le crime vous fasse horreur ; cela n'est plus supportable. Eloignez vous donc, affranchissez-moi de ces frayeurs, afin que si elles sont solides, je n'en sois plus agité, & si elles ne le sont pas, je cesse enfin de craindre toujours.

XIX. Si c'est là, comme j'ai dit, le langage de la patrie, ne doit-elle pas vous le persuader, quand même elle ne pourroit plus vous y contraindre ? Quoi ! vous vous êtes livré vous-même à la garde d'autrui. Vous avez dit, que pour lever tous les soupçons vous vouliez habiter chez Lepidus. Quand il n'a pas voulu vous recevoir, vous avez osé venir jusques chez moi, & m'avez prié de vous garder dans ma maison. Après que je vous eus-repondu, que je ne me croyois pas en sûreté sous un même toit avec vous, puisque je me trouvois en péril dans l'enceinte des mêmes murailles, vous avez été chez le Préteur Metellus, & vous ayant refusé, vous avez passé chez M. (1) Marcellus cet honnête homme & vôtre ami, que

(1) *M. Marcellus*. Ce celui-ci honnête homme n'est pas le grand Marcellus de ce tems-là, & comme rigide observateur de la conduite de Catilina, c'est une ironie. Quand Cicéron appelle

vous connoissiez pour devoir être si soigneux de vous bien garder , si penetrant pour vous soupçonner , & si entreprenant pour vous punir. Quand on se condamne soi-même à la garde d'un autre , on n'est pas bien éloigné de meriter d'être emprisonné & enchaîné.

XX. Tout ceci supposé, Catilina, si vous n'avez pas le courage de souffrir ici la mort, qu'hezitez-vous encore à vous en aller dans d'autres païs , & de confier à la fuite & à quelque solitude écartée cette vie que vous arracherez à tous les supplices dont elle est si justement menacée. Faites votre rapport au Senat , dites-vous , car vous le requerez & vous declarez que si c'est sa volonté que vous alliez en exil , vous êtes prêt d'obéir. Je ne ferai point le rapport d'une chose si opposée à mon humeur , & je ferai néanmoins en sorte , que vous compreniez quelle est l'intention du Senat. Sortez de Rome , Catilina , délivrez de sa crainte la République , & si vous attendez qu'on vous le dise , allez en exil. Qu'est-ce que c'est , Catilina , à quoi réfléchissez-vous ; que remarquez-vous dans leur silence , ils vous souffrent & ils se taisent. Qu'attendez vous qu'ils vous conseillent en vous parlant , quand vous voyez leur volonté si bien exprimée en ne disant mot.

XXI. Si je disois la même chose à P.

Séxtius, ce jeune homme si sage, ou au vaillant M. Marcellus, déjà le Senat dans ce temple même où je parle, auroit avec raison, fait mettre la main sur moi, tout Consul que je suis: mais à votre égard, Catilina, se tenir en repos, c'est approuver; souffrir, c'est decreter; & se taire c'est crier. Et non-seulement ces Senateurs dont l'autorité vous est, dites-vous, si chere, quoique vous fassiez de leur vie si peu de cas, mais aussi les Chevaliers, ces Romains d'une valeur si distinguée, & tous ces citoyens courageux dont le Senat est environné, dont vous avez pu remarquer l'affluence, penetrer les sentimens & même entendre les voix il n'y a qu'un moment, dont j'ai peine, déjà depuis longtemps d'empêcher les traits & les mains de fondre sur vous: je les engagerai facilement de vous accompagner jusqu'aux portes, si vous voulez abandonner ces lieux, que vous méditez de saccager.

XXII. Mais, que me sert de parler? Quelque chose est-il capable de vous émouvoir? Vous corrigez - vous jamais? pensez-vous en aucune façon de vous enfuir? songez-vous à vous exiler? Puissent les Dieux immortels vous en inspirer le dessein. Cependant, si mes paroles pouvoient assez vous effrayer, pour vous donner l'envie d'aller en exil, je vois bien de quel orage de haine, au souvenir recent de vos crimes, nous serions menacés.

ménacez , si ce n'est dès aujourd'hui , du moins chez nos neveux. Mais il ne m'importe pas beaucoup. Puissé tout le malheur tomber sur moi seul , pourvu que l'Etat n'y ait point de part , & soit exempt de peril : mais il ne faut pas espérer que vos crimes vous causent des remords , que les loix vous intimident , & que vous cediez aux conjonctures où l'Etat se trouve ; car , du caractère Catilina , dont vous êtes , rien ne peut vous faire revenir de l'infamie à la pudeur , d'une dangereuse confiance , à la précaution , & de la fureur à la raison.

XXIII. Ainsi partez , comme je vous l'ai déjà dit bien des fois , & si moi , qui suis votre ennemi , comme vous le publiez , je dois être chargé d'imprecations , allez vous-en en exil ; si vous y allez , si par ordre du Consul ; vous vous exilez , j'aurai peine à souffrir tout ce qu'on pourra dire , & le poids de l'indignation publique , mais enfin je le soutiendrai.

Que si vous aimez mieux avoir égard à ma gloire , sortez avec votre troupe de scelerats , rangez vous auprez de Manlius , soulevez tous les mauvais citoyens , separez-vous des bons , déclarez la guerre à la patrie , felicitez-vous de vos brigandages sacrileges , afin qu'il paroisse que vous n'avez pas été chassé par moi chez des étrangers , mais invité d'aller joindre vos complices. Cepen-

dant qu'est-il besoin que je vous y exhorte ; ne les avez-vous pas envoyés déjà devant vous , pour vous attendre , sous les armes , proche le Bourg d'Aurelia (1) puisque je sçai que déjà le jour est pris & arrêté avec Manlius ; puisque déjà vous lui avez envoyé cet étendard de l'Aigle (2) d'argent , qui sera , comme je l'espère , funeste à tous vos soldats , quoiqu'il fût placé dans votre maison comme le sanctuaire devant lequel vous consacrez tous vos forfaits. Car pour vous en passer plus long-tems , vous aviez coutume de lui rendre votre culte quand vous partiez pour quelque expedition cruelle , & du pied de ces Autels vous alliez souvent porter votre main sacrilege dans le sein de nos citoyens pour les tuer.

XXI V. Enfin vous irez donc , où depuis si long-tems vos desirs impetueux vous emportoient. Loin de vous en repentir vous en ressentez un plaisir extrême ; la nature vous a formé pour cette entreprise

(1) *Aurelia*. C'étoit un Bourg sur le chemin de Rome à pise.

(2) *De l'Aigle d'argent*. La premiere des dix cohortes de chaque légion Romaine étoit depositaire de l'Etendard de la légion. Cet Etendard étoit un aigle que

l'on mettoit au haut d'une pique que l'on plantoit en terre. Cet aigle étoit communement d'argent. Catilina gardoit cet aigle en sa maison , & il en faisoit une espece de chapelle ou d'autel , devant lequel il adressoit ses prieres aux Dieux.

insensée, votre cœur l'a concertée, le destin vous la reservoit. Vous n'avez jamais aimé non-seulement de repos, mais de guerre, qui ne fût injuste & barbare. Vous vous êtes associé une troupe d'hommes pervers & débauchez, destituez de tous biens & de toute espérance d'en acquérir.

XXV. Quels plaisirs ne goûterez-vous point au milieu d'eux ? dans quels transports de joye serez-vous ? à quels excès de volupté ne vous abandonnerez-vous pas ? Lorsque parmi ce grand nombre de vos amis, vous ne verrez, ni n'entendrez plus un seul homme de bien. C'est pour pratiquer un tel genre de vie, que vous vous êtes exercé, dit-on, à de si rudes fatigues ; à coucher par terre, non-seulement pour tendre des pièges à l'innocence, mais pour exécuter quelque affreux projet ; à veiller non seulement pour saisir les tems que les maris dorment, mais pour enlever les biens de ceux que vous aurez fait mourir. Vous aurez là dequoi faire valoir votre illustre patience à souffrir la faim, la soif, le froid, & la privation de toutes choses, dont vous vous sentirez bien-tôt accablé.

XXVI. Je n'ai donc si bien réüssi lorsque je vous ai fait exclure du consulat, qu'afin que vous pussiez plutôt attaquer la République, comme exilé, que l'opprimer comme Consul, & que ce que vous aviez si per-

fidement entrepris eût moins le nom d'une guerre que d'un brigandage.

Maintenant , MESSIEURS , pour vous exposer une trop juste plainte de la patrie , & vous supplier en son nom , écoutez attentivement , je vous conjure , ce que je vais dire , & l'imprimez bien avant dans vos esprits & dans vos cœurs. Supposons que l'État à qui je sacrifierois ma vie même ; que toute l'Italie ; que la République parle avec moi , & me dise , que faites vous , Tullius , laisserez-vous sortir de Rome celui que vous reconnoissez comme son ennemi , que vous sçavez devoir être le chef de la guerre , que vous n'ignorez pas d'être attendu dans le camp des ennemis , comme le General de l'armée , être l'auteur de la criminelle entreprise , le premier mobile de la conjuration , celui qui rassemble tant d'esclaves & de citoyens perdus ; en sorte que vous ne le mettez , ce semble , hors la ville , que pour l'y faire rentrer , les armes à la main ; n'ordonnerez-vous donc point , qu'on le conduise en prison , qu'on le condamne à la mort , & qu'on l'abandonne au dernier supplice.

XXVII. Qu'est-ce qui vous retient & vous en empêche ? Sont - ce les usages de nos prédecesseurs : mais n'a-t-on pas vû souvent des (1) hommes privez & sans fonction.

(1) Des hommes pri- vez & sans fonction. 11

tion dans la Republique , donner la mort à des citoyens dangereux. Sont-ce les loix établies touchant la punition des citoyens criminels ? Mais jamais dans Rome ceux qui se sont élevez contre la Republique , n'en ont conservé les privileges. Craignez-vous de la posterité , d'odieux reproches ?

XXVIII. Mais si la crainte de quelque haine ou de quelque peril , vous fait négliger de veiller à la seureté des citoyens , certes, c'est montrer une belle reconnoissance au peuple Romain , qui d'homme nouveau que vous étiez , & sans nulle recommandation par vos ancêtres , vous a prématurement fait monter de degrez en degrez à la dignité suprême. Si la haine est à craindre , celle des gens vertueux & courageux ne l'est-elle pas encore plus que celle des faineans & des scelerats ? Quand la guerre aura ravagé toute l'Italie ; quand les villes seront opprimées , les maisons embrasées , vous imaginez-vous que le feu de la haine de tous les Romains ne vous devorera pas ?

A ces objections respectables de nos citoyens , & aux reflexions de ceux qui sont dans les mêmes sentimens : voici ce que je

parle de Scipion Nasica , d'aucune charge , s'éleva qui menant une vie pri- le premier contre T.
vée & sans être revêtu Gracchus.

repondrai en peu de mots. Si je croyois, PP. CONSCRIPTS, qu'il fût expedient de faire punir de mort Catilina, je n'aurois pas laissé vivre une heure de tems ce gladiateur. Car si les plus illustres & les plus distinguez de nos Romains, en trempant leurs mains dans le sang de Saturninus, des deux Gracchus, de Flaccus, & de plusieurs autres, loin de se soüiller, se sont fait honneur; je n'aurois point assurément à craindre que la posterité fût indignée contre moi, quand j'aurois fait mourir ce parricide de la patrie; & quand même je me verrois menacé de cette indignation, j'ai toujours jugé que la haine encouruë pour une action de vertu doit être plutôt regardée comme un honneur, que comme une haine.

XXIX. D'ailleurs, il peut y avoir dans le Senat des gens, ou qui ne voyent pas les perils qui nous menacent, ou qui dissimulent ce qu'ils voyent : qui par des pensées trop indulgentes ont entretenu les esperances de Catilina, & ne voulant pas ajoûter foi à cette conjuration, l'ont fomentée dans sa naissance. Leurs sentimens ont été suivis par plusieurs citoyens, non-seulement corrompus, mais malhabiles; & si j'avois sévi contre Catilina, ils m'accuseroient d'avoir agi cruellement & tyranniquement. Mais aujourd'hui je comprends, que s'il passe dans le camp de Manlius, où il veut aller, il n'y

aura personne d'assez stupide , pour ne pas voir que la conjuration est toute formée , & personne d'assez méchant, pour ne pas l'avouer. Je comprends aussi que quand on l'auroit fait mourir lui seul , on pourroit suspendre un peu ce malheur , dont la République est menacée , mais que ce ne seroit pas y remédier pour toujours. Que si lui-même il s'exile , s'il emmène avec lui les siens, & que de toutes parts il rassemble tous ces misérables dispersés ; non-seulement on éteindra & l'on détruira cette peste déjà trop allumée dans la République : mais on arrachera la racine de tous nos maux.

XXX. Il y a déjà long-tems, PP. CONSCRITS, que nous vivons au milieu des dangers & des embuches de cette conjuration ; mais je ne sçai pourquoi tous ces crimes & ces excès de fureur & d'audace semblent être parvenus à leur maturité, sous mon consulat. Que s'il est seul ôté de cette troupe de brigands, nous paroîtrons peut-être pour un peu de tems affranchis d'inquiétudes & d'alarmes : mais le mal subsistera toujours , & fera renfermé dans les veines & dans le cœur de la république. Comme des gens attaqués d'une maladie considérable , quand les ardeurs de la fièvre les tourmentent , semblent d'abord soulager après avoir bû de l'eau froide, & sont ensuite plus fortement agitez qu'auparavant ; de même , si le mal dont la ré-

publique est tourmentée, étoit diminué par ce supplice, il deviendra pire dans ceux qui resteront.

XXXI. Ainsi, PP. CONSCRIPTS, que les méchans s'éloignent, & qu'ils se séparent d'avec les bons; qu'ils se rassemblent dans un même lieu: que les murailles de la ville, comme je l'ai déjà dit bien des fois, mettent une barrière entre eux & nous, qu'ils cessent de dresser des embuches au Consul dans sa maison, d'entourer le tribunal du Préteur romain, d'assiéger le Senat avec des épées, de se munir de marteaux & de flambeaux pour mettre la ville en feu: en un mot qu'on voye écrit sur le front de chaque citoyen, ce qu'il pense de la republique. Je vous promets, PP. CONSCRIPTS, qu'il y aura tant de vigilance dans les deux Consuls, tant d'autorité parmi vous, tant de courage dans les Chevaliers, tant d'union parmi tous les honnêtes gens, que par le départ de Catilina, vous verrez tout manifesté, tout éclairci, tout reprimé, tout puni.

XXXII. Partez donc avec ces présages, Catilina, pour la sûreté de la republique, pour votre propre perte, & pour celle de tous ceux que le crime & le parricide réunissent à vous dans cette guerre impie & cruelle.

Alors grand Jupiter, vous que Romulus a placé dans ce temple, sous les mêmes aus-

pices qu'il a fondé cette ville : vous que nous appellons avec verité le conservateur de tout l'Empire , vous interdirez à ce rebelle & à ses compagnons l'approche de vos Autels , & de tous les lieux consacrez dans Rome : vous les écarterez de ces murs & de nos habitations , & vous les empêcherez d'attenter sur nos vies & sur nos fortunes. Vous condamnerez à d'éternels supplices tous ces oppresseurs des gens de bien , ces ennemis de la patrie , ces brigands épars dans toutes nos Provinces & réunis ensemble , par une association barbare que les mêmes crimes ont contractée , & vous vous les immolerez vifs ou morts.



SECOND DISCOURS
CONTRE
L. SERG. CATILINA
VINGT-DEUXIÈME ORAISON.

S O M M A I R E.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Ce second Discours fut prononcé le lendemain devant le peuple. Ciceron s'y félicite d'avoir obligé Catilina de sortir de Rome, & declare qu'il y a laissé plusieurs complices, gens de distinction, & qui se montroient hardiment sur la place publique, au Barreau & dans le Senat. Il les exhorte encore à sortir.

I. ENfin, ROMAINS, ce Catilina, transporté par sa fureur, ne respirant que le crime, travaillant en scelerat, à la désolation de la patrie, vous menaçant de tout tuer & de tout embraser dans la ville; nous l'avons ou chassé, ou fait sortir, ou poursuivi jusqu'aux portes de Rome. Il s'en est allé,

Il est parti , il s'est enfui , il s'est échapé. Ce monstre , hors de nos murs , ne machinera plus notre ruine au milieu de nous ; & sans combattre , nous avons vaincu ce chef de nos troubles domestiques. Nous ne le verrons plus , avec son poignard , prêt à nous le plonger dans le sein. Nous ne le craindrons plus ni dans le champ de Mars , ni sur la place publique , ni dans le Senat , ni jusques dans l'enceinte de nos maisons. Il a changé de poste. Nous ferons désormais , & sans obstacle , une guerre ouverte & legitime à l'ennemi ; nous avons exterminé l'homme , nous l'avons honorablement vaincu , lorsqu'au lieu des pieges souterrains qu'il nous tendoit , nous l'avons obligé d'exercer publiquement son brigandage.

II. Mais combien le croyez-vous accablé de tristesse & de douleur , de ce qu'il n'est pas sorti , comme il vouloit , l'épée sanglante à la main ; de ce que nous la lui avons arrachée ; de ce qu'il a laissé les citoyens en vie , & preservez , & Rome toujours affermie sur ses fondemens. Il est maintenant renversé par terre & consterné ; il sent , ROMAINS , qu'il est méprisable & frappé de vos coups. Souvent sans doute il tourne les yeux du côté de Rome , qu'il gemit de voir affranchie de ses violences , tandis qu'elle me paroît s'applaudir d'avoir vomie ce monstre hors de ses murailles.

III. Que si quelqu'un de nous, dans une disposition d'esprit où tous les citoyens devroient être, en me voyant parler avec ces transports de joie, & cet air de triomphe, me blâme avec excès d'avoir mieux aimé laisser échaper cet ennemi capital que de m'en saisir, c'est moins à moi, ROMAINS, qu'aux conjonctures, qu'il faut l'attribuer. Il y a long-tems qu'il auroit fallu faire mourir Catilina d'un supplice aussi cruel qu'il le meritoit. La severité du gouvernement, les coutumes de nos anciens, la Republique, tout m'y excitoit. Mais combien croyez-vous qu'il y en auroit eu, qui n'auroient point ajouté foi à ce que j'aurois dit; combien, qui, par stupidité, n'auroient pû se l'imaginer; qui l'auroient même combattu; combien, qui, par malignité, s'y feroient interessés? Si j'avois crû qu'en lui donnant la mort, j'eusse éloigné de vous toutes sortes de dangers, je m'en serois défait depuis long-tems, eussai-je dû m'attirer la haine, ou mettre ma vie en peril.

IV. Mais comme je voyois qu'après vous avoir tous persuadés de son dessein, si je le faisois punir, selon son merite, je ne pourrois plus poursuivre ses complices, dont la rage m'auroit opprimé, j'ai conduit l'affaire jusqu'à vous mettre en état de pouvoir combattre publiquement votre ennemi quand vous le verriez à découvert; & par ma con-

uite, vous devez comprendre, si je le croi beaucoup à craindre au dehors, puisqu'il est forti de Rome, quoiqu'à mon grand regret, accompagné d'un si petit nombre des siens. Plût aux Dieux qu'il eût amené tout son monde avec lui ! Il m'a enlevé Tongillus, dont la jeunesse avoit été l'objet de sa débau- che, & Publicius & Munatius, dont les dettes contractées dans les cabarets, met- toient la Republique hors d'état d'en pou- voir aprehender aucun mouvement. Vous voyez quels gens il nous a laissé : riches de l'argent d'autrui, quelle est leur puissance, quel est leur lustre ?

V. Ainsi nos legions Gauloises, ces trou- pes choisies, que Q. Metellus a rassemblé dans le territoire de la Marche d'Ancone, & celles que nous mettons sur pied tous les jours, me font beaucoup mépriser son armée composée de vieux scelerats, de païsans vaga- bonds, & de banqueroutiers, qui ont mieux ai- mé le suivre, que se montrer à leurs creanciers, & qui tomberoient à la renverse, non seule- ment à la vûe du front de notre armée, mais au premier aspect de l'ordonnance d'un Pré- teur, si je la leur faisois voir. Lorsque j'a- perçois ceux qui sont restez aller & venir sur la place publique, paroître au Barreau, se tenir auprès du Senat, y prendre séance, pleins de parfums, & parez de leur robe de pourpre, je voudrois qu'il eût emmené de

tels soldats avec lui , car s'ils perséverent à demeurer ici , persuadez-vous bien que ces deserteurs de leur armée sont plus à craindre que l'armée même ; & ce qui les doit rendre plus redoutables, c'est qu'ils sçavent bien que je connois tout ce qu'ils pensent , & qu'ils n'en sont point ébranlez.

VI. Je vois à qui la Pouille est destinée, (1) à qui doit échoir la Toscane, la Marche d'Ancone, la Lombardie; à qui l'on a réservé le soin de surprendre Rome, de la saccager & de l'embraser. Ils n'ignorent pas que leurs délibérations de la nuit précédente m'ont été fidelement rapportées: j'en informai le Senat dès hier; & la frayeur en a tellement saisi Catilina, qu'il s'est enfui. Qu'attendent donc encore ceux qui sont restez ? Certes ils se trompent bien lourdement, s'ils croient que mon ancienne moderation durera toujours. J'ai obtenu ce que je voulois , puisque vous voilà bien convaincus qu'il y a contre la Republique une conjuration déclarée; à moins que quelqu'un ne se persuade que ceux qui sont semblables à Catilina, ne pensent pas comme lui. La clemence n'est plus permise, l'affaire exige une veritable severité; tout ce que je puis à present leur accorder, c'est de sortir, c'est de partir, & de ne pas souffrir que l'envie de les avoir en

(1) Destinée par Catilina. Qui, comme General, distribuoit les postes.

sa compagnie , fasse languir plus long-tems l'infortuné Catilina. Je leur montrerai le chemin ; c'est par la voye Aurelia qu'il est allé : pour peu qu'ils se hâtent , ils l'auront joint dès ce soir.

VII. O que la Republique seroit heureuse, si Rome une bonne fois étoit nettoyée de pareilles ordures. Quoiqu'elle ne soit encore débarassée que de Catilina seulement, elle me paroît toute soulagée & toute rassurée. Que peut-on penser, ou imaginer de vicieux qu'il n'ait pas conçu ? Quel empoisonneur , quel gladiateur , quel brigand , quel assassin , quel parricide , quel faussaire de testamens , quel fourbe , quel fripon , quel débauché , quel adulateur , quelle femme perdue , quel corrupteur de la jeunesse , quel homme pervers, ou ruiné pourroit-on trouver dans toute l'Italie , qui n'avoüât pas avoir été dans une liaison familiere avec lui ? Quel meurtre s'est fait sans lui durant ces dernieres années ; quelle pudicité violée ne l'a point été par lui ?

VIII. Quel penchant pour la jeunesse , fut jamais en aucun homme plus violent qu'en lui ? Epris d'un amour infame pour les uns , il se prostituoit à celui des autres. Il promettoit aux uns le salaire de la débauche , & aux autres la mort de leurs peres, non seulement en les y poussant, mais y contribuant. Quel nombre d'hommes perdus n'avoit-il

pas soudainement rassemblez ? Il n'y en eut pas un seul accablé de dettes , soit de la Ville , soit du Plat-Pays , qu'il n'ait fait entrer dans cette affreuse Confédération.

I X. Mais pour vous faire voir la diversité de ses inclinations , dans la difference de ses vices , il n'y eut point de gladiateur effronté , ni de méprisable comédien , qui ne se soit avoué son ami , quoiqu'il fût dans l'usage habituel de toutes sortes de débauches & de crimes ; ils parloient hautement de sa vigueur & de son courage à soutenir la faim , la soif , le froid & les veilles , & toutes ces qualitez d'un temperament robuste , si propres à servir de secours aux exercices de la vertu & de l'étude se consumoient à satisfaire ses passions.

X. Que si ses compagnons prennent le parti de le suivre , si cette troupe de gens corrompus , sort une fois de cette ville , quel bonheur pour nous , quel favorable événement pour la Republique , quelle gloire éclatante pour mon Consulat ! Car il ne s'agit pas aujourd'hui d'hommes legerement dissolus , & d'une audace naturelle & supportable , ils ne méditent pas moins que le carnage , que l'incendie , qu'une déprédation universelle. Ils ont épuisé leurs patrimoines , ils ont dissipé leurs biens , l'argent depuis long-tems a commencé de leur manquer

quer, & le credit bientôt après : mais l'esprit de débauche, dont ils étoient riches, ne leur manque point. Que si lorsqu'ils boivent & qu'ils jouient avec des hommes & des femmes sans pudeur, ils ne cherchoient que les plaisirs de la table & de la volupté, ils feroient toujours bien à plaindre, on pourroit néanmoins les tolerer. Mais comment souffrir que des gens oisifs & lâches tendent des pieges à des hommes vaillans & laborieux, les plus insensez aux plus sages, les plus intemperans aux plus sobres, ceux qui dorment à ceux qui veillent ; que sur les lits de leurs festins, dans les embrassemens de leurs courtisannes, noyez dans le vin, surchargez de viandes, couronnez de fleurs, parfumez d'odeurs, épuisez de débauches, ils délibèrent, dans leurs entretiens, sur le massacre des eitoyens vertueux, & sur l'incendie de Rome.

XI. Si mon pressentiment est juste, ils sont menacez de quelque malheur impreveu, & la punition dûë à leur impieté, à leur dereglement, à leurs vices, à leurs forfaits, est sur le point de leur arriver, ou n'en est pas fort éloignée. Que si mon Consulat, puisqu'il ne sçauroit guerir ces maux, les détourne au moins, il étendra la durée de la République, non pour un peu de tems, mais pour un grand nombre de siecles. Car nous n'aprehendons ni nation, ni Roi qui puisse

intenter la guerre au peuple Romain. Par la valeur d'un seul homme (1) tout est tranquille au dehors , sur terre & sur mer , mais la guerre nous menace au dedans ; c'est dans le sein de l'Etat que sont les embuches , les perils , les ennemis ; c'est contre la lubricité , la folie , la sceleratesse que nous avons à combattre. Je me dévouë , ROMAINS , au commandement de cette guerre. J'entreprends d'attaquer la fureur de ces hommes décriez ; j'en guerirai ce que je pourrai , quoiqu'il en coute , & je ne souffrirai pas que ce qu'il faudra retrancher fasse assez de progrès pour perdre Rome. Ainsi qu'ils s'en aillent , ou qu'ils demeurent ; mais s'ils veulent rester dans la ville , & ne point changer de dessein , qu'ils s'attendent à tout ce qu'ils méritent.

XII. Il y en a, ROMAINS , qui disent que j'ai envoyé en exil Catilina ; s'il ne tenoit qu'à parler , certes je chasserois de Rome quiconque avanceroit un pareil discours. Cet homme timide (2) & modeste n'a pû sans doute soutenir ce que disoit le Consul ; dès qu'on lui a commandé d'aller en exil , il a obéi , il y est allé. Comme j'avois couru le risque , ROMAINS , d'être tué dans ma maison , je convoquai le Senat hier dans le temple de Jupiter Stateur ; je fis aux Peres Conscripts

(1) *D'un seul homme.* Il parle de Pompée.

(2) *Timide.* Par ironie.

le raport de tout ; & quand Catilina parut , qui des Senateurs l'apella ou le salua ; qui d'entr'eux ne le regarda pas , non comme un citoyen sans honneur , mais comme l'ennemi le plus cruel ? Même les principaux de l'assemblée quitterent leur place , & la laisserent vuide & vacante dès qu'ils le virent s'approcher d'eux.

XIII. Moi qui suis ce violent Consul , qui d'une parole envoie en exil les citoyens, je demandai à Catilina s'il étoit vrai qu'il se fût trouvé la nuit dernière à une assemblée chez M. Lecca. Quand je vis que cet homme effronté , convaincu par sa conscience, se taisoit , je declarai tout le reste de ce qu'il avoit fait cette nuit-là ; en quel endroit il avoit été , ce qu'il avoit réglé pour la nuit suivante. Je leur appris les mesures qu'il avoit prises pour toute la suite de cette guerre. Comme il demeuroid court , & se trouvoit convaincu , je lui demandai d'où vient qu'il hesitoit d'aller où depuis long-tems il étoit resolu de se rendre , puisque je sçavois qu'il avoit envoyé devant lui des armes , des haches , des faisceaux, des trompètes, des drapeaux , & cet Aigle d'argent à laquelle il avoit dressé un autel dans la maison. C'est ainsi que j'envoyois en exil celui que je voyois avoir déjà formé tous les préparatifs de son armée. C'est donc aparemment le Centurion Manlius , campé dans la plaine de Fiezoli,

qui declare en son nom , la guerre au peuple Romain ; Catilina n'est point attendu dans ce camp pour y commander , il ne s'y rendra pas ; mais il ira , dit-on , passer son exil à Marseille.

XIV. O quelle malheureuse condition d'avoir non seulement à gouverner , mais à conserver la Republique ! Si Catilina découragé , embarrassé par mes entreprises , par mes travaux , par mes mesures , venoit tout-à-coup à craindre & à changer de sentimens , à se détacher des siens , à renoncer au dessein de faire la guerre , si quittant la route du crime & de la fureur , il prenoit celle du bannissement & de l'exil , alors on diroit que je ne lui ai point fait tomber les armes de l'audace & de l'insolence , qu'il n'a point été faisi de crainte & d'effroi par mes précautions ; que l'on n'a point rendu vaines ses esperances & les tentatives ; mais que , sans être accusé , ni coupable de rien , le Consul , par ses menaces & ses violences , le contraint lui-même à s'exiler , & s'il se conduisoit de la sorte , il trouveroit des gens qui le regarderoient , non comme mechant , mais comme malheureux , & moi , non comme un vigilant Consul , mais comme un cruel tyran.

XV. Il m'importe peu , ROMAINS , de voir tomber sur moi l'orage de cette injuste & fausse indignation , pourveuque le peril

d'une si funeste guerre s'éloigne de dessus vos têtes. Qu'on dise que je l'ai chassé, pourveu qu'il aille en exil; mais il n'ira pas, croyez-moi. Jamais, ROMAINS, pour me soustraire à la haine publique, je ne demanderai aux Dieux immortels qu'on vienne vous dire que Catilina commande l'armée ennemie, & qu'il fait en armes des courses de toutes parts. Mais vous l'apprendrez pourtant dans trois jours. Je crains bien au contraire de m'attirer un jour quelque odieux reproche pour lui avoir plutôt permis de s'en aller, que pour l'avoir chassé de Rome. Mais puisqu'il y a des gens qui disent qu'on l'a exilé, quoiqu'il soit parti de lui-même, si on l'avoit fait mourir, que diroient-ils?

XVI. Ceux qui publient qu'il prend le chemin de Marseille, s'en plaignent moins qu'ils n'en ont peur. Aucun d'eux n'est assez touché de compassion, pour ne pas mieux aimer qu'il aille droit à Manlius qu'à Marseille. Pour lui, quand même auparavant il n'auroit jamais pensé à ce qu'il fait actuellement, il aimeroit mieux se faire tuer, en exerçant ses brigandages, que de passer ses jours en exil. Cependant comme jusqu'à présent il ne lui est rien arrivé que ce qu'il desiroit, & ce qu'il méditoit, sinon qu'il est sorti de Rome sans qu'il nous en ait coûté la vie, souhaitons qu'il aille en exil plutôt que de nous en plaindre.

XVII. Mais pourquoi parler si long-tems d'un seul ennemi, & même d'un ennemi qui se declare pour tel, & que je ne crains pas, puisqu'il y a un mur entre lui & nous, comme je l'ai toujours souhaité. Ne dirons-nous rien de ceux qui se déguisent, qui séjournent à Rome, & qui sont au milieu de nous. Je cherche moins à m'en venger qu'à les guerir, si cela se pouvoit, de quelque maniere que ce fût & à les reconcilier à la Republique. Et je ne vois pas pourquoi cela seroit impossible, s'ils veulent bien m'entendre. Je vais vous exposer, ROMAINS, de quelles sortes d'hommes ces troupes sont composées, ensuite je leur donnerai, si je puis pour remede, mes conseils & mes avis.

XVIII. Il y en a qui sont devenus très riches par les grands biens qu'ils ont emprunté, & la possession de ces biens leur est si chere, qu'ils ne peuvent en nulle façon s'en défaisir; cet espece de gens sont les plus honnêtes de tous, car ils sont riches, quoique dans la maniere de le devenir & dans la disposition de leur cœur, il y ait bien de l'impudence. Vous possédez beaucoup de terres, beaucoup de maisons, beaucoup d'argent, beaucoup d'esclaves, vous abondez en toutes sortes de choses, & vous balancez à vous défaire d'une partie de ce que vous avez, pour vous acquérir

de la confiance que vous n'avez pas. Qu'attendez-vous ? Est-ce la guerre ? Vous croyez donc que par ces malheurs publics , & sur le débris de toutes les fortunes vous édifierez la votre ? Espérez-vous de nouveaux regîtres ; ceux à qui Catilina les fait espérer se trompent fort ? On en produira de nouveaux par mon moyen : mais ce seront des inventaires de ce qui doit se vendre à l'encan , car ceux qui ont de ces sortes de biens ne pourront autrement se libérer. Que s'ils y avoient voulu songer plutôt , & ne pas faire la folie de disputer avec les Uzuriers , (1) pour les revenus de leurs terres , nous aurions dans Rome beaucoup de citoyens plus riches & plus honnêtes gens : mais il me semble qu'on n'a pas extrêmement à craindre de ceux dont je parle , parce qu'on pourra les faire changer de sentiment , ou que s'ils y persistent , ils me paroissent

(1) *Avec les usuriers.* meuroient toujours insolubles au bout de l'année. Ainsi les usures excédant de plus en plus, par la suite les revenus , & s'accumulant , il falloit à la fin vendre les fonds. Or les débiteurs s'y opposant , c'est ce qui formoit les contestations & les embarras.

Les débiteurs en empruntant, convenoient avec les usuriers de leur laisser toucher, pour la sûreté des sommes qu'ils prêtoient , les revenus des terres que les débiteurs engageoient. Comme l'usure promise montoit souvent plus haut que ces revenus, les débiteurs de-

plus propres à faire seulement des vœux contre la Republique , qu'à prendre les armes contr'elle.

XIX. Il y en a d'une seconde sorte , ce sont ceux , qui , quoique pressés par leurs dettes , veulent parvenir aux honneurs & se mêler du gouvernement. Ils desespereroient d'y réussir, si la Republique étoit tranquille, & croient que dans le trouble , ils auront ce qu'ils desireroient. Il faut leur représenter la même chose qu'aux autres , & leur faire entendre qu'ils ne doivent nullement espérer de parvenir à ce qu'ils pensent. Premièrement, parce que je me sacrifierai moi-même pour ne pas perdre de vûë & pour prévoir avec vigilance tout ce qui regarde les interêts de la Republique. Que de plus , tout ce qu'il y a de gens vertueux , sont animez d'un grand courage , sont dans une parfaite union , & sont en grand nombre. D'ailleurs , qu'on a des troupes en abondance , & que les Dieux immortels accorderont leur secours à ce peuple invincible , à cet empire florissant , à cette ville celebre , contre les violentes entreprises du crime. Mais quand même ils parviendroient à ce qu'ils souhaitent avec tant d'ardeur ; s'imaginent-ils qu'après avoir réduit la ville en cendre & fait un carnage de citoyens , comme leur passion cruelle le leur fait desirer , ils seroient autant de Consuls , de Dictateurs & de Rois , ne voyent-

voient-ils pas que s'ils réussissoient dans leur projet, ils seroient obligez d'accorder cette domination à quelque vagabond ou à quelque gladiateur.

XX. La troisième espece de nos ennemis, ce sont des hommes avancez en âge, mais que les exercices de la guerre conservent toujours vigoureux & robustes, comme Manlius, à qui Catilina succede maintenant. Ce sont des gens tirez de ces colonies que Sylla fit établir à Fiezoli, qui selon ce que j'en juge, sont toutes composées des meilleurs citoyens & des plus vaillans soldats. Mais s'étant vus inespérément & soudainement enrichis, ils ont fait d'insolentes profusions de leurs richesses. Et pendant, qu'aveuglez de leur fortune, ils construisoient des édifices, ils se reposoient avec complaisance dans leurs possessions, dans leurs litières, dans leur nombreux domestique, dans l'appareil de leurs festins, & ils se sont plongez dans un tel abîme de dettes, que s'ils veulent s'en délivrer, ils seront contrains de faire sortir Sylla de son tombeau. Je ne parle point de ces pauvres gens de campagne, auxquels ils font esperer d'avoir part à leurs anciennes dépredations : car, ROMAINS, je mets les uns & les autres, dans un même genre de ravisseurs & de voleurs. Mais l'avis que je leur donne, c'est de ne pas se laisser aller à leurs fureurs am-

bitieuses, & de ne pas s'attendre à des proscriptions ou des dictatures. Ces tems malheureux ont fait une telle impression de douleur sur la patrie, que non seulement les hommes, mais les animaux, pour ainsi dire, ne souffriroient plus de pareilles violences.

XXI. La quatrième troupe est composée de différentes sortes de broüillons, qui depuis long-tems sont accablez de mauvaises affaires, dont ils ne se releveront jamais; que leur paresse, leur mauvaise conduite, leurs profusions du bien d'autrui, tiennent toûjours en état d'être renversez; qui, persecutez par des assignations, par des condamnations, par des confiscations de leurs biens, sortent, dit-on, de Rome & de leurs terres, pour la plûpart, & vont se rendre à l'armée ennemie. Je les regarde moins comme des soldats fort alertes, que comme des insolubles de mauvaise foi. S'ils ne peuvent se soutenir, qu'ils succombent, mais de manière, que ni Rome, ni ses proches voisins ne sentent leur chute. Car je ne comprends pas pourquoi, s'ils ne peuvent vivre honnêtement, ils veulent périr honteusement; ou s'ils se figurent qu'en périssant avec plusieurs autres, ils souffriront moins que s'ils perissoient tous seuls.

XXII. La cinquième sorte de ces ennemis est composée de meurtriers, d'assassins, & de scelerats de tous genres.

Je ne prétens point leur faire abandonner Catilina, dont on ne pourroit les arracher; qu'ils perissent dans leur brigandage, ils sont en si grand nombre, que la prison ne pourroit les contenir.

Enfin les derniers ne sont pas seulement nos ennemis par leur rang, mais par leur caractère & par leurs mœurs. C'est la portion chérie de Catilina, c'est son propre choix; ce sont les objets de sa tendresse & de son cœur. Ce sont ceux que vous voyez avec des cheveux si proprement ajustez, ou sans barbe, ou si bien ravez, en longues tuniques avec des manches, revêtus de voiles & non de robes, dont les soins de la vie & les fatigans travaux se réduisent à des repas qui durent depuis le commencement de la nuit jusqu'au jour.

XXIII. C'est dans cette troupe que se sont rendus tous les joüeurs, tous les adulateurs, tous les impudiques, tous les prostitués; ces jeunes gens si gracieux & si bien faits, ne sçavent pas seulement aimer & se faire aimer, chanter & danser, mais ont encore appris à manier le poignard & à verser le poison. Si de telles gens ne sortent & ne perissent, sçachez que quand même Catilina périroit, ils seront toujours dans la Republique une pepiniere d'hommes comme lui.

Mais que prétendent faire ces misérables.

Veulent-ils mener avec eux dans leur camp leurs courtisanes ; comment pourront-ils s'en passer , surtout pendant de si longues nuits. Comment supporteront-ils les neiges & les broüillards du Mont-Apennin ? Ils croient peut-être qu'ils souffriront plus aisément les rigueurs de l'hyver , après avoir dansé tout nus dans leurs assemblées de débauche. O que nous avons à craindre d'une guerre où Catilina doit avoir pour sa cohorte prétorienne cette troupe d'efféminez !

XXIV. Préparez bien vos défenses , ROMAINS , & vos troupes , contre ces vaillans soldats. Opposez d'abord à ce gladiateur épuisé de force , vos Consuls & vos Generaux : ensuite mettez en campagne contre cet amas de gens bannis , énervez & ruinez , tout ce que l'Italie a de jeunesse florissante & vigoureuse. Cependant les forces des Colonies & des villes Municipales vont faire tête à cette armée sauvage de Catilina : Je ne dois pas comparer vos autres troupes , vos autres préparatifs , vos autres défenses avec la misere & la pauvreté d'un pareil brigand.

XXV. Mais sans parler de tous les secours dont nous pouvons nous munir & nous fortifier , il n'a ni Senat , ni Chevaliers , ni citoyens Romains , ni Rome , ni trésor public , ni revenus : toute l'Italie , toutes les provinces , toutes les nations étrangères lui manquent.

Si sans s'arrêter à tout ce détail nous voulons comparer les deux partis, nous pourrions comprendre dans quelle impuissance ils sont. D'un côté, c'est la pudeur qui combat, de l'autre : c'est l'arrogance, c'est la pudicité contre l'adultère, la bonne foi contre la fraude, la pitié contre le crime, la moderation contre la fureur, l'honneur contre l'infamie, la retenue contre la passion. En un mot, la justice, la temperance, la force, la prudence, toutes les vertus, contre l'injustice, contre la débauche, contre la paresse, contre la témérité, contre tous les vices; Enfin, les richesses contre l'indigence, la saine raison contre l'égarement, la sagesse contre la folie, l'espérance la mieux fondée contre le desespoir de tout. Quand même dans un combat & dans une guerre de cette nature, l'envie de vaincre manqueroit aux hommes, les Dieux immortels ne forceroient-ils pas des vices si detestables à plier sous de si excellentes vertus.

XXVI. Puisque c'est là comme il faut penser, c'est à vous, ROMAINS, comme je l'ai déjà dit, à défendre vos maisons par des gardes sûres & vigilantes. J'ai songé & prévu de mon côté à tenir Rome dans toute la sûreté dont elle a besoin, sans que vous vous donniez aucun mouvement, & sans aucun embarras. Toutes les Colonies & toutes les villes Municipales bien infor-

mées par mes soins de cette évasion nocturne de Catilina, garderont aisément leurs places & leurs limites. Les gladiateurs qu'il compte avoir pour sa troupe la plus nombreuse & la meilleure, quoiqu'ils soient plus courageux que les Patriciens de son parti, seront pourtant contenus dans le devoir par le bon ordre que j'y apporterai. Pour veiller à ces précautions, j'ai envoyé Metellus dans le territoire de la Lombardie & de la marche d'Ancône, pour y opprimer l'ennemi tout à fait, ou du moins pour arrêter toutes ses entreprises & tous ses efforts. A l'égard des autres choses qu'il faut régler, qu'il faut hâter, qu'il faut faire, voyez, qui vous voulez qu'on choisisse, j'en ferai le rapport au Senat que vous voyez prêt à s'assembler.

XXVII. Quant à ceux qui sont demeurez dans Rome, & que Catilina y a laissez pour agir contre la ville & contre vous tous, quoiqu'ils soient des ennemis, cependant, comme ils sont nez citoyens, je veux leur donner & leur réitérer des avertissemens. Si jusqu'à present ma douceur a paru trop lâche à quelques gens, c'est que j'attendois que le mal caché se manifestât. Du reste, je ne scaurois oublier que la Republique des Romains est ma patrie & que j'en suis le Consul. Il faut ou que je vive avec eux, ou que je meure pour eux. Il n'y a point de

gardes aux portes , il n'y a point d'embuscade sur les chemins. Si quelqu'un veut s'en aller, il peut se tirer d'inquietude. Mais ceux qui feront dans la ville le moindre mouvement , que je surprendrai , non-seulement dans la moindre action , mais dans le moindre projet , dans la moindre demarche contre la patrie , ils sentiront qu'il y a dans Rome des Consuls bien attentifs, des Magistrats excellens , un Senat intrepide avec des armes & des prisons que nos peres ont établies pour punir les criminels & les scelerats déclarez.

XXVIII. Or tout cela, ROMAINS, sera conduit de telle maniere , que les plus considerables évenemens s'apaiseront sans le moindre éclat , les plus grands perils se dissiperont sans aucun bruit. Et moi seul revêtu de ma robe magistrale , je serai le General qui finirai la guerre civile & domestique la plus cruelle que de memoire d'homme on ait jamais vûe. Et je ferai si bien en sorte , ROMAINS , que si la chose est possible , il n'y aura dans Rome aucun criminel qui porte la punition de son crime. Mais si l'excès d'une insolence manifeste , si le peril dont la ville est menacée me contraignent à quitter ces sentimens de douceur , je ferai ce que dans une guerre si funeste & si dangereuse on peut , ce semble , à peine souhaiter. J'empêcherai qu'aucun

des bons citoyens ne soit envelopé dans le châtiment, afin que par la punition d'un petit nombre de criminels, vous puissiez tous être mis en sûreté.

Je ne vous fais pas ces promesses, ROMAINS, appuyé sur les lumieres d'une prudence humaine: mais sur les présages frequens & certains des Dieux immortels. C'est sous leurs auspices que je suis entré dans ces esperances. Ils avoient coûtume autrefois de nous proteger contre des ennemis étrangers & même éloignez de nos provinces. Mais aujourd'hui presens au milieu de nous, par leurs secours & par leurs oracles, ils défendent leurs temples & les demeures des Romains. Vous devez, les prier, les respecter, les supplier que cette ville qu'ils ont daigné rendre si belle, si florissante, si puissante, après lui avoir fait vaincre sur terre & sur mer toutes les armées de ses ennemis, soit protégée par eux contre les détestables entreprises de ces citoyens infideles.



TROISIE'ME DISCOURS
CONTRE
L. SERG. CATILINA;
VINGT-TROISIE'ME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Il fut prononcé devant le peuple le quatrième de Decembre; Ciceron y déclara, que les principaux de la conjuration sont pris, & que tous les sujets de craindre sont dissipés. Il explique en détail comment tout cela s'est passé.

I. **A**UJOURD'HUI, ROMAINS, par un extrême amour des Dieux immortels envers vous, par mes travaux, par mes conseils, par mes perils; la Republique, vos vies, vos biens, vos honneurs, vos femmes, vos enfans, vous sont conservez & rendus, & le centre du plus florissant empire; Rome le plus heureux & le plus beau séjour de l'univers, est sauvée du fer & des flâmes, & presque arrachée d'entre les gouffres de la mort.

II. Si les jours qui nous conservent la vie, ne sont pas pour nous moins agreables & moins illustres que le jour où nous naissons; parceque la joye de la conservation est réelle, au lieu qu'il est douteux si la naissance est un bien pour nous, & qu'entrant au monde sans le connoître, nous sentons le plaisir de n'en pas sortir; certes après que la bienveillance & l'estime nous ont fait élever au rang des Dieux, Romulus le fondateur de cette ville; à quel rang sera mis parmi vous & chez nos neveux celui qui la conserve sur ses fondemens bien établis, & dans sa splendeur?

Déjà les feux étoient allumez, & sur le point d'embraser Rome, tous les temples, tous les autels, toutes les maisons, toutes les murailles, quand nous les avons éteints. Nous avons cassé les épées déjà tirées contre la Republique, & nous avons écarté le poignard dont on alloit vous égorger.

III. Comme c'est par mon ministere que ces noirs complots sont découverts, & que le Senat en a eu la connoissance & les preuves, je vais, ROMAINS, vous en informer en peu de mots, afin que vous qui les ignorez & qui vous attendez à les apprendre, vous puissiez connoître la grandeur & la certitude des maux dont vous étiez menacez, & la conduite qu'on a tenuë pour les découvrir.

Peu de jours après que Catilina se fut échappé de la ville , comme il y laissoit les complices de son crime & de cette detestable guerre , je veillai , ROMAINS , & ne cessai point de penser aux moyens de nous mettre en sûreté contre cette multitude de pièges souterrains que l'on nous tendoit. Si je dis que je l'ai chassé de Rome, je ne crains pas que ce langage m'attire aujourd'hui de la haine , puisque j'aurois plus à la craindre de ce qu'il est sorti vivant. Mais en ce tems-là je voulois entierement l'exterminer , & je croyois , ou que le reste des conjurez sortiroient en même-tems que lui, ou que ceux qui resteroient , s'ils vouloient faire quelque résistance , n'auroient plus sans lui , ni force ni pouvoir.

IV. Mais quand je reconnus que les plus animez & les plus déterminez à ce crime , étoient demeurez dans Rome , & que nous les avions au milieu de nous , j'employai les jours & les nuits , à découvrir , à examiner toutes leurs demarches , toutes les mesures qu'ils prenoient , afin que l'énormité d'une entreprise si peu vrai-semblable, ne vous permettant pas d'ajouter foi à ce que je pourrois vous en dire , je démêlasse l'affaire de telle sorte, que vous songeassiez enfin à pourvoir à votre sûreté, quand vous auriez toute la noirceur de cette action devant les yeux.

Ainsi , dès que je fus informé que les dé-

putez de Savoye avoient été sollicités par P. Lentulus, pour exciter la guerre au-delà des Alpes, pour former des séditions dans la Gaule citerieure, & qu'en leur remettant des lettres pour leurs peuples, on les avoit envoyez en chemin-faisant avec d'autres lettres & des instructions pour Catilina, données à Vulturcius qui les accompagnoit; je crus que l'occasion m'étoit offerte, & non seulement à moi, mais au Senat & à vous tous, de développer bien clairement toute l'intrigue, ce qui jusques là n'avoit pas été trop facile, & ce que j'avois demandé toujours instamment aux Dieux immortels.

V. Ainsi, j'envoyai chercher hier L. Flaccus & C. Pontinus, deux Préteurs très-vigoureux & très affectionnez à la République. Je leur expliquai l'état des choses, & leur exposai ce que j'avois envie qu'ils fissent. Eux qui n'avoient pour la patrie que de grands & de nobles sentimens, reçurent cette commission de bon cœur. Et sans différer d'un moment, comme il étoit déjà presque nuit, ils se rendirent sans qu'on le sçût à Pontemole, (1) & se tinrent dans les villages voisins, separez par le Tybre, en deux troupes, l'une d'un côté, l'autre de

(1) *Pontemole*. Pont par Æmilius Scaurus, sur le Tybre, éloigné de lorsqu'il étoit Censeur, Rome environ deux mil- l'and de Rome 632.
les. Il avoit été construit

l'autre , enforte qu'il n'y avoit que le pont entre deux. Ils tirèrent de ces quartiers-là sans que personne soupçonnât rien , beaucoup de bons hommes de guerre , & j'avois envoyé de la Préfecture (1) de Riéti pour les secourir, plusieurs jeunes gens choisis, dont j'ai coûtume de faire usage pour le service de la Republique.

VI. Cependant après la troisième veille (2) de la nuit, lorsque les députez de Savoye accompagnez de leurs gens en assez grand nombre, commençoient d'entrer sur le pont, ayant avec eux Vulturcius, on y fit une irruption (3) sur eux, & l'on mit de part & d'autre l'épée à la main.

Le secret n'étoit sçu que des deux Préteurs, tout le reste de nos gens n'en sçavoit rien. Alors Pontinus & Flaccus étant survenus, le combat finit aussi-tôt, & tout ce qu'il y avoit de lettres confiées aux gens de la

(1) *Riéti.* Petite ville du Vicariat Romain, au Duché de Spolète.

[2] *La troisième veille.* La nuit se partageoit en quatre parties égales, dont chacune s'appelloit une veille; ainsi la troisième étoit plus que la moitié de la nuit passée.

(3) *On y fit irruption.* Les députez de Savoye n'avoient pas don-

né dans le projet de la conjuration, quoiqu'ils ne se fussent pas découverts sur l'opposition qu'ils y avoient. Ils déclarerent seulement à Q. Fabius Sanga, fort attaché à leur nation, la proposition qu'on leur avoit faite. Ainsi quand on fit irruption sur eux, ils en étoient avertis.

suite des députés, furent mises sans être décachetées entre les mains des Préteurs. Dès la pointe du jour on m'envoya ceux qu'on avoit pris, & je fis d'abord appeller le Cimbre Gabinus, l'auteur & l'inventeur de tous ces desseins détestables, sans qu'il se doutât de rien : ensuite L. Statilius fut mandé de même, & Cethegus après lui ; (1) Lentulus vint le dernier de tous, parceque, contre sa coutume, il avoit je crois passé la nuit à faire des lettres.

VII. Plusieurs personnes des plus distinguées de la ville m'étant venu trouver sur ce qu'ils avoient entendu dire, étoient d'avis que j'ouvrissse ces lettres avant que de les porter au Senat, de crainte que si l'on n'y rencontroit rien d'essentiel, il ne parût que j'avois trop indiscretement excité dans Rome un si grand mouvement : mais je leur dis, que je n'en ferois rien, & que dans une occasion où il y alloit d'un peril si general, je ne manquerois pas de faire au conseil public un rapport de toute l'affaire avant que de, rien commencer. Car, ROMAINS, quand même ce qu'on m'avoit rapporté, n'auroit pas dû se trouver veritable, je ne croyois pas néanmoins avoir à craindre dans un tel danger pour la Republique, d'user de trop de précaution. Je convoquai

[1] *Vint le dernier.* On prétend que ce Lentulus aimoit à dormir.

au plutôt, comme vous le vîtes, une assemblée nombreuse de Sénateurs.

VIII. Et cependant étant averti par les députés de Savoye, j'envoyai le Préteur C. Sulpicius, homme de courage, à la maison de Cethegus pour en apporter des armes, s'il y en trouvoit, & d'où en effet, il apporta beaucoup de poignards & d'épées. Je fis entrer Vulturcius sans les Gaulois, & par ordre du Senat je lui promis l'impunité, l'exhortant à me déclarer, sans apprehension, tout ce qu'il sçavoit. Après qu'il se fut un peu rassuré de son excessive frayeur, il dit, qu'il avoit eu de la part de Lentulus des lettres, & des ordres pour les porter à Catilina, auquel on mandoit d'employer les secours des esclaves, & de s'approcher de Rome le plus promptement qu'il pourroit, afin qu'aussi-tôt qu'ils auroient mis le feu à tous les quartiers de la ville, selon les départemens qu'on leur auroit distribuez, & qu'ils auroient fait un carnage universel des habitans, il fût prêt à se saisir de ceux qui fuïroient, & à se joindre aux chefs qui étoient restez dans la ville.

IX. Les Gaulois étant introduits, déposèrent que Lentulus, Cethegus & Starilius leur avoient remis des lettres pour ceux de leur nation, avec serment de leur être fideles; & que ces trois hommes aussi-bien que L. Cassius leur avoient dit d'envoyer de la

cavalerie incessamment en Italie, où l'infanterie ne leur manqueroit pas. Qu'au reste Lentulus les avoit assurez que les livres des Sybilles & les réponses des Aruspices lui faisoient entendre qu'il étoit le troisiéme (1) de la famille des Cornéliens, qui devoit nécessairement parvenir au gouvernement de l'Empire Romain, comme l'avoient eu avant lui Cinna & Sylla; & qu'il avoit ajouté, que pour la ruine de la Republique les Dieux avoient marqué cette année comme étant la dixième après le trop d'indulgence qu'on avoit eu à pardonner le crime des Vestales, & la vingtième après l'embrasement du Capitole.

X. Ils dirent encore qu'il y avoit eu une contestation entre Cethegus & le reste des conjurez, parceque Lentulus & les autres vouloient que le massacre & l'incendie se fissent un jour des Saturnales, (2) & que ce délai paroissoit trop long à Cethegus. Enfin, ROMAINS, pour abréger, j'ordonnai de produire les lettres qu'on disoit avoir été données par chacun d'eux. Je montrai d'abord son cachet à Cethegus, il le reconnut;

(1) *Le troisiéme.* Ils fut fixée au 17. de Septembre jusqu'au 19. C'étoient tous trois de la famille des Cornéliens. C'étoit une fête en l'honneur de Saturne, & l'on y faisoit beaucoup de réjouissances.

(2) *La fête des Saturnales.* Cette fête duroit y faisoit beaucoup de réjouissances.

je coupai le fil , & je fis la lecture de la lettre , écrite de sa main ; il mandoit au Senat des Savoyards , & à toute la nation qu'il feroit ce qu'il avoit promis à leurs Députez , & les prioit de faire ce que leurs Députez leurs rapporteroient. Cethegus , touchant les poignards & les épées qui s'étoient trouvez chez lui peu auparavant , avoit répondu qu'il avoit toujours été fort curieux d'amasser toutes sortes d'ouvrages de fer & d'acier ; mais dès que sa lettre eut été lûe , découragé , consterné , confondu par son propre temoignage interieur , il demeura tout-à-coup sans rien dire. On fit entrer Statilius , qui reconnut son cachet & son écriture ; sa lettre que l'on lût contenoit à peu près la même chose ; & il avoua. Ensuite je montrai la sienne à Lentulus , & lui demandai s'il en reconnoissoit le sceau , & il dit qu'oui. Ce cachet , lui dis-je , est assurément bien connu , car c'est l'image de votre ayeul , cet illustre Romain , si particulièrement affectionné à sa patrie & à ses concitoyens. Toute muete qu'est cette image , elle devoit bien vous détourner d'un si grand crime.

XI. On lut de la même maniere sa lettre écrite au Senat & au peuple de Savoye , & je lui donnai la permission de dire sur cela tout ce qu'il voudroit : il nia d'abord un peu de tems. La preuve ayant été produite & bien éclaircie , il se leva , & demanda aux

Gaulois ce qu'il y avoit de commun entre eux & lui, & pourquoi ils étoient venus dans son logis? Il fit la même demande à Vulturcius. Après qu'ils lui eurent répondu en peu de mots & hardiment, par quelle entremise, & combien de fois ils étoient allés dans sa maison, ils lui demanderent, à leur tour, s'ils ne leur avoit point parlé des livres des Sybilles? Alors tout-à-coup étourdi par son propre remords, il fit voir jusqu'où va la force imperieuse de la conscience, car quoiqu'il fut le maître de nier ce qu'on lui objectoit, soudainement, & contre l'attente de tout le monde, il avoua tout; en sorte que, non seulement tout son esprit & toute son éloquence l'abandonnerent, quoiqu'assurement il en eut beaucoup, mais forcé par l'évidence de son crime, il perdit tout ce qu'il avoit d'impudence & de malice.

XII. Aussi-tôt Vulturcius ordonna qu'on produisît, & que l'on ouvrit la lettre qu'il disoit lui avoir été donnée pour Catilina par Lentulus, qui fut violemment troublé par cette instance. Il reconnut néanmoins son cachet & son écriture, elle étoit sans souscription, & conçûe en ces termes : VOUS CONNOITREZ QUI JE SUIS PAR CELUI QUE JE VOUS ENVOYE ; AYEZ SOIN DE VOUS CONDUIRE EN HOMME DE COURAGE, PENSEZ VERS QUEL

LIEU VOUS DEVEZ VOUS AVANCER ;
 ET VOYEZ CE QUE POUR-LORS VOUS
 SEREZ OBLIGE' DE FAIRE. SONGEZ A
 VOUS ASSURER DU SECOURS DE
 TOUTES SORTES DE GENS , ET MEME
 DES PLUS MEPRISABLES. Ensuite on
 fit entrer Gabinius. Après avoir commencé
 à repondre assez fierement, il ne desavoia sur
 la fin aucun des chefs d'accusation dont les
 Gaulois le chargerent.

XIII. Ce furent pour moi, ROMAINS,
 des preuves bien évidentes que leurs lettres,
 leurs cachets , leur écriture , leur aveu ; mais
 leurs changemens de visage , leur air , leurs
 yeux , leur silence me convinquirent enco-
 re plus , car ils demeurerent si interdits , ils
 regardoient si fixement à terre , & de tems
 en tems ils se jettoient entr'eux des regards
 si furtivement échapez , que sans que per-
 sonne les dénonçât , ils sembloient se dé-
 noncer assez les uns les autres. Tous ces té-
 moignages , ROMAINS , ayant été bien
 examinez & bien éclaircis , je consultai le
 Senat , pour sçavoir ce qu'il lui plaisoit d'or-
 donner touchant la sûreté de la Republique ;
 ceux qui devoient parler les premiers , ou-
 vrirent des avis fort aprofondis & fort cou-
 rageux , que le Senat aprouva sans y rien
 changer : comme son decret n'est pas enco-
 re mis par écrit , je vous exposerai de me-
 moire ce qu'il a jugé.

XIV. D'abord on m'a fait des remerciemens solennels de ce que , par mon autorité , par mes conseils , par mes précautions , la Republique étoit délivrée de si grands périls. Ensuite on a donné des loüanges & très-bien fondées aux Préteurs Flaccus & Pontinus , pour s'être conduits si courageusement & si fidelement , & pour avoir si bien suivi mes intentions. On a loüé de même mon Collegue (1) Antonius , pour avoir ôté la connoissance de ses desseins & de ceux de la Republique aux complices de la conjuration ; & les Senateurs ont ordonné que Lenxulus , après avoir fait son abdication (2) de la Préture , seroit conduit en prison aussi-bien que Cethegus , Statilius & Gabinius , qui étoient presens. Le même jugement fut porté contre L. Cassius , qui avoit postulé l'emploi de mettre le feu à la ville , contre M. Cæparius , à qui , selon ce qu'on en découvrit , on avoit assigné la Poüille pour en soulever les laboureurs : contre P. Furius l'un des habitans des colonies qui avoient été menées à Fiezoli par Sylla ; contre Magius Chilon , qui , conjointement avec Furius , avoit tou-

(1) *Mon Collegue.* Cet Antoine étoit soupçonné d'avoir des intelligences avec Catilina.

(2) *Son abdication.* On ne procedoit point à

une punition capitale contre un Magistrat majeur , qu'après qu'il avoit abdiqué sa magistrature ou de gré , ou de force.

Jours eu liaison avec les députez de Savoye pour les gagner; contre P. Umbrenus, l'af-franchi, qu'on sçavoit avoir mené d'abord les Gaulois à Gabinus.

XV. Ainsi, ROMAINS, le Senat en cette occasion, s'est conduit avec tant de dou-
 ceur, qu'il a crû que la Republique se trou-
 vant conservée par la punition de neuf ci-
 toyens si scelerats, elle pouvoit faire rentrer
 dans leur devoir le reste d'un si grand nom-
 bre de conjurez & d'ennemis domestiques si
 puissans. Ensuite, ROMAINS, on ordonna
 qu'il seroit fait aux Dieux immortels, en
 mon nom, de publiques actions de graces,
 pour le bienfait signalé qu'on en recevoit. Je
 suis le premier Romain pour lequel, depuis
 la fondation de Rome, on ait rendu une or-
 donnance conçüe en ces termes : Que J'AI
 DELIVRE' ROME DE L'INCENDIE, LES
 CITOYENS DE LA MORT, ET L'ITA-
 LIE DE LA GUERRE. Que si l'on com-
 pare, ROMAINS, cette action de graces
 avec toutes les autres, on y trouvera cette
 difference, que les precedentes ont été pour
 la bonne administration, & celle-ci pour la
 conservation de la Republique. De plus on
 fit tout ce qu'il falloit faire avant toutes cho-
 ses. Car quoique Lentulus, suffisamment
 convaincu par les preuves, & par sa propre
 confession, eût perdu les prerogatives, non
 seulement d'un Préteur, mais d'un citoyen,

il abdiqua néanmoins sa magistrature. L'illustre Marius n'avoit point eu ce scrupule quand il fit mourir le Préteur Glaucia, contre lequel il n'y avoit rien eu de spécialement ordonné, mais avant la punition de Lentulus, le Senat n'a point eu à se reprocher ce manque de formalité.

XVI. C'est pourquoi, ROMAINS, puisque vous tenez maintenant emprisonnez les chefs criminels d'une guerre si dangereuse & si cruelle, vous devez vous persuader que toutes les troupes de Catilina, toutes ses espérances, toutes ses forces sont dissipées avec les perils que nous venons d'écarter, & c'est ce que je prévoyois fort bien quand je le pressois de sortir de Rome. Dès qu'il en a été dehors, ROMAINS, je n'ai plus rien appréhendé, ni les chimeres de Lentulus, ni la grosse taille de Cassius, ni la fureur insensée de Cethegus. Le seul de tous qu'il falloit craindre, c'est Catilina, tant qu'il demeureroit dans l'enceinte de nos murs. Il sçavoit tout, il avoit entrée par tout, il pouvoit, & de plus il osoit, exciter, essayer, entreprendre tout; il étoit propre à prendre son parti dans une conjoncture importante; il ne manquoit ni de tête, ni de langue, ni de main. Il avoit pour faire réussir chaque projet des hommes affidés, bien choisis & bien postés, & quand il avoit donné des ordres il ne s'en fioit pas à ce qu'il avoit dit pour l'exécu-

tion. Il étoit présent par-tout, remédioit à tout, veilloit à tout, travailloit à tout; il sçavoit souffrir le froid, la faim, la soif.

XVII. Si pour éluder les pièges qu'on nous tendoit, je n'eusse contraint d'aller à son armée un homme si alerte, si audacieux, si prêt à tout faire, si rusé, si vigilant pour le crime, & si prompt dans ses noirs desseins, je vous dirai, ROMAINS, ce que je pense, je n'aurois pas aisément détourné cette foule de malheurs de dessus vos têtes. Il ne nous auroit pas préparé des Saturnales bien réjouissantes, il ne nous auroit pas averti de la ruine de la Republique avant qu'elle arrivât, & n'auroit pas disposé les choses pour faire surprendre son cachet, ses lettres, & les témoins du crime averé, au lieu qu'en son absence, tout s'est conduit de telle sorte que jamais un vol domestique ne s'est si manifestement découvert qu'on a développé cette grande conjuration contre l'Etat. Si Catilina fut demeuré dans Rome jusqu'à ce jour, quoique pendant qu'il y est resté j'aye toujours été au devant de ses desseins, & que je m'y sois opposé, cependant pour n'en parler que modestement, nous aurions été contraints de les combattre, & tant qu'il y auroit eu dans la ville un tel ennemi, nous n'aurions jamais pû la délivrer de tels perils avec tant de paix, tant de repos & si peu de bruit.

XVIII. De la maniere, ROMAINS,

dont j'ai conduit toute cette affaire, il semble que rien n'ait été fait, ni prévu que par les ordres & par le conseil des Dieux immortels; & selon les apparences, on peut croire que la prudence humaine n'auroit guère pû suivre une entreprise de cette importance. Aussi, durant toutes ces conjonctures, nous ont-ils été si presens par leurs assistances & par leurs secours, que nous pouvions presque voir de nos propres yeux leur providence agir sur nous. Car sans parler de ces flambeaux (1) que l'on vit pendant la nuit du côté de l'occident, de cette colone de feu dans l'air, de ces coups de foudre, de ces tremblemens de terre, pour supprimer tous ces prodiges arrivez sous mon Consulat, par lesquels les Dieux sembloient prédire tout ce que nous voyons aujourd'hui, il ne faut pas assurément, ROMAINS, oublier & passer sous silence ce que je vais dire.

XIX. Vous vous souvenez sans doute, que, sous le Consulat de Cotta & de Torquatus, plusieurs tours du Capitole furent endommagées par le feu du ciel, que les simulachres des Dieux furent renversez, que les statües des anciens furent abbatuës, que

(1) *De ces flambeaux.* la conjuration de Catilina eut été découverte. On voit le détail dans Dion Cassius & dans d'autres Auteurs.

les planches d'airain, où nos loix sont écrites, furent fonduës, que la foudre frapa l'image même de Romulus, fondateur de notre ville, posée dans le Capitole, comme vous vous en souvenez, sous la figure dorée d'un enfant attaché au sein d'une Louve qui le nourrissoit. En ce tems tous les [1] Aruspices de l'Etrurie, s'étant assemblez à Rome, ils dirent qu'on étoit prêt de voir arriver les meurtres, les incendies, l'abolition des loix, les dissensions civiles, & le renversement de tout l'Empire, à moins que les Dieux immortels, apaisez de toute sorte de façons, ne changeassent les destinées par leurs volontez souveraines.

XX. Ainsi, suivant ces reponses, on celebra des jeux [2] pendant dix jours, & l'on n'oublia rien de ce qui étoit le plus capable de fléchir la colere des Dieux. Ces Aruspices ordonnerent que l'on fit un plus grand simulachre de Jupiter; qu'on le plaçât dans un lieu éminent, & qu'on le tournât en face de l'orient, dans une exposition contraire à celle qu'auparavant il avoit eüe. Au reste, ils dirent qu'ils esperoient que si cette sta-

(1) *Les Aruspices de l'E-* établirent.

trurie. C'étoit en Toscanne qu'étoient les Augures les plus estimez, & c'est d'où les Romains les firent venir quand ils en

(2) *On celebra des jeux.* Ils croyoiënt que les Dieux se pouvoient fléchir par des jeux celebrez en leur honneur.

tuë, que vous voyez, avoit pour aspect le soleil levant, la place publique & le Senat, tous les desseins que l'on avoit secretement conçûs contre la sûreté de Rome, & de l'Empire, seroient si bien éclairés que le Senat & le peuple Romain pourroient parfaitement les voir. Les Consuls déterminèrent qu'on placeroit ce simulachre comme les Aruspices avoient dit. On travailla si lentement à le poser, qu'il n'a pû l'être ni sous les Consuls precedens, ni sous notre Consulat jusqu'à ce jour.

XXI. Quel homme ici, ROMAINS, pourroit être assez ennemi de la verité, assez aveugle, assez aliené d'esprit, pour nier que tout ce que nous voyons dans le monde, & principalement cet Empire, est conduit & gouverné par l'ordre & par la puissance des Dieux immortels. Après donc que les Aruspices eurent fait reponse, que les propres citoyens de la Republique lui preparoient des meurtres, des incendies & sa ruine entiere, l'affreuse idée de ces crimes les faisoit paroître incroyables à quelques-uns, & vous voiez pourtant aujourd'hui que de pareils desseins n'ont pas été seulement conçûs mais entrepris. Or n'est-il pas manifeste à nos yeux que la volonté du grand Jupiter a tout conduit : puisque ce matin même, dans le même tems qu'on posoit cette statuë, les conjurez & leurs délateurs étoient menez par mon ordre, de la place publique dans

le temple de la Concorde , & la statuë ayant été placée , & tournée vis-à-vis de vous & du Senat, vous avez vû les uns & les autres, comment on a découvert & bien débrouillé tout ce que l'on machinoit contre le salut de la Republique.

XXII. Les coupables sont d'autant plus dignes de votre haine , qu'ils n'ont pas voulu seulement allumer ces feux detestables contre vos maisons , mais contre les temples & les images des Dieux ; en sorte que si je me vantois de leur avoir résisté , je presumerois trop de moi-même , & l'on ne me devroit plus souffrir. C'est Jupiter , c'est lui qui s'y est opposé , c'est lui qui a voulu sauver les temples , sauver Rome , & vous sauver tous. C'est des Dieux immortels qui me dirigent , ROMAINS , que j'ai reçu cette pensée & cette ardeur , & c'est par eux que je suis parvenu à de si grandes découvertes. Et d'ailleurs , auroit-on fait des tentatives auprès des Deputez de Savoye ? Auroit-on jamais osé confier des secrets de cette importance à des inconnus , ni remis follement de ces sortes de lettres à des peuples barbares , si les Dieux n'avoient ôté le jugement à ceux qui avoient une pareille audace. De plus , ces Gaulois , dont la nation belliqueuse , est la seule qui reste encore en état de faire la guerre au peuple Romain , & qui n'est pas même éloignée de le vouloir , auroient-

ils volontiers negligé les esperances d'un Empire qui leur est offert avec les plus riches possessions par des Patriciens puissans, & préféré votre conservation à leur fortune, si les Dieux n'avoient conduit leurs demarches, sur-tout pouvant nous vaincre sans combattre, & seulement avec leur silence?

XXIII. Ainsi, ROMAINS, puisqu'on a decerné des actions de graces dans tous les temples des Dieux, celebrez ces jours de fêtes avec vos femmes & vos enfans. On a rendu souvent aux Dieux immortels, les hommages qui leur sont dûs avec justice, mais assurément on ne leur en a jamais rendu de plus justes. Vous vous trouvez délivrez de la mort la plus funeste & la plus cruelle, mais delivrez sans meurtres, sans répandre le sang, sans armée & sans combat. Sans quitter vos robes vous avez vaincu sous la conduite d'un Consul, qui n'a pas eu besoin de quitter la sienne.

XXIV. Souvenez-vous, ROMAINS, non seulement de toutes ces dissensions civiles dont vous avez entendu parler, mais de celles que vous avez vûës. Sylla oprima P. Sulpicius, il chassa de Rome Marius : le Préteur de cette ville, plusieurs vaillans Romains furent par lui ou tuez ou chassés. Le Consul Cn. Octavius chassa de même son Collegue, [1] & toute cette place étoit com-

(1) Son Collegue. C'étoit Lepidus. Il avoit vou-

blée de corps morts , & le sang des citoyens l'inondoit. Cinna dans la fuite fut vainqueur avec Marius, & par la mort des hommes les plus recommandables, on vit s'éteindre les lumieres les plus éclatantes de Rome. Sylla fut le vengeur des cruautés de cette victoire; il n'est pas nécessaire de vous dire avec quelle perte des citoyens il le fut, & avec quel malheur pour la Republique. Dans une division entre M. Lepidus & Q. Catulus, homme illustre par son merite & par sa valeur, Rome pleura moins la mort de Lepidus que celle des autres citoyens qui perirent à cette occasion. Toutes ces divisions, ROMAINS, étoient néanmoins d'une telle nature qu'il s'y agissoit plutôt de changer le gouvernement de l'Etat, que de le détruire. Ils vouloient, non pas qu'il n'y eut plus de Republique, mais en devenir les maîtres, non pas mettre le feu dans Rome, mais y regner.

XXV. Cependant toutes ces dissensions, dont aucune ne tendoit à la ruine totale de l'Empire, ne se sont point terminées par les voyes d'une réunion pacifique, mais par le carnage des citoyens. Or dans la guer-

lu empêcher que le corps qu'aux Rois. Q. Catulus de Sylla ne fut brulé dans lui résista, ce qui causa le champ de Mars, par un soulèvement du peuple, & Lepidus y fut tué, ce que jusqu'alors cet honneur n'avoit été rendu

re d'aujourd'hui, la plus importante & la plus cruelle que , de memoire d'homme , la Barbarie aît jamais allumée entre des hommes de la même nation : dans une guerre où Catilina , Lentulus , Cassius & Cethegus avoient établi pour loi , que tout citoyen qui pourroit se sauver de Rome, sans travailler à sa ruine , seroit mis au nombre des ennemis ; je me suis conduit , ROMAINS , de maniere que vous êtes tous conservez , & pendant que vos ennemis comptoient qu'il n'y auroit des citoyens de reste que ce qu'il en échaperoit au carnage , & qu'il ne resteroit de Rome que ce que n'auroient point embrasé les flâmes , je vous ai conservé Rome entiere , & tous les citoyens pleins de vie & en bon état.

XXVI. Pour de telles actions, ROMAINS , je ne vous demande nulle autre recompense de mon zele , nulle autre marque d'honneur , nul autre monument à ma loüange , que de ne jamais oublier ce jour. Je veux que tous mes triomphes , tous mes titres honorables , tous les monumens de ma gloire , tous mes trophées soient édifiez & construits dans vos cœurs. Rien d'inanimé ne peut me plaire , rien de muet , rien enfin de ce que pourroient acquerir les hommes les plus indignes. Ce que j'ai fait vivra , & s'entretiendra dans votre souvenir , il croîtra même dans le sein de la renommée , &

s'immortalisera dans vos annales. Puissé ne jamais s'effacer l'idée d'un jour que je regarde comme consacré au salut de la République & à la mémoire de mon Consulat. Il a paru dans Rome en même tems deux citoyens, dont l'un a reculé les limites de votre Empire jusqu'aux extrémités, non seulement de la terre, mais de l'horizon le plus lointain; & dont l'autre a conservé le centre & la capitale de tous ces vastes Etats.

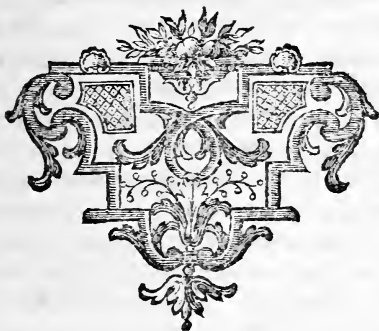
XXVII. Mais comme mes exploits ne sont pas de la même nature que ceux de nos Generaux, qui ont conduit des guerres étrangères; puisque je dois passer ma vie au milieu des peuples que j'ai vaincus & subjugués, au lieu que les autres n'ont plus d'ennemis à craindre après les avoir tués ou assujettis, il est de votre intérêt, ROMAINS, si les actions des autres tournent à leur avantage, de veiller à ne pas souffrir que les miennes me soient un jour préjudiciables. J'ai veillé pour empêcher que les desseins barbares des plus audacieux de tous les hommes ne vous puissent nuire; c'est à vous à les empêcher de m'être nuisibles. Je ne crois pas néanmoins, ROMAINS, que de leur part il puisse m'arriver aucun mal. J'ai dans l'affection des gens de bien un sûr asile, où je me suis mis à l'abri. Je me suis acquis dans la République une autorité qui, toute muette qu'elle est, me défendra toujours. La voix de la conscience est

bien forte , & ceux qui negligent de l'entendre , quand ils voudroient m'offenser, se dénonceroient eux-mêmes.

XXVIII. Je suis d'un caractère d'esprit , ROMAINS , non seulement à ne point plier sous l'insolence de qui que ce soit, mais à persecuter sans relâche les mechans. Que si toutes les violences des ennemis domestiques , après avoir été détournées de dessus vous , s'unissent toutes contre moi , ce sera , ROMAINS , à vous de voir comment vous voulez vous comporter envers ceux qui , pour votre conservation , & votre sûreté se sont sacrifiés à la haine universelle , & à toutes sortes de dangers. Qu'ai-je à souhaiter d'acquiescer de plus en cette vie, puisqu'après les honneurs que j'ai reçû de vous, & la gloire de la vertu , je ne vois rien de plus grand où j'aye envie de parvenir.

XXIX. Je ferai certainement en sorte , ROMAINS , de soutenir , & d'orner même dans la condition d'un homme privé , tout ce que j'ai fait dans mon Consulat ; afin que si je me suis attiré quelque jalousie, lorsque j'ai entrepris la conservation de l'Empire, elle retombe sur les jaloux, & ne fasse qu'augmenter ma gloire. Enfin je me gouvernerai dans la Republique de telle façon, que je n'oublierai jamais mes démarches , afin qu'il paroisse que ce n'est pas la fortune , mais la vertu qui les a conduites. Pour vous , ROMAINS ,

puisqu'il est déjà nuit , rendez vos hommages à Jupiter le protecteur de cette ville & le votre ; & retournez dans vos domiciles : & quoiqu'il n'y aît plus de danger à craindre , défendez-les avec la même garde , & la même vigilance que la nuit dernière. J'aurai soin , ROMAINS , que vous ne soiez pas obligez long-tems à ces précautions , & que vous puissiez vivre & reposer dans le sein d'une profonde paix.



QUATRIÈME DISCOURS

CONTRE

L. SERG. CATILINA.

VINGT-QUATRIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'an de Rome 690. L'an de Cicéron 45.

Ce quatrième discours fut prononcé le lendemain devant le Senat. Cicéron y rapporte ce qu'il pense sur le supplice dont il faut punir les Conjurez. Après avoir exposé son sentiment, il rapporte celui de Silanus, qui, selon sa coutume, en qualité de Consul désigné, avoit opiné le premier, & concluoit à la mort. L'autre opinion étoit celle de César, pour lors Edile Curule, qui concluoit à une prison perpétuelle & rigoureuse, & à la confiscation de leurs biens, mais leur vouloit conserver la vie. Cicéron pèse les deux opinions, les loïe toutes deux, & conclut pour l'opinion de Silanus. On

suivit l'opinion de Caton, qui conclut à ce que les neuf Conjurez fussent exécutés en prison.

I. JE vous vois à tous, PP. CONSCRIPTS, les yeux & le visage tournez vers moi ; je vous vois dans l'inquietude , non seule- pour vos propres perils & pour ceux où vous voyez la République , mais encore pour les miens, quoiqu'il n'y ait plus rien à craindre. Il est bien doux pour moi , dans mes maux , & bien consolant , dans mes chagrins , que vous ayez eu ces sentimens. Mais au nom des Dieux , étouffez-les , & sans vous occuper de ma conservation , songez à la votre , & à celle de vos enfans. Si par un engagement de mon Consulat , il m'est imposé de soutenir toutes sortes de malheurs , d'afflictions & d'amertumes, je ne les souffrirai pas seulement avec courage , mais avec plaisir , pourveu qu'il en résulte pour vous , & pour le peuple Romain, de l'honneur & de la sûreté.

II. Je suis, P P. CONSCRIPTS , ce Consul qui n'a pû se trouver à l'abri des pièges & des dangers de la mort , ni dans le Barreau où se rendent les oracles de la justice, ni dans le champ de Mars , consacré par la protection consulaire , ni dans le Sénat ce principal asile de toutes les nations , ni dans sa propre maison , le commun refuge de tous

les hommes, ni dans son lit, destiné pour le repos, ni dans la chaire curule, ce trône des dignitez & des honneurs. J'ai dissimulé beaucoup de choses, j'en ai beaucoup supportées, j'en ai beaucoup pardonnées, j'en ai beaucoup guerries aux dépens de mes peines, pour vous épargner des allarmes. Mais si les Dieux immortels ont résolu que la fin de mon Consulat seroit employée, PP. CONSCRIPTS, à vous sauver, vous, vos femmes, vos enfans, & tout le peuple Romain, d'un carnage affreux; les Vierges Vestales, d'une vexation cruelle, les temples, les autels, toute notre illustre patrie, du plus funeste embrasement, toute l'Italie de la guerre & d'une desolation generale; de quelque maniere qu'ils ordonnent de mon sort; je m'y soumettrai. Que si Lentulus, persuadé par des Aruspices, a crû que les destins avoient marqué ceux de son nom pour être les destructeurs de la Republique, pourquoi n'aurai-je pas de la joye d'être, en quelque façon, destiné, par mon Consulat, à en être le libérateur?

III. Ainsi, PP. CONSCRIPTS, veillez à vous, soyez attentifs à la patrie, conservez vos femmes, vos enfans, vos biens, défendez l'honneur & la vie du peuple Romain, & cessez de m'épargner & de penser à moi; car premierement je dois esperer que tous les Dieux qui président à cette ville,

me sçauront gré (1) de ce que j'ai fait pour la délivrer. De plus, s'il doit m'arriver quelque chose, je suis prêt à mourir sans me troubler. La mort ne peut être honteuse pour un homme vertueux, ni prématurée pour un Consulaire, ni malheureuse pour le sage. Je ne suis pas néanmoins assez dénaturé (2) pour n'être pas touché par l'affliction d'un cher & tendre frere ici présent, & par les larmes de tous ceux qui m'environnent, Une épouse éperduë & à demi morte, rapelle souvent mon esprit dans le sein de ma famille; une fille effrayée & presque desespérée; un jeune fils que je vois, ce me semble, entre les bras de la Republique, qui le retient comme l'ôtage de la fidelité de mon Consulat; un gendre placé vis-à-vis de moi, pour attendre quel sera l'événement de ce jour; tous ces objets m'ébranlent sans doute, mais j'aime mieux, si je dois succomber à la violence, qu'ils soient sauvez avec vous, que si nous perissions tous enveloppez dans la ruine de la patrie.

IV, C'est pourquoi, PP. CONSCRIPTS,

(1) *Me sçauront gré.* Cicéron n'ignoroit pas que dans le succès des entreprises ce n'étoit point aux Dieux à rendre aux hommes des actions de grâces. Il parle, dit Grævius, en langage populaire.

(2) *Assez dénaturé.* Toute la famille de Cicéron étoit présente quand il prononça ce discours dans le Sénat.

ne vous occupez que de sa conservation ; étendez vos vûes sur toutes les tempêtes qui nous menacent , & qui nous accableront , si vous n'y veillez. Ce n'est point ici un Tib. Gracchus , (1) qui , pour la seconde fois , veut devenir Tribun du peuple ; ce n'est point un C. Gracchus , qui s'efforce de renouvellement la sédition pour le partage des terres ; ni un Saturninus , (2) qui , pour avoir tué Memmius , se trouve en peril , & que l'on soumet à la severité de vos jugemens. On tient prisonniers ceux qui sont restez dans Rome pour la mettre en feu , pour vous massacrer tous , & pour y faire entrer Catilina. On est saisi de leurs lettres , de leurs cachets , de leur écriture , de leur aveu. On sollicite les Députez de Savoye , on souleve les esclaves , on fait aprocher Catilina , il est arrêté dans leur conseil qu'on tuera tous les citoyens , & que l'on n'en laissera vivre pas un seul pour pleurer la gloire éteinte de la Republique , & les calamitez d'un si grand Empire.

V. Voilà ce que les dénonciateurs ont rapporté , les coupables l'ont avoué. Vous avez déjà porté sur cela plusieurs jugemens.

(1) *Un Tiberius Gracchus.* On sçait les revolutions arrivées à Rome successivement sous le tribunaat des deux Gracchus.

(2) *Un Saturninus.* Ce Tribun séditionnaire tua C. Memmius , citoyen vertueux , qui demandoit le Consulat.

Vous m'avez rendu d'abord de particulieres actions de graces; vous avez déclaré que, par ma constance & par mes soins, on a decouvert la conjuration de ces hommes perdus. Vous avez ensuite obligé Lentulus à l'abdication de sa Préture; vous avez jugé que lui & les autres, dont le crime vous est connu, seroient détenus dans les prisons, & de plus, vous avez ordonné de publiques actions de graces en mon nom, honneur que nul Magistrat, avant moi, n'avoit reçu. Enfin vous avez hier distribué de magnifiques recompenses aux Députés de Savoye, & à Vulturcius; & dans toute cette conduite que vous avez tenuë, il paroît bien que vous ne balancez pas à porter condamnation contre ceux que vous avez fait nommément emprisonner.

VI. J'ai résolu, PP. CONSCRIPTS, de vous faire un ample rapport, afin de vous mettre en état de juger du fait & de la nature du supplice, je vous dois, comme Consul, ces éclaircissmens.

Il y a déjà bien long-tems que je remarquois de furieuses agitations dans la Republique, & qu'il s'y glissoit & s'y élevoit de nouveaux troubles. Mais je ne me suis jamais persuadé qu'une conjuration si détestable pût être préméditée par des citoyens. Quelque résolution que vous preniez, quelque sentiment que vous suiviez, il faut vous

déterminer avant la nuit ; vous voyez quel est la grandeur du crime dont on a pris soin de nous instruire. Si vous vous imaginez que peu de gens y ont part, vous vous trompez extrêmement : ce mal s'étend plus loin qu'on ne peut penser. Il ne s'est pas seulement répandu dans l'Italie , il a passé au-delà des Alpes , & s'insinuant secrètement , il y a déjà gagné plusieurs provinces.

On ne peut point l'étouffer par des retardemens & des délais, & de quelque manière que vous jugiez à propos de le punir , il faut se hâter.

VII. Je vois le Senat partagé en deux opinions. Celle de Silanus qui croit dignes de mort ceux qui projettent cette affreuse conjuration ; & celle de César qui ne conclut pas à les faire mourir , mais les condamne à toutes les rigueurs des autres supplices. L'un & l'autre sentiment, par rapport à la dignité des personnes & à la gravité du sujet , se renferment dans une extrême sévérité. L'un ne croit pas qu'il faille laisser vivre & respirer un moment, ceux qui méditoient de nous exterminer tous , d'ôter la vie au peuple Romain , d'anéantir son empire & d'en éteindre entièrement le nom ; & il se souvient qu'assez souvent ce genre de punition s'est exercé dans la République contre les méchans citoyens. L'autre pense que les Dieux immortels n'ont point établi

la mort comme un supplice , mais comme une nécessité de la nature , où la cessation des travaux & des miseres de la vie ; & que par cette raison, le sage ne meurt jamais malgré lui , ni l'homme courageux de mauvaise grace. De sorte que les chaînes , sur tout celles qu'on ne rompt jamais , étant inventées pour le châtiment des crimes atroces , il conclut à ce qu'ils soient dispersez dans différentes villes Municipales. Cette opinion semble renfermer quelque injustice. (1) Car si sous des menaces rigoureuses on veut ordonner à ces (2) villes

(1) *Quelque injustice.* A les y vouloir forcer ; de l'inconvenient , parce qu'ils pourroient les refuser, si l'on ne les y forçoit pas.

(2) *A ces villes.* Comme on aura souvent occasion de parler des différens peuples qui avoient des relations avec l'empire Romain, il faut une fois pour toutes , entrer sur cet article dans quelque détail. Les villes Municipales étoient des peuples aggregez à l'Empire , elles avoient droit de bourgeoisie Romaine, mais elles n'avoient pas toutes droit de suffrages

pour les délibérations & les élections dans les comices, ni d'élection aux magistratures ; elles avoient leur forme de République , assez semblable à celle de Rome , car elles avoient leurs différens Ordres , leur Senat & leur Peuple.

La difference qu'il y avoit entre elles & les colonies , c'est que ces dernières étoient des détachemens du peuple Romain. Il y en eut d'établies dès le tems de Romulus , & ce furent d'abord les villes qu'il avoit conquises. Sigonius rap-

de garder leurs prisonniers, c'est les y for-

pourquoi les Romains continuerent cette sorte d'établissement. 1. Pour tenir soumis les peuples conquis. 2. pour arrêter les incursions des ennemis. 3. pour s'accroître & se multiplier. 4. pour diminuer le trop de monde qu'il y avoit dans Rome. 5. pour appaiser les séditions. 6. pour récompenser les soldats vétérans.

Les colonies avoient leurs privilèges, leurs loix, leurs Magistrats. Leurs loix étoient séparées de celles des Romains, mais leur étoient données par des Triumvirs; c'est-à-dire, par des Magistrats Commissaires Romains, qui leur avoient été donnés pour les conduire au lieu assigné. Ils avoient encore les autres loix du lieu où la colonie étoit conduite. Leurs Magistrats s'appelloient Décursions.

De toutes les villes relatives & soumises à l'empire Romain, celles que l'on appelloit *prefectures*, éprouvoient une

condition plus rigoureuse que les autres. C'étoient les villes qui s'étoient conduites avec injustice ou ingratitude envers le peuple Romain, ou qui avoient violé la foi jurée.

Cette forme de prefectures étoit à peu près comme celle des pays réduits en province Romaine. Comme tous les ans on envoyoit des Préteurs dans ces provinces, on envoyoit de même des Prefets dans les prefectures, pour les gouverner & pour y rendre la justice; & c'est de ce nom *Prefet* ou *Gouverneur* que venoit le nom de prefecture. Elles étoient plus anciennes que les provinces, & n'avoient droit ni aux honneurs ni aux suffrages.

Les villes alliées n'étoient ni colonies, ni municipales, ni prefectures; elles étoient libres, elles avoient leurs loix, leur République, leurs Magistrats, leur Ordre de Senat & de peuple.

Les villes & les pays

cer ; & d'ailleurs il y a de l'inconvenient à ne faire que les en prier. Ayez agréable de voir ce qu'il faut regler là dessus.

VIII. Car je me chargerai , & j'espere même d'en trouver le (1) moyen de persuader à César , que ce seroit manquer à sa dignité que de rejeter ce que vous auriez décidé pour le salut de toute la Republique. Il assigne une punition severe aux habitans de ces villes , en cas que quelqu'un mît en liberté les prisonniers. Il les environne d'une garde redoutable , & regle divers châtimens proportionnez aux crimes de ces scelerats , afin que personne , par l'autorité du Senat ou du peuple , ne puisse adoucir les maux de ceux qu'il condamne. Il leur ôte aussi l'esperance, seule consolation des hommes dans leurs disgraces. De plus, il soumet à la confiscation & à la vente publique tous

devenus provinces Romaines par les armes ou autrement , outre le tribut qu'elles payoient , étoient dépouillées de leurs droits & de leurs Magistrats , & recevoient de Rome des préteurs , des Questeurs & des administrateurs pour les impôts. Selon que par la suite elles se conduisoient avec les Romains, elles devenoient plus ou

moins libres , & plus ou moins affranchies de dépendance.

On appelloit peuples étrangers , tout ce qui n'étoit pas peuple d'Italie.

(1) *Le moyen de etc.*
Les paroles latines sont si serrées en cet endroit, qu'il en a fallu ajoûter quelques autres , pour faire entendre le sens.

leurs biens, & ne laisse à ces malheureux que la vie, dont la privation les auroit affranchis d'une infinité de peines de corps & d'esprit. Aussi pour laisser aux méchans le frein de la crainte, & pour les y retenir, les anciens avoient enseigné qu'il y avoit des tourmens reservez (1) aux impies dans les enfers ; parceque s'ils n'avoient eu rien à craindre après la mort, elle ne les effrayeroit plus.

IX. Je m'apperçois PP. CONSCRIPTS, combien il y va de mon intérêt que vous suiviez l'avis de César, puisqu'il prend la voye la plus populaire dans la Republique. Car cet avis étant ouvert & soutenu par un homme de cette importance, j'aurois peut être moins à craindre les violences du peuple.

Que si vous êtes pour l'autre opinion, je ne sçai si je ne serois pas plus embarrassé. Cependant il faut que l'utilité de la patrie l'emporte sur les égards à mes dangers. César, conformément à ce que la dignité de sa personne & le mérite de ses ancêtres exigeoient, ouvre un avis qui nous répond de son perpetuel dévouïement à la Republique. On comprend assez quelle difference il doit

(1) *Des impies*: Cicéron, ni beaucoup d'autres philosophes n'ajoutoient pas foi aux peines reservees aux méchans dans les enfers, & regardoient cette opinion comme établie pour contenir & pour effrayer les méchans.

y avoir entre la molle douceur d'un Opinant sans conséquence , & le sentiment d'un cœur véritablement attentif au salut du peuple.

X. Je remarque qu'il en manque ici quelques-uns de ceux qui veulent passer pour populaires, afin de n'être point obligés d'opiner sur la mort d'un citoyen Romain. César conclut avant-hier , à faire mettre en prison les coupables ; il ordonna des actions de grâces en mon nom , & fit hier donner de magnifiques récompenses aux délateurs. Or personne ne doute de ce que peut avoir pensé de toute l'affaire , celui qui ordonne la prison pour les criminels , des remerciemens pour le rapporteur des informations, & des récompenses pour les délateurs.

Mais César n'ignore pas que si la loi Sempronia (1) est établie en faveur des citoyens Romains , un ennemi de la République ne peut être regardé comme citoyen. De plus, celui par qui cette loi étoit établie fut par ordre du peuple sacrifié à la République. César ne croit pas non plus que Lentulus , malgré ses largesses & ses grandes dépenses , puisse être appelé populaire, après avoir eu de si noirs desseins , pour exterminer le peuple & pour mettre Rome en

(1.) *La loi Sempronia.* aucun citoyen Romain Cette loi établie par C. fût puni de mort, sans Gracchus défendoit, qu'un ordre du peuple..

combustion. Aussi ce Sénateur, si doux & si clement qu'il soit, n'hezite point à condamner Lentulus à des tenebres & à des chaînes perpetuelles. Il ordonne même, que quiconque à l'avenir, par une indulgence pernicieuse au peuple, adouciroit ce châtiment, ne puisse, après l'avoir fait, se vanter d'être populaire. Il y joint encore la confiscation de leurs biens, afin que l'indigence & la mendicité soient un surcroît de peines à tout ce que leur esprit & leur corps pourroient souffrir.

XI. Soit que vous vous rendiez à ce sentiment, vous m'associez pour haranguer le peuple, un Sénateur qui lui est fort cher & fort agréable; ou si vous aimez mieux suivre l'avis de Silanus, vous ne ferez point obliger d'éloigner de vous & de moi le reproche de la cruauté; car je ferai si bien qu'on trouvera toujours trop d'indulgence dans votre jugement. Après tout, PP. CONSCRIPTS, & j'en juge par ma reflexion, quelle cruauté peut-il y avoir dans la punition d'un si grand crime? Si la Republique est une fois sauvée, & qu'il me soit permis d'en jouir avec vous; quelque zele impetueux que je fasse paroître dans cette affaire, je n'agis point par dureté de cœur, puisque personne n'est plus doux que moi, mais plutôt par bon naturel & par une compassion toute particuliere. C'est que je me repre-

sente cette ville , la gloire de tout l'univers , l'asile de toutes les nations , tout à coup renversée par un embrasement. Je vois en esprit la patrie ensevelie sous ses ruines , des monceaux de misérables citoyens sans sépulture.

XII. J'ai devant les yeux un Cethegus animé de rage en vous massacrant , un Lentulus sur le trône que les Oracles lui font espérer , comme il l'avoie , & Gabinius vêtu de pourpre comme un de ses principaux Officiers. Je crois voir arriver Catilina : j'entens les gemissemens des meres de familles ; je fremis d'horreur à la vûe des vierges & des jeunes gens qui s'enfuient , & des violences où les Vestales sont exposées. Et compatissant à tous ces maux qui me paroissent bien déplorables , serai-je rigoureux & sévère en punissant ceux qui vouloient nous les faire souffrir. Car je demande , si un pere de famille condamnoit au plus cruel supplice un esclave qui auroit tué ses enfans & sa femme & mis le feu à sa maison , le trouveroit-on doux & clement , ou cruel & inhumain. Pour moi je vous avoie que s'il ne soulageoit pas sa douleur & son affliction par la torture & par les tourmens du criminel , je le regarderois comme un insensible & un barbare. Il en est de même de nous , nous serons doux & compatissans si nous sévissions avec rigueur contre ces

hommes qui ont voulu massacrer nos femmes, nos enfans, toutes nos familles, qui ont fait leurs efforts pour renverser toutes nos maisons, & la Republique notre maison commune, & qui vouloient établir les peuples de Savoye sur les débris de la ville de Rome, & sur les cendres de cet empire embrasé. Mais si nous exerçons quelque clemence envers eux, il faut dans la perte de la patrie & de tous les citoyens, nous résoudre à passer pour les plus cruels & les plus barbares de tous les hommes.

XIII. Autrement il faudra dire que (1) L. César ce Romain courageux & si zélé pour la Republique, parut avant hier trop cruel, lorsqu'en la presence & aux oreilles de Lentulus mari de sa sœur, femme si distinguée, il dit en plein Senat, qu'il falloit ôter la vie à ce méchant homme; puisque par ordre du Consul on avoit bien mis à mort son ayeul Flaccus, dont le fils qui n'avoit que dix ou douze ans fut aussi fait mourir dans la prison, après que son pere l'eut député vers le Consul.

Qu'avoient-ils fait de semblable au cri-

(1) L. César. Il étoit tulus, dit en plein Senat en parlant de lui, frere de la femme de Lentulus & petit fils de mon ayeul a été tué, & Flaccus, que l'on avoit celui-ci qui est le mari fait mourir par ordre du de ma sœur, est encore Consul. Ce citoyen irrité en vie. contre le crime de Len-

me dont il s'agit ? Quel dessein avoient-ils formé pour détruire la patrie ? Il s'agissoit dans ces autres tems de faire (1) un partage des terres , & ce fut alors que cet homme illustre , ayeul de Lentulus , les armes à la main , poursuivit Gracchus , & fut blessé considérablement , en voulant empêcher qu'on ne donnât la moindre atteinte à la Republique. Et pour en renverser les fondemens , on appelle aujourd'hui les Gaulois , on souleve les esclaves , on fait venir Catilina , on donne à Cethegus l'emploi d'égorger les Senateurs , à Gabinius le soin de massacrer les autres citoyens , à Cassius de mettre la ville en feu , & à Catilina de ravager & de piller toute l'Italie.

Puis - je penser que dans la punition d'un crime de cette nature , vous ayez peur d'avoir ordonné quelque chose de trop sévère , lorsqu'il y a bien plus à craindre qu'on

[1] *Un partage de terres.* En differens tems on établit environ une vingtaine de loix que l'on appelloit loix agraires ; c'est-à-dire , pour faire au peuple le partage des terres , ou conquises ou confisquées. Gracchus Tribun du peuple en l'année 620. en établit deux très avantageuses au peuple. Par la première il étoit défendu de posséder plus de cinq cens arpens de terres communes. La seconde , pour faire distribuer à chaque particulier du peuple l'argent que le Roi Attale avoit laissé au peuple Romain pour acheter les instrumens propres à façonner les terres que chacun avoit en partage.

ne vous trouve plutôt cruels envers la patrie pour vous être trop relâchez sur la rigueur du supplice, que trop rigoureux en punissant de si detestables ennemis.

XIV. Mais je ne puis taire ce que j'entens, PP. CONSCRIPTS, on jete en l'air des discours qui viennent jusqu'à mes oreilles. Ce sont de ceux qui semblent apprehender que je n'aye point assez de secours & de force pour executer ce que vous ordonnerez aujourd'hui; tout est prévu, PP. CONSCRIPTS tout est préparé, tout est réglé, soit par mes soins & ma vigilance, soit encore plus par l'ardeur du peuple Romain, pour retenir un si grand empire & pour conserver les biens & les fortunes des citoyens. Tous les ordres sont ici presens. On y voit des hommes de tous les âges. La place publique en est pleine, toutes les avenues de ces lieux & de ce temple en sont remplies. C'est depuis la fondation de Rome la seule cause où tout le monde s'est trouvé réuni par les mêmes sentimens & les mêmes intérêts, à la reserve de ceux qui se voyant obligez de périr, ont mieux aimé que ce fût avec tous les autres, que d'être seuls à succomber.

XV. Je les excepte & je les sépare fort volontiers, & je ne crois pas qu'on les doive mettre seulement au nombre des méchans citoyens, mais des plus cruels ennemis. Pour tout le reste, ô grands Dieux!

avec quelle multitude, avec quelle ardeur, avec quel courage concourent-ils pour conserver la gloire & la sûreté commune. Qu'est-il besoin que je parle des Chevaliers Romains, qui, vous cedant les premiers soins pour ordonner & délibérer, disputent seulement avec vous à qui sera le plus dévoué à la République. Après avoir été bien du tems en division avec l'ordre des Senateurs, la cause commune qui les rappelle en ce jour, les réunit en commerce & en liaison avec le Senat, & si nous entretenons toujours cette union affermie sous mon administration, je vous promets & vous assure qu'aucune dissension civile & domestique à l'avenir, ne viendra troubler en rien le repos de la patrie.

Je vois une semblable inclination de la défendre dans les Tribuns de l'épargne & même dans les Greffiers : & (1) les Notaires, qui par hazard se trouvent assemblez aujourd'hui en grand nombre au trésor public, me paroissent avoir oublié l'argent (2) qu'on leur doit, & sans attendre la décision du sort, ne s'occuper que de l'intérêt commun.

(1) *Les Notaires.* Ils voient distribuer au peuple pour quelque gratification ordonnée par les tribuns ; car Cicéron ne dit point ce que c'est que se rendoient au trésor public pour y être au sort le département de leurs fonctions.

(2) *L'argent.* C'est peut être un argent qu'ils de-

La Jeune Noblesse même la plus délicate, est ici toute rassemblée; car, y a-t'il quelqu'un à qui ces temples, le spectacle de cette ville, la conservation de la liberté, la gloire, en un mot, & la terre commune de la patrie, ne soit pas non-seulement précieuse, mais sensible & agreable.

XVI. Il est à propos de connoître les dispositions des affranchis qui par leur fortune & par leurs vertus étant devenus citoyens Romains, regardent veritablement comme leur patrie une ville que des gens qui en tirent leur origine, & une origine illustre, ont regardé, non comme leur propre pais, mais comme une ville ennemie.

Mais, qu'est-il besoin que je parle des differens ordres que les conditions particulieres, l'interêt commun de la Republique, la liberté, ce bien si doux, ont excité à combattre pour le salut de l'Etat. Il n'y a point d'esclave d'une condition (1) un peu tolerable, qui n'ait en horreur l'insolence de ces citoyens, qui ne souhaite la conservation de Rome, qui n'entre par inclination autant qu'il ose, & autant qu'il peut dans l'interêt general de la patrie.

XVII. Si donc quelqu'un de vous est surpris d'avoir entendu dire qu'un des inf-

(1) *Tolerable.* Il y a des services plus ou voit differens degrez moins bas ou honnêtes. d'esclaves appliquez à

mes agens de Lentulus, va de boutique en boutique, pour solliciier, l'argent à la main, les indigens, & les misérables; on l'a tenté, sans doute & on l'a essayé: mais il ne s'en est pas trouvé d'assez disgraciez de la fortune, d'assez corrompus de mœurs, pour ne pas préférer à ce qu'on lui proposoit, le salaire journalier de son travail, son réduit, tout pauvre qu'il est, & son petit lit, & qui n'aime mieux passer sa vie tranquillement & sans inquiétude. Tous ces gens-là ne veulent que voir la ville en repos, car ils n'ont de travail & de gain qu'autant qu'ils sont visités par les citoyens, dont le loisir les fait vivre. Or, si leur profit diminuë quand leurs boutiques sont moins fréquentées, que leur doit-il arriver quand elles seront embrasées? Puisque cela est ainsi, PP. CONSCRIPTS, les secours du peuple Romain ne vous manqueront pas, c'est à vous de veiller à ne lui pas manquer non plus.

XVIII. Vous avez un Consul échappé de bien des embûches, de bien des perils, & du sein même de la mort, mais réservé pour travailler à votre repos & à votre conservation. Tous les ordres de l'Etat, par leur vigilance, par leur zèle, par leurs soins, par leurs efforts, par leur langage, concourent unanimement au salut de la Republique. La commune patrie assiégée par les flambeaux & par les armes de cette detestable conjuration.

ration, vous tend humblement les mains, elle vous recommande son sort, la vie de tous les citoyens, la Forteresse, & le Capitole, les autels des Dieux domestiques, ce feu perpetuel des Vestales, tous les temples & les simulacres des Dieux, les murs & les maisons de Rome; d'ailleurs il s'agit de prononcer aujourd'hui sur votre vie, sur celle de vos femmes & de vos enfans, sur la destinée de chacun de vous, sur vos domiciles, sur vos foyers.

X I X. Vous avez un chef uniquement occupé de vous, & nullement de lui, ce qui n'est pas toujours en notre pouvoir. Vous avez tous les Ordres, tous les peuples réunis de sentimens, ce que nous voyons aujourd'hui pour la premiere fois, dans une affaire generale à toute la nation.

Considérez comment cet empire établi par tant de travaux, cette liberté soutenue sur tant de courage, ces richesses accumulées & rassemblées par une bonté spéciale des Dieux; comment, en un mot, tant de biens ont presque été réduits en poudre dans une seule nuit. Vous avez à veiller en ce jour pour empêcher que désormais on ne puisse point non-seulement executer un pareil dessein, mais même le former. Or je ne vous tiens pas ce discours pour vous animer, vous qui me prevenez par votre zele, mais afin qu'il paroisse que ma voix, qui doit

être la première entenduë dans la République, s'aquitte du devoir d'un Consul.

XX. Avant que je declare mon sentiment, PP. CONSCRIPTS, je dirai deux mots sur ce qui me regarde. Je vois que je me suis attiré un aussi grand nombre d'ennemis qu'il y a d'hommes dans la troupe des conjurez, mais cette troupe est vile à mes yeux, infame, méprisable, abjecte. Que s'il arrivoit un jour qu'excitée par la fureur & par l'attentat de quelqu'un, elle prévalût sur l'autorité du Senat & de toute la République, jamais, PP. CONSCRIPTS, je ne me repentirai de mes démarches & de ma conduite. Car cette mort, dont peut-être, ils me menacent, n'est-elle pas destinée à tout le monde. Personne n'a reçu dans sa vie plus de gloire que vous m'en avez donné par vos decrets. Vous avez en faveur des autres ordonné des actions de grâces pour avoir bien servi la République, mais en ma faveur, c'est pour l'avoir conservée.

XXI. Qu'on regarde comme illustre ce Scipion, qui par sa sagesse & par sa valeur, contraignit Annibal de retourner en Affrique, d'abandonner l'Italie; que l'on donne au second Affricain les plus belles loüanges pour avoir détruit Numance & Carthage, deux villes si pernicieuses à nôtre Etat; que l'on mette au rang des plus distinguez, Paul Emile, dont un Roi captif aussi puissant &

aussi celebre, que l'étoit autrefois Persée, donnoit tant de lustre a son char; qu'une gloire immortelle rende illustre Marius, pour avoir deux fois délivré l'Italie des ennemis qui l'assiégeoient, & de la crainte de la servitude; qu'on donne la preference sur tous les autres à Pompée, dont les actions & les vertus se sont repandues dans toutes les regions éclairées du Soleil: certainement au milieu de tous ces éloges, il ne laissera pas de rester quelque chose de glorieux pour moi; car je ne sçai s'il est plus grand, de nous ouvrir bien des provinces par où nous puissions repasser, que de veiller pendant l'absence des vainqueurs à leur conserver le theatre de leurs triomphes.

XXII. Outre que les victoires remportées sur des peuples étrangers, mettent dans une situation bien plus commode, que celle qu'on remporte sur ses propres Citoyens. Les ennemis vaincus au dehors, ou tout-à-fait opprimez, deviennent esclaves, ou si on leur a fait grace, se croient veritablement redevables. Mais ceux d'entre les Citoyens qui par une depravation insensée, ont une fois commencé d'être les ennemis de la patrie, lorsqu'on a détourné leurs mauvais desseins, ne peuvent être ni reprimez par la force, ni appaisez par les graces. Ainsi je vois que je me suis engagé dans une guerre perpetuelle avec ces Citoyens perfides,

mais j'espere que par votre secours & celui de tous les gens de bien, & par le souvenir de tant de dangers, dont la memoire ne se conservera pas seulement parmi vous, mais chez tous les peuples, nous pourrons, moi & les miens, facilement repousser leurs efforts. Et l'on ne trouvera point assurément de puissance assez considerable pour détruire ou rompre l'union formée entre l'ordre du Senat & celui des Chevaliers Romains, & ce concours unanime de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

XXIII. Puisque cela est ainsi, PP. CONSCRIPTS, pour le commandement, pour l'armée, pour la province que j'ai negligé d'avoir, pour le triomphe & tous les autres titres d'honneur que votre conservation & celle de Rome m'ont fait refuser; pour ces asiles & ces privileges d'hospitalité dans les provinces, qui ne me coûtent pas moins de peine à deffendre avec les secours de l'Etat, qu'à les acquerir; pour toutes ces choses, & pour mon dévoüement tout particulier à vos personnes, pour cette vigilance avec laquelle vous me voyez preserver la Republique; je vous demande seulement de ne point oublier ni la disposition presente des affaires, ni mon Consulat. Si le souvenir en demeure bien imprimé dans vos esprits, je me croirai environné d'un rempart inaccessible.

Que si la violence des méchans l'emporte & trompe mes esperances, je vous recommande ce jeune enfant : ce sera pour lui une protection suffisante, non seulement pour sa seureté, mais pour son honneur ; si vous vous souvenez qu'il est le fils de celui qui s'est exposé seul au danger pour la conservation de vos personnes & de tout l'Empire.

XXIV. C'est pourquoi, PP. CONSCRIPTS, décidez exactement & courageusement, comme vous y êtes résolus, sur ce qui regarde votre principale sûreté, sur celle du peuple Romain, sur celle de vos femmes, sur celle de vos enfans, sur vos autels, sur vos foyers, sur vos places, & sur vos temples ; sur les maisons de Rome, sur son autorité, sur sa liberté, sur le salut de l'Italie, enfin sur toute la Republique : vous avez un Consul qui n'hésitera pas à se soumettre à vos ordonnances, & qui sera capable tant qu'il vivra de faire executer, & de soutenir tout ce que vous aurez réglé.



POUR
L. MURENA

VINGT-CINQUIÈME ORAISON.

SOMMAIRE.

L'An de Rome 690. L'an de Ciceron 45.

Dans les Comices Consulaires que Ciceron tint durant son Consulat, D. Junius Silanus & L. Licinius Muréna furent désignez Consuls pour l'année suivante. Après les Comices le fameux Jurisconsulte Servius Sulpitius, concurrent de Muréna, l'accusa d'avoir cabalé. Ses trois Souscripteurs furent M. Caton, si distingué par sa sagesse, & par l'austerité de ses mœurs, Cn. Posthumius & le jeune Servilius. Ciceron prend la défense de Muréna, qu'Hortensius & Crassus avoient déjà défendu. Cette piece est remplie d'agrémens, & si enjôlée, qu'après que Ciceron eut achevé, Caton dit tous

*haut: nous avons-là un divertissant
& plaisant Consul.*

I. **L** Orsque, suivant la coûtume, MESSIEURS, & l'institution de nos Anciens, j'adressai des prieres aux Dieux immortels, le jour que, dans les Comices par Centuries, après avoir consulté les augures, je declarai Muréna Consul, j'avois dessein que ce choix eût des suites avantageuses pour moi-même, pour ma magistrature, & pour tous les citoyens, jusqu'aux moins considérables. Je renouvelle aujourd'hui mes vœux à ces mêmes Divinitez, afin qu'il entre dans une possession paisible de son Consulat, & que vos idées & vos sentimens se trouvant conformes aux intentions & aux suffrages du peuple Romain, cette conformité soit pour toute la Republique, & pour vous une source de paix, de tranquillité, de loisir, & de concorde. Que si dans les Comices, ces supplications solennelles, consacrées par l'autorité consulaire, ont par elles-mêmes autant d'efficace & de merite que la dignité de l'Empire en exige; quand j'ai prié les Dieux immortels, j'ai pretendu demander que cette élection réussit heureusement aussi, pour ceux que l'on avoit designez Consuls.

II. Puisque les choses sont ainsi, MESSIEURS, & que toute la puissance des

Dieux vous est transmise, ou du moins communiquée, ce même Consul vient mettre sous votre protection celui qu'il a mis auparavant sous celle des Dieux immortels, afin que, défendu par la même voix qui l'a proclamé, le bienfait du peuple Romain le fasse veiller à la conservation de tous & particulièrement à la votre. Mais comme dans le service que je lui rends, les accusateurs trouvent à redire à l'envie que j'ai de le défendre, & que je me sois chargé de sa cause, je me justifierai moi-même en peu de mots, avant que de parler pour Muréna; non que, dans les conjonctures présentes, il me soit plus utile de défendre le ministère que je lui prête, que sa personne, mais afin que vous ayant fait approuver ma conduite, je puisse repousser, avec plus d'autorité, les assauts que ses ennemis livrent à son rang honorable, à sa réputation & à sa fortune.

III. Ainsi, touchant la fonction que j'ai prise, je commencerai par répondre à M. Caton, qui rapporte à certaines règles que la raison a prescrites, toute la carrière de la vie, & pèse avec scrupule les moindres circonstances de tous les devoirs. Il soutient qu'il n'est pas juste que moi, Consul, & promoteur d'une loi^[1] établie contre les ca-

(1) D'une loi. Il y eut les dès l'an de Rome 400. des loix contre les caba- Il en fut établi en divers

baleurs, [1] après avoir si severement exercé mon Consulat, je me charge de la cause de Muréna. Ce reproche me détermine fortement à rendre raison de mes démarches, non seulement à vous, MESSIEURS, à qui j'en suis principalement redevable, mais encore à un homme aussi vertueux & aussi distingué que Caton. Par qui donc croyez-vous, Caton, qu'il soit plus juste qu'un Consul soit défendu que par un autre Consul? Qui peut, ou qui doit m'être plus cher dans la Republique que celui entre les mains de qui je la remets elle-même, pour la soutenir, après que je l'ai soutenue par mes travaux & par mes perils. Que si quand il s'agit de rentrer dans des biens vendus par alienation, le droit de l'acquireur qu'on veut

rems six ou sept, toujours plus severes les unes que les autres. Celle que Ciceron fit passer sous son Consulat & qui fut appelée *la Loi Tullia*, marquoit de rigoureuses punitions contre les transgresseurs, des amendes considerables, dix ans d'exil, &c.

[1] *Cabaleurs*. Cabaler, c'étoit solliciter une magistrature avec plus de passion & plus de dépense qu'il n'étoit permis par les loix & par les usa-

ges; c'étoit rassembler avec trop d'affectation ses proches & ses amis, se concilier le peuple par des salutations trop profondes & trop affectueuses, par des flateries, par des assiduez, par des presens, par des repas, par des jeux, par des combats de gladiateurs, & pousser si loin cette conduite qu'elle alloit jusqu'à corrompre les suffrages.

évincer doit être défendu devant les juges par celui qu'un engagement (1) solennel oblige à répondre de la validité de cette vente, certes avec bien plus de fondement dans l'affaire d'un Consul désigné, le même Consul qui l'a déclaré tel, doit comme caution du bienfait reçu du peuple Romain défendre le futur magistrat que l'on attaque.

IV. Et si selon ce qui se pratique ordinairement en certaines villes, le ministère public établissoit un défenseur à cette cause, on choisiroit, sans doute pour cet emploi quelqu'homme constitué en place honorable, & sur-tout celui qui, revêtu d'une dignité pareille n'aporteroit pas moins de science que d'autorité pour ce qu'il auroit à dire. De plus, comme par un sentiment naturel qui nous interesse à ceux que l'on voit prêt de s'exposer aux mêmes perils que nous avons encourus, les matelots, rentrez de la haute mer dans le port, ont coutume de bien instruire ceux qui en sortent, sur les tempêtes, sur les corsaires, sur les écueils; moi qui me trouve après de si grandes agitations, sur le point d'être à l'abri, dans quelle disposition dois-je être pour un homme

[1] *Un engagement.* ceremonies à soutenir la validité de cette vente, Celui qui vendoit des biens par alienation s'engageoit devant des témoins & avec quelques afin que l'acquéreur ne fut pas évincé.

que je vois prêt à soutenir de si furieuses secousses pour l'interêt de la Republique. Si donc il est du devoir d'un bon Consul, non seulement de veiller à ce qui se fait, mais de prévoir ce qui se doit faire, je montrerai dans un autre endroit de ce discours (combien il importe à la sûreté commune qu'il y ait dans la Republique deux Consuls aux Kalendes (1) de Janvier : & comme on n'en sçauroit douter, je dois moins venir ici plaider la cause d'un ami, comme son défenseur, que veiller comme Consul à la commune conservation de l'Etat.

V. Car quoique j'aye fait passer une loi contre les cabaleurs, ce n'a pas été pour en abolir une autre que j'avois établie un peu auparavant à mon égard pour défendre les Citoyens des perils qui les menaçoient. Si j'avois que dans les brigues on a distribué de l'argent, & que l'on a eu raison de le faire, je le pretendrois à tort, quand même un autre en auroit établi la loi. Mais cōme ce que je défends n'a rien de contraire à la loi précédente, en quoi s'oposeroit-elle à ma défense ?

[1] *Kalendes de Janvier.* C'étoit le premier jour de Janvier que les Magistrats entroient en charge, & principalement les Consuls. Ils étoient designez cinq mois a-

vant qu'ils entraissent en exercice, & pendant cet intervalle on faisoit des perquisitions pour découvrir s'ils n'avoient point cabalé.

VI. Caton soutient que ce n'est pas montrer la même rigueur, après avoir par mes discours, & presque par ma seule autorité chassé de Rome Catilina, qui, dans son enceinte, travailloit à la ruine de la République, que de parler pour Muréna maintenant. Je me suis toujours abandonné volontiers aux sentimens de douceur & de compassion que la nature m'a inspirés, & je n'ai point souhaité d'avoir à soutenir un personnage trop austère & trop rigoureux : mais la République me l'imposant je l'ai pris, puisque la dignité de cet Empire & le bien des citoyens l'exigeoient de moi. Si le gouvernement, demandant alors de la vigueur & de la fermeté, j'ai surmonté mon naturel, & me suis rendu aussi sévère que j'étois obligé de l'être, & plus que je ne le voulois, maintenant que toutes sortes de raisons me rappellent à des sentimens d'humanité, avec quelle ardeur dois-je suivre mes dispositions & mes inclinations naturelles. Peut-être dans un autre endroit de ce discours, aurai-je à parler sur les obligations où je suis de défendre Muréna, & sur les motifs qui vous portent à l'accuser

VII. Mais, MESSIEURS, si l'accusation de Caton m'a touché, je ne l'ai pas été moins par les reproches de Servius(1) Sulpi-

(1) *Servius Sulpicius*. le liaison d'amitié il y a. Tout le monde sçait quel-voit entre Cicéron & Sul-

tius , qui voit , dit-il , avec beaucoup de ressentiment & d'amertume, qu'oubliant dans quelle liaison d'amitié nous étions ensemble , je prenne la défense de Muréna contre lui. Je veux satisfaire à ses plaintes , & vous prendre, MESSIEURS, pour arbitres. Car comme les accusations en fait d'amitié sont serieuses , si l'on est faussement accusé d'y manquer , on ne doit pas négliger le reproche. Je vous avoüe Sulpitius que dans votre sollicitation je vous étois redevable de tous les bons offices que notre liaison demandoit , & c'est un devoir que je crois avoir rempli. Quand vous avez brigué le Consulat , je ne vous ai manqué en rien de ce que vous pouviez attendre ou d'un ami , ou d'un citoyen accredité , ou d'un Consul ; ce tems-là n'est plus , & les choses ont changé de face. J'estime & je suis persuadé que je vous devois tout ce que vous auriez voulu que je fisse contre l'élévation de Muréna , mais je ne vous dois rien contre sa conservation. Car si je vous étois favorable quand vous demandiez le Consulat , maintenant que vous demandez Muréna lui-même , je n'ai pas le même engagement à vous servir : & non seulement on ne peut le désapprouver , mais même ne pas convenir qu'il ne faille défendre les plus étrangers , quand pitius, ce Jurisconsulte si distingué chez les Romains.

nos meilleurs amis les accusent.

VIII. Or je me trouve avec Muréna dans les liaisons d'une ancienne & vive amitié, qui, dans une occasion où il y va de sa vie, ne doit pas aujourd'hui le ceder à Sulpitius, parcequ'elle lui a cédé lorsqu'il ne s'agissoit entr'eux que de se disputer un titre honorable. Quand même l'amitié ne m'y engageroit pas, le merite de la personne, & la dignité du rang que Muréna vient d'obtenir, eussent imprimé sur ma reputation une flétrissure d'orgueil & de cruauté, si, dans un si grand peril, j'avois refusé de défendre un homme aussi recommandable par l'éclat qu'il a reçu du peuple Romain, que par le sien propre. Car il ne m'est plus libre ni permis de ne point faire part de mes soins & de mes travaux à des gens qu'il faut secourir dans leurs dangers. Et puisque mes foibles talens ont été mieux recompensez que ceux de personne, si je cessois de travailler après avoir acquis ce qui m'a fait entreprendre le travail, je passerois pour un fourbe & pour un ingrat.

IX. Que s'il m'est permis de me reposer, si, selon vous, je le puis, s'il n'en retombe sur moi nul opprobre de paresse ou de vanité, nul reproche d'inhumanité, je me reposerai volontiers, mais s'il en doit être autrement, ma repugnance au travail, mon indifférence pour les chiens, ma negligence

pour mes amis convaincroient tout le monde de mon oisiveté , de mon orgueil & de mon infidélité. La cause présente est d'une nature que nul homme ou laborieux , ou compatissant , ou secourable ne peut refuser de s'en charger. Et vous-même, Sulpitius , vous en pouvez juger aisément par la profession que vous exercez ; car si vous vous croyez obligé de dire votre sentiment quand vous êtes consulté sur le droit par les adversaires de vos amis , & si vous pensez qu'il est honteux à celui pour qui vous avez décidé , de perdre sa cause ; ne soyez pas assez injuste pour croire que tandis qu'à vos propres ennemis vos sources abondantes sont ouvertes , nos petits ruisseaux doivent être fermés à nos amis.

X. Si votre amitié pour moi m'avoit empêché de prendre cette cause ; si des hommes aussi celebres qu'Hortensius & Crassus , & d'autres encore , qui font beaucoup de cas de votre estime , en avoient été de même empêchés par cette raison , un Consul désigné n'auroit donc point trouvé de défenseur dans une ville où jamais nos peres n'ont voulu que le dernier du peuple en ait manqué. Certes, MESSIEURS ; je ne croirois ou trop perfide envers un ami , ou trop cruel envers un infortuné , ou trop fier envers un Consul , de lui manquer en cette occasion. Ainsi j'accorderai libéralement

à l'amitié tout ce qu'elle exige qu'on lui accorde. Desorte, Sulpitius, que je n'en agirai point autrement avec vous, que si mon frere lui-même, qui m'est fort cher, se trouvoit à votre place. Je ménagerai si prudemment ce que je dois à l'emploi, à la fidélité, à la religion, que je me souviendrai d'avoir à défendre la vie d'un ami contre le ressentiment d'un autre ami.

XI. Je comprends, MESSIEURS, que cette accusation roule sur trois chefs. Le premier regarde la censure des mœurs de Muréna, le second c'est le parallele de la noblesse, & le troisième c'est l'accusation de cabaleur. Quoique le premier de ces trois articles dût être le plus grave, il s'est trouvé si foible & si frivole que les accusateurs ont été plutôt obligez d'en dire deux mots pour s'accommoder à leur maniere ordinaire d'intenter une accusation, que fondez à reprendre Muréna sur quelque chose de sa conduite. On lui reproche son séjour en Asie, où certainement il n'avoit pas demandé d'aller pour s'y abandonner à la débauche, mais qu'il a toujours parcouru chargé d'emplois & de travaux militaires. Si pendant que son pere y commandoit, comme General d'armée, il n'y eut pas porté les armes, il auroit paru qu'il craignoit ou la vûe de l'ennemi, ou que son pere ne le commandât, ou qu'il eût refusé ses services. Les enfans d'un

triomphateur, sur-tout s'ils sont encore jeunes, ayant coûtume d'être assis auprès de lui dans son char, devoit-il éviter d'orner de ses exploits guerriers le triomphe de son pere, & puisqu'il avoit eu part aux mêmes actions, de triompher presque avec lui ?

XII. Oui, MESSIEURS, Muréna fit le voyage d'Asie, & son pere, l'un des plus vaillans hommes, l'eut pour le secourir dans ses perils, pour le soulager dans ses travaux & pour le feliciter dans ses victoires. Et si ces provinces sont soupçonnées d'être un pais de débauche, on est loüable, non de n'y avoir jamais été, mais d'y avoir vécu chastement. Ainsi l'Asie ne doit point être objectée à Muréna, puisqu'elle est devenuë un titre d'honneur pour sa famille, un monument pour sa race, un lustre éclatant pour son nom. Mais d'y avoir porté les armes dans une guerre de conséquence, & la seule que le peuple Romain faisoit alors, c'est avoir montré son courage; d'y servir avec joye dans une armée que son pere commandoit, c'est une preuve de son dévoüement respectueux, & d'y voir terminer ses campagnes par la victoire & par le triomphe de son pere, c'est un témoignage de son bonheur. Ainsi la médifance ne peut plus entrer dans la discussion d'une vie où tout est rempli par la gloire.

XIII. Caton donne à Muréna le nom

de danseur. Si le reproche est bien fondé, l'accusation sans doute est grave : mais s'il est faux, c'est une outrageante calomnie. Un homme de poids comme vous, Caton, ne doit ni ramasser une injure dans les carrefours, ni la rapporter après quelque bouffon de la populace, ni, sans reflexion, appeler danseur un Consul Romain. Vous devriez examiner de combien d'autres vices il faut qu'un homme soit chargé, pour que l'on puisse lui reprocher celui-là. Un homme bien sensé ne danse guere, tant qu'il est maître de sa raison, ni quand il est seul, ni dans un repas honnête & modeste. Même dans ces festins à des heures induës & dans ces lieux destinez aux divertissemens, on ne se met à danser qu'après tous les autres plaisirs. Vous me venez d'abord alleguer un vice qui ne vient qu'après tous les autres, que vous laissez-là. Si vous les oubliez néanmoins, celui-ci ne peut plus paroître. Vous ne citez ni repas honteux, ni galanterie, ni intemperance, ni dissolution, ni dépense outrée, & dans une vie où l'on ne trouve rien qui puisse passer pour sensuel, & par conséquent pour vicieux, vous croyez trouver l'ombre de la débauche, où vous ne pouvez trouver la débauche même.

XIV. On ne peut donc rien dire contre les mœurs de Muréna, rien absolument, MESSIEURS, j'ai pris la défense d'un Con-

ful désigné, qu'on ne peut accuser ni de fraude ni d'avarice, ni de perfidie, ni de cruauté, ni de la moindre parole immodérée. Tout va bien : Voilà les fondemens de mon plaidoyer bien établis ; car je ne le défens pas encore par les loüanges que je lui donnerai dans la suite, c'est presque par l'aveu de ses ennemis que j'ai prouvé ses vertus, qui sont sans atteinte.

X V. Après ce préliminaire, il me sera plus aisé d'entrer dans le parallèle des deux noblesses qui est le second chef de l'accusation. Je sçai, Sulpitius tout ce qu'il y a de distinction dans votre race, dans votre probité, dans vos talens, & dans tous les autres titres éclatans, qui sont justement requis pour aspirer au Consulat. J'en reconnois dans Muréna de semblables, & de si semblables, qu'il n'a pû l'emporter sur vous par la noblesse, aussi n'est-ce pas par là qu'il est préféré. Vous avez déprimé sa famille, & vous avez élevé la vôtre ; mais si vous vous imaginez que personne n'est de bonne maison, s'il n'est Patricien, il faut donc que le peuple s'en aille encore au mont Aventin se sequestrer. Or, dans les familles Plebeïennes il y en a d'honorables & d'illustrées ; le bis-ayeul & l'ayeul de Muréna, ont été Préteurs, & puisque son pere triompha si glorieusement & si magnifiquement après sa préture, les degrez pour arriver au Consulat

Consulat sont devenus d'autant plus aisez pour le fils , qu'il le demandoit après que son pere auroit dû l'avoir.

XVI. Pour votre noblesse Sulpitius , quoique distinguée, elle est plus connue par les gens de lettres & par les historiens, que par le peuple & par ceux qui donnent leurs suffrages. Votre pere étoit Chevalier Romain , mais votre ayeul n'avoit rien de particulier qui le rendît recommandable. Ainsi pour se souvenir de votre noblesse , il faut plus consulter nos anciennes annales que les discours des hommes d'aujourd'hui. Aussi j'ai toujours coutume de vous mettre au nombre (1) des notres , pour avoir si bien fait par votre merite & par votre habileté, que, quoique fils d'un simple Chevalier, vous avez été trouvé digne des plus grands honneurs. Et je n'ai jamais cru que dans Q. Pompeius , homme nouveau : mais des plus braves , il y eut moins de merite que dans M. Æmilius , homme très noble ; car il n'y a pas moins de grandeur d'ame & d'esprit à laisser à ses descendans , comme a fait Q. Pompeius , une illustration qu'il n'avoit point reçue de sa famille , qu'il y en eut à Scaurus , de renouveler la memoire de la sienne presque entierement éteinte.

XVII. Cependant , MESSIEURS ,

(1) *Des notres.* Cicéron venoit d'un pere Chevalier Romain.

je me persuadois que par mes soins , j'avois fait enforte que l'on ne pût désormais reprocher une basse extraction à beaucoup de gens vertueux, qui n'étoient point assez honnrez , & meritoient pourtant de l'être ; comme aux Curius, aux Catons, aux Pompeius , à ces anciens & vaillans Romains, quoique hommes nouveaux , ni même à de plus nouveaux encore, comme aux Marius, aux Didius , aux Cœlius. Mais comme par une si large ouverture j'avois rompu ces barrières de la noblesse , afin que suivant l'usage de nos peres , les avenues du consulat fussent aussi libres pour la vertu que pour la naissance , je ne m'attendois pas qu'un homme d'une famille ancienne & des plus illustres, désigné Consul , étant défendu par un Consul fils d'un Chevalier-Romain , il s'éleveroit des accusateurs sur la nouveauté de sa race. Car à moi-même il m'est arrivé que postulant le consulat , en concurrence avec deux Patriciens, dont l'un avoit beaucoup de sceleratesse & d'insolence , & l'autre beaucoup de modestie & de vertu , je l'ai néanmoins emporté sur Catilina par l'honneur , & sur Galba par la faveur. Et si cette victoire devoit être un sujet d'accusation contre un homme nouveau, ni mes ennemis , ni mes envieux ne m'auroient pas assurément épargné.

XVIII. Ne parlons donc plus de la

naissance sur deux hommes aussi recommandables l'un que l'autre , & venons au reste. Murena , dit Sulpitius, postula pour la questure avec moi , & je fus déclaré le premier. Il n'est pas nécessaire de répondre à tout ; car personne de vous n'ignore , que plusieurs étant élus pour le même emploi , un seul neantmoins peut être le premier de tous. L'Ordre dans lequel se fait la declaration ne suppose pas que le merite du premier nommé le mette au-dessus des autres. S'il y a de la difference pour le rang dans la nomination des personnes , il n'y en a souvent pas dans leurs qualitez estimables. La questure de l'un & de l'autre fut presque décidée en un même instant. Murena , par (1) la loi Titia , eut une des provinces (2) muetes & pacifiques , & vous Sulpitius , celle (3) d'Ostie , peu agreable & peu celebre , mais d'un grand commerce & d'un grand travail , & de celles dont les Questeurs sont élus avec (4) acclamation. Vous

(1) *La loi Titia.* Quel. On donnoit ce nom aux ques interprètes disent quatre provinces de l'Italie , où les Questeurs fut élu Questeur, un Tribun du peuple , nommé n'avoient rien à faire.

(3) *D'Ostie.* C'étoit une province maritime où le commerce de la mer rendoit le travail considerable.

(4) *Acclamation.* Pour

(2) *Provinces muetes.* faire honneur à ceux que

ne fites parler de vous ni l'un ni l'autre dans cet emploi ; & le sort ne vous ouvrit point de carrière où votre vertu pût se mettre en mouvement , & se faire connoître.

X I X. Le reste du tems devint pour l'un & pour l'autre une course d'émulation. Car tous deux se sont conduits fort différemment. Sulpitius , sans s'écarter d'auprès de nous s'est enrollé dans cette milice purement civile, pleine de désagrément & de subtilitez , & qui se réduit à donner , ou de réponses verbales , ou des écrits , ou des précautions. Il a bien appris le Droit civil , il a beaucoup veillé, beaucoup travaillé & secouru plusieurs personnes. Il a supporté les extravagances de bien des gens, souffert leur vanité ridicule , dévoré leurs difficultez ; il a vécu pour les autres & non pour lui-même : c'est pour un homme un grand sujet de loüange , & qui l'a rendu bien cher aux citoyens, que des'être dévoué seul aux travaux d'une science dont tout le monde reçoit de continuelles utilitez.

X X. Que faisoit Muréna cependant , il étoit le Lieutenant d'un grand General , je veux dire du sage & vaillant Lucullus : il eut souvent dans cette fonction la conduite de l'armée. Il donna bataille , il combattit , il vainquit les ennemis & leur défit beaucoup. On éliſoit pour ces provinces , le peuple mar- quoit sa joye par des acclamations.

coup de troupes. Il prit des Villes, ou par des sieges ou par assaut. Cette Asie si riche & si voluptueuse, il la parcourut, sans laisser dans pas un endroit nulles traces d'avarice ou de débauche. Et de la façon dont il se conduisit durant cette guerre importante, il fit beaucoup de grandes actions sans son General, & son General n'en fit aucune sans lui. Or, quoique je parle devant L. Lucullus, de crainte néanmoins qu'à cause de notre situation dangereuse, on ne s' imagine qu'il nous a donné la permission d'imposer, tout est attesté par des lettres publiques, où Lucullus donne à son Lieutenant autant de loüanges qu'un General en doit donner, quand il n'est ni ambitieux ni jaloux, & qu'il veut partager la gloire avec un autre.

XXI. L'honneur & le mérite sont éminens dans nos deux rivaux, & si Sulpitius me le permettoit, je les mettrois au même degré, mais il ne me le permet pas, car il attaque l'art militaire, & renverse toutes les fonctions de cette Lieutenance. Il est persuadé que le Consulat est renfermé dans des assiduez & des operations purement civiles. Vous m'aurez, dit-il, passé je ne sçai combien d'années à faire la guerre, vous n'aurez pas mis le pié sur la place publique, vous aurez été si long-tems absent, & quand vous reviendrez après un si grand interval-

le , vous prétendrez entrer en concurrence sur les dignitez avec ceux qui n'ont point quitté la ville de Rome. Mais vous ne sçavez peut être pas , Sulpitius , combien cette assiduité que nous avons à nous montrer, cause quelque-fois du dégoût à ceux qui nous voyent. J'avoüe qu'il m'a bien réussi que mes services aient été sous les yeux du peuple. Mais ce n'est pas néanmoins sans beaucoup de peine , que j'ai surmonté l'ennuy , que ma présence pouvoit donner de tems en tems. Peut-être vous en est-il arrivé de même , & nous n'aurions rien perdu ni l'un ni l'autre à nous faire un peu souhaiter.

XXII. Mais , laissant à part tout cela, revenons au parallele des talens & des professions. Qui peut douter que pour parvenir au Consulat, la science militaire ne nous fasse plus d'honneur & ne nous distingue plus que la science du droit civil. Vous veillez pendant la nuit pour préparer des réponses à ceux qui vous consultent , & lui veille pour arriver de bonne heure avec ses troupes au rendez-vous qu'il a marqué. C'est le chant des cocqs qui vous éveille , & lui , c'est le son des trompetes. Vous mettez une affaire en ordre , & lui range une armée. Vous précautionnez vos Cliens contre les surprises , & lui ses places & son camp. Il sçait comment on s'oppose aux inondations des en-

nemis, & vous aux inondations de la pluye. Vous avez le talent de bien policer un Etat, & lui d'en reculer les limites ; & certainement, car il faut dire ce que je pense, le merite militaire est au-dessus de tous les autres.

XXIII. C'est à ce grand art que le peuple Romain doit toute sa reputation, & que Rome sera redevable à jamais de sa splendeur ; il a contraint tout l'univers de se soumettre à cet Empire. Toutes nos fortunes domestiques, toutes ces belles connoissances dont nous jouïssons, toute cette gloire & tous ces talens du barreau, sont à l'abri sous la protection & sous l'asile des vertus guerrieres. Au moindre soupçon d'une expedition belliqueuse, nos études & nos arts cessent aussi-tôt leur exercice. Mais comme il me paroît que cette science du droit civil vous est aussi chère qu'une fille unique, je ne souffrirai pas que vous demeuriez assez dans l'erreur, pour vous imaginer, que, ce je ne sçai quoi, qui vous a coûté tant de peine à l'apprendre, soit quelque chose de si merveilleux. Je vous ai crû très digne du Consulat & de toutes sortes d'honneurs par votre moderation, par votre solidité, par votre équité, par votre fidelité, par toutes vos autres vertus : mais si vous avez appris le droit civil, je ne dirai pas que vous ayez perdu vos peines pour

parvenir au Consulat; je dirai seulement que cette science n'en est pas une voye fort assurée, & que toutes celles qui nous concilient l'affection du peuple Romain doivent avoir des titres honorables & des avantages très flatteurs.

XXIV. Combien d'éclat & de dignité dans ceux qui se distinguent par la gloire des armes. On sçait que c'est par eux que se soutient & que s'affermir tout ce qu'il y a d'ordre bien établi dans l'Empire & parmi les citoyens, & que de leurs conseils & de leurs perils nous retirons de grandes utilitez, qui nous mettent en état de jouir de la tranquillité publique & de nos fortunes particulieres. C'est encore quelque chose de bien solide & de bien illustre & souvent de bien efficace que le talent de la parole, qui tant de fois a si bien réussi dans le choix d'un Consul dont les avis & les discours tournent à son gré les esprits, soit des Senateurs, soit du peuple, soit aussi des Juges preposez à la décision des affaires. On demande un Consul qui dans l'occasion repri-me les violences des Tribuns, qui sçache appaiser une populace séditieuse, s'opposer à des largesses mercenaires. Avec un talent semblable, qui s'attire tant de crédit, tant d'amis fideles & tant de liaisons illustres; il n'est pas surprenant que des hommes sans noblesse soient parvenus au Consulat. Votre

science, Sulpitius, ne produit aucun de ces avantages.

XXV. Quelle dignité (1) premièrement peut-il y avoir dans une science aussi simple. Tout y est petit & roule sur des formules enregistrées & sur des distinctions de mots. De plus, si chez nos anciens elle s'attira quelque admiration, tout y est devenu vil & méprisable, depuis que tous vos mystères sont développés. Peu de gens autrefois sçavoient quels jours on pouvoit demander justice, car il n'y en avoit pas communément de destinez aux actions publiques, ceux que l'on consultoit avoient alors une autorité fort grande, & on leur demandoit (2) ces jours heureux, comme on faisoit aux Chaldéens. Mais il se trouva qu'un certain Cn. Flavius Notaire, (3) crevant les yeux aux corneilles, apprit au peu-

[1] *Quelle dignité, &c.* la fonction de Jurisconsulte chez les Romains, étoit séparée de celle des Avocats qui ne devenoient point Jurisconsultes comme aujourd'hui, c'étoit deux fonctions distinguées : ainsi l'on ne doit pas être surpris que l'Avocat fût mis si fort au-dessus du Jurisconsulte qui ne le devenoit point, après a-

voir exercé la plaidoirie, comme en France.

[2] *Ces jours heureux.* Les Chaldéens étoient fort superstitieux à consulter leurs Mathématiciens sur les moindres entreprises & leurs plus petites démarches.

(3) *Crevant les yeux aux corneilles.* C'est un proverbe qui signifie en sçavoir plus que ceux qui nous ont devancé.

ple que chaque jour étoit bon pour intervenir une action de procédure, & fit une compilation de tout ce que les sages Jurisconsultes avoient écrit de meilleur. Ils en furent fort irritez, car ils eurent peur que ce reglement des jours étant publié & connu, l'on fit des actes de justice sans leur entremise, & pour intervenir toujours dans les affaires, ils firent des formules par abreviations.

XXVI. On auroit pû fort bien proceder ainsi. “ La terre Sabine m'appartient. “ Non, c'est à moi. „ Et juger ensuite : mais ils ne voulurent pas. “ La terre, dirent-ils, “ qui est dans la campagne appelée Sabine. „ Voilà qui est plus diffus ; soit, je le veux, que s'ensuit-il ? “ Je soutiens que “ suivant la Jurisprudence des Sabins, elle “ est à moi. „ Qu'arrive-t'il après ? “ C'est “ que je vous appelle pour débattre notre “ droit, suivant les loix. „ Celui à qui l'on faisoit la demande n'avoit rien à répondre à la chicane de ce discoureur. Alors le Jurisconsulte à la façon des (1) Joüeurs de flutes dans nos Comedies, passoit dans le parti contraire, & disoit : “ Je vous rap-

(1) *Joüeurs de flutes.* qu'un autre devoit parler, passaient de son côté pour faire la même chose. Les joüeurs de flute dans les Comedies anciennes, après avoir donné le ton à un Comedien, lors-

“pelle à mon tour en jugement pour vous
 “disputer ce que vous voulez m'enlever. „
 Mais comme le Preteur auroit pû se croire
 assez sage & assez habile pour dire quelque
 chose de son chef, on lui avoit aussi com-
 posé une formule, impertinente de toutes les
 façons, sur-tout dans l'application qu'il en
 “faisoit. “Voici ce que je prononce en
 “presence des deux parties: Allez vous-en. „
 Mais le Docteur étoit là pour dire aussi-tôt,
 REVE NEZ, & à son ordre on revenoit. Tout
 ce manège, sans doute, devoit paroître bien
 ridicule à nos anciens, voyant qu'on ordon-
 noit à des hommes qui se tenoient debout
 dans un lieu, de s'en aller, & de revenir sur
 le champ au même endroit d'où ils étoient
 partis. Il n'y avoit pas moins à railler de ces
 autres formules affectées. “Quand je vous
 “vois present en jugement. Parlez-vous
 “encore après qu'on vous aura évincé de
 “vos prétentions? Quand toutes ces formu-
 les (1) étoient secretes on s'adressoit neces-
 sairement à ceux que les tenoient en dépôt:
 mais depuis qu'elles sont devenuës publi-
 ques & dans les mains de tout le monde, on
 les a trouvées vuides de sagesse, & pleine de
 fourberie & de sottises.

(1) Ces formules. Les gées, & ils se van-
 toient livres des Jurisconsultes d'être seuls capables de
 étoient autrefois rem- les expliquer aux autres-
 plis de ces notes abre-

XXVII. Car, comme il y avoit plusieurs maximes judicieusement établies par les loix, la plupart ont été corrompues & altérées, par les subtilitez des Jurisconsultes. Ils reglerent, que toutes les femmes majeures, comme incapables elles-mêmes de se donner conseil, feroient sous la conduite de quelques tuteurs, dont ils trouverent d'une certaine espece, qui furent aussi sous l'autorité [1] des femmes. Ces tuteurs ne vouloient pas l'abolition des sacrifices, mais par l'invention des Jurisconsultes, on trouva pour les abolir des vieillards, [2] qui acheterent les biens chargez de ces sortes de ceremonies. Enfin dans tous les points du droit civil, ils abandonnerent le fond de la justice, & ne retinrent que des termes. En sorte que, comme dans quelques livres ils avoient trouvez, par exemple, le mot de *CALIA*, ils crurent que toutes les femmes qui avoient fait des acquisitions s'appelloient du même nom. J'ai coutume d'être surpris

(1) *Sous l'autorité des femmes.* Cet endroit est fort obscur, quelques auteurs ont prétendu que

suite tout ce qu'elles vouloient; c'est l'idée d'Alciat sur cet endroit de Ciceron.

certain Jurisconsulte, pour rendre service aux femmes, leurs persuaderent de choisir pour tuteurs par un acte public, leurs propres esclaves, dont elles faisoient en-

(2) *Des vieillards.* Ces vieillards venant à mourir sans successeurs, les biens devenoient affranchis de cette servitude.

que tant d'hommes habiles n'ayent pû jusqu'à présent regler s'il faut dire LE TROISIEME JOUR OU APRES DEMAIN; LE JUGE OU L'ARBITRE; L'AFFAIRE OU LE PROCEZ.

XXVIII. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, jamais la dignité Consulaire n'eut de lustre & ne tira d'utilité de cette science, qui ne roule que sur des formules imaginées & faites à plaisir. Car ce qui se presente de même à tout le monde, & convient également à mon adversaire comme à moi, ne peut être avantageux en aucune maniere. Vous avez donc à présent perdu, non seulement l'esperance de rendre service à quelqu'un, mais aussi le fruit de cette sentence qui fut autrefois en vigueur. IL EST PERMIS DE CONSULTER. Personne ne peut être regardé comme fort habile pour exercer une science qui, dans la surseance des affaires, n'est d'aucun usage ni dans Rome, ni hors de Rome. On ne peut donc passer pour sçavant, sur une chose que tout le monde sçait, & sur laquelle personne ne dispute. Or une proposition n'en paroît pas plus difficile parcequ'elle est renfermée en peu de paroles qui n'ont rien d'obscur. Si donc tout occupé que je suis, vous m'impatientez, je veux en trois jours devenir Jurisconsulte. Car si la question roule sur ce qui est écrit, tout est écrit, & rien ne l'est en si peu de mots

que je ne puisse ajoûter ; de quoi s'agit-il ? On ne court point de risque à répondre aux consultations que l'on nous fait. Si votre réponse est selon la regle , vous aurez répondu comme auroit répondu Sulpitius ; si elle en est differente , vous passerez pour connoître le droit contentieux , & le traiter habilement.

XXIX. Ce n'est donc pas seulement la gloire des armes qu'il faut preferer à vos formules & à vos fonctions ; mais quant à l'honneur , le talent de la parole est encore de beaucoup au-dessus de la profession que vous exercez. Aussi je trouve qu'au commencement, la plûpart de nos Romains le prefererent ; mais ne pouvant y parvenir , ils retomberent plus bas , & suivant le proverbe des Grecs , ceux qui ne purent être joüeurs de Luth , se firent joüeurs de flute. C'est ainsi que nous en voyons quelques-uns qui n'ayant pû se rendre Orateurs , sont devenus Jurisconsultes. Il faut beaucoup travailler pour devenir Orateur , c'est une étude importante , mais très-honorable , & de plus très-avantageuse. On attend de vous autres Jurisconsultes quelque bon raisonnement , mais d'un Orateur on attend sa conservation même & sa vie. D'ailleurs vos reponses & vos décisions sont souvent renversées par un plaidoyer , & ne sont confirmées qu'autant qu'un Orateur les fait valoir. Si j'en étois un

fort habile , j'en ferois l'éloge plus sobrement. Je ne parle point ici de moi, mais de ceux qui se distinguent & se sont distinguez dans ce grand art.

XXX. Il y a donc deux professions qui peuvent élever les hommes à de hauts degrez de gloire. Celle de General d'armée , celle de bon Orateur. L'un maintient & conserve tous les avantages de la paix , l'autre éloigne tous les malheurs de la guerre. Ce n'est pas que les autres vertus en elles-mêmes ne valent beaucoup, la justice , la fidelité , la modestie, la temperance; tout le monde, Sulpitius , sçait que vous les possédez éminemment. Mais ici nous parlons des arts qui font le plus d'honneur à l'homme , & non des vertus qui resident dans son ame. Tous ces livres où nous étudions, nous sont arrachez des mains aussi-tôt que quelque mouvement annonce la guerre. Car, comme dit un Poëte ingenieux , & très-bon auteur , dès que les hostilitéz sont declarées, on renvoye à l'écart, non seulement votre science causeuse , qui contrefait la sagesse , mais aussi la sagesse elle-même, cette reine de toutes choses. La force alors regle les affaires. On meprise l'Orateur , & non seulement le discoureur & l'ennuyeux, mais l'excellent & l'exquis. On aime le soldat tout grossier qu'il est , & votre profession tombe tout-à-fait. On redemande son bien, non en

justice réglée, mais les armes à la main. S'il en est ainsi, Sulpitius, il faut, ce me semble, que le Barreau le cede au Camp, le repos à la guerre, la plume à l'épée, l'ombre au soleil, & qu'enfin dans le sein de l'Empire Romain on donne le premier rang à ce qui met Rome au-dessus de tous les autres Empires.

XXXI. Mais Caton nous fait remarquer que j'éleve trop haut cette profession militaire, & que j'oublie que dans toute cette guerre contre Mitridates, on n'a combattu que contre des troupes d'effeminez. Pour moi, MESSIEURS, j'en pense tout autrement, & je n'en dirai que deux mots, car ce n'est pas sur quoi roule notre question. Mais s'il faut mépriser les guerres que nous avons eu contre les Grecs, il faut donc railler le triomphe de M. Curius sur le Roi Pyrrhus, (1) de T. Flaminius (2) sur Philippe, de M. Fulvius (3) sur les Ætoliens, de Paul-Emile (4) sur Persée, de Q. Metellus

(1) *Curius*. On le surnomma *Dentatus*, parcequ'il étoit venu au monde avec ses dents. Il fut trois fois Consul, il triompha des Sabins, des Samnites, des Lucaniens, & chassa Pyrrhus d'Italie.

battit Philippe, Roi de Macedoine, & le défit entierement. Il fut Consul & Censeur.

(3) *Fulvius*. C'est *Fulvius Nobilior*, qui donna le droit de Bourgeoisie Romaine au Poëte Ennius.

(2) *Flaminius*. A l'âge de trente ans il com-

(4) *De Paul Emile*. On connoît le merite de
sur

sur le faux (1) Philippe, de L. Mummius (2) sur les Corinthiens. Que si ces guerres étoient importantes, & si les victoires remportées, à leur occasion, ne l'étoient pas moins, pourquoi les nations de l'Asie vous paroissent-elles des ennemis à mépriser? Je voi dans nos annales que le peuple Romain eut une guerre considérable à soutenir contre Antiochus; que L. Scipion en fut le vainqueur, & que partageant sa gloire avec son frere Publius, l'un eut le glorieux nom d'Africain, après qu'il eut sauvé l'Afrique, & l'autre celui d'Asiatique, après avoir sauvé l'Asie.

XXXII. Or, dans cette guerre, Caton, l'extrême valeur de Marcus, votre bisayeul, éclata beaucoup, & comme je suis persuadé qu'il étoit tel que je vous vois être, il n'auroit jamais accompagné Scipion dans cette expedition militaire, s'il avoit crû qu'il n'y avoit que de foibles femmes à combattre. De plus, si cette guerre n'eut point été regardée comme très-importante, le Senat

ce Romain, & la guerre dont parle Cicéron à cet endroit.

(1) *Le faux Philippe*, Metellus, après avoir défait le faux Philippe, le prit prisonnier, & le fit marcher devant son char au jour de son triomphe.

(2) *Mummius*. C'étoit un homme que son mérite avoit élevé jusqu'au Consulat. Il fit la guerre aux Achéens qu'il vainquit, & emporta de l'opulente ville de Corinthe toutes les richesses, dont il ne s'appropriâ rien.

n'eut point engagé P. Scipion l'Africain , à s'en aller servir de Lieutenant à son frere , après que peu auparavant il avoit chassé de l'Italie Annibal , qu'il l'avoit banni de l'Afrique , qu'il avoit détruit Carthage , & délivré la patrie des plus grands perils. Que si vous considerez bien quelle étoit la puissance de Mitridate , tout ce qu'il a fait , & ce qu'il étoit lui-même , assurément vous mettez ce Prince au-dessus de tous les autres Rois avec qui le peuple Romain a fait la guerre ; c'est lui que L. Sylla , ce General des plus experimentez , pour ne rien dire de plus , à la tête d'une nombreuse & vaillante armée , après lui avoir présenté la bataille , laissa sortir en paix de l'Asie , où il avoit pénétré par-tout. C'est lui que L. Murena , pere de celui-ci , après l'avoir vivement & continuellement harcelé , défait même en plusieurs rencontres ; mais non entierement opprimé , cessa néanmoins de poursuivre. C'est ce Roi qui , pendant quelques années employé à reparer ses pertes , & à rassembler ses troupes , devint si puissant par sa vigilance & par ses richesses , qu'il crût pouvoir venir à bout de joindre l'Océan à la mer noire , & les troupes de Sertorius avec les siennes.

XXXIII. Aussi les deux Consuls furent-ils envoyez à cette guerre , l'un pour poursuivre Mitridate , l'autre pour défendre

la Bythinie. L'un des deux n'ayant pas réussi sur terre & sur mer, les richesses & la gloire de ce Roi en furent infiniment augmentées. Mais les progrès de Lucullus allerent si loin, que l'on ne peut se souvenir qu'il y aît jamais eu ni de guerre plus opiniâtrée, ni conduite avec plus de prudence & de valeur. Car comme le principal effort des attaques étoit contre les murs de Cizique, & que Mitridate la regardoit comme lui devant servir d'entrée en Asie, où il s'attendoit de pénétrer librement après la destruction & le renversement de ces murailles; tout fut si bien conduit par Lucullus, que la ville de ces fideles allies fut défendue, & que par la longueur du siege, toutes les troupes de Mitridate y perirent. D'ailleurs, lorsque la flotte des ennemis, si bien équipée & commandée par d'excellens chefs, enflée de ses esperances & de son audace faisoit voile vers l'Italie, vous imaginez-vous que la bataille donnée devant Tenedos (1) ne fut qu'un foible choc, & qu'un combat de nulle importance. Je ne dis rien des autres batailles, je supprime les sieges de plusieurs villes. Enfin ce Roi, chassé de ses Etats, conserva néanmoins tant de sagesse & tant de pouvoir, que s'étant joint au Roi d'Armenie, il se retablit avec de nouveaux

(1) *Tenedos*. Isle de l'Asie mineure dans l'Archipel.

secours & de nouvelles troupes.

XXXIV. Si j'avois maintenant à raconter ce que fit notre armée & son General, je pourrois faire un détail de plusieurs combats confiderables, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Je dis seulement que si la guerre contre un ennemi si fier eut été à mepriser, le Senat & le peuple Romain n'auroient cru ni la devoir entreprendre avec tant de précautions, ni la continuer tant d'années; ni combler Lucullus de tant d'honneurs, ni commettre avec tant d'empressement à Pompée le soin d'achever cette expedition. Il paroît que le plus sanglant de ces combats innombrables qui furent livrez, c'est celui qui fut donné contre Mitridate en personne, & disputé si vigoureusement. Ce Prince, après s'en être sauvé, & s'être réfugié dans le Bosphore, où ne pouvoit penetrer notre armée, dans l'extrémité de son malheur & tout fugitif qu'il étoit, conserva toujours le nom & la majesté d'un Roi. Desorte que Pompée, après avoir pris possession de ses Etats, après l'avoir chassé de tous les ports, & de toutes les places, regardoit encore la vie de ce seul homme comme quelque chose de si redoutable, que malgré la victoire qui l'avoit rendu maître de tout son pays, & de toutes les conquêtes qu'il avoit faites, ou qu'il vouloit faire, a crû néanmoins que cette guerre n'avoit été

entièrement terminée que par la mort de Mitridate. Quoi , Caton , vous meprisez un ennemi contre lequel tant de Generaux ont fait la guerre durant tant d'années , & soutenu tant de combats , dont la vie , tout vagabond , & tout poursuivi qu'il étoit , méritoit encore une si haute estime , qu'à la nouvelle de sa mort , on crût la guerre tout-à-fait finie. Or c'est dans ces operations perilleuses , où je vous soutiens que L. Muréna s'est distingué par son intrepidité , par sa prudence , par ses fatigues , en qualité de Lieutenant General , & que tout ce qu'il y a fait n'a pas eu moins de merite que toute notre science du droit & du barreau.

XXXV. Mais dans la sollicitation de la Préture , ajoutez-vous , Sulpitius fut proclamé le premier ; voulez-vous attaquer le peuple en justice , comme en vertu d'une obligation par écrit , & que pour avoir une fois donné la preference d'honneur à quelqu'un , il la lui donne pour tous les autres honneurs à l'avenir. Quel est l'Océan , quel est l'Euripe (1) que vous vous figuriez avoir autant de mouvemens & de différentes agitations de ses flots , que la tenuë des Comices a de revolutions , de flux & de reflux. Quelquefois le délai d'un jour , l'intervalle d'une nuit renverse toutes les mesures qu'on

(1) *Euripe*. Détroit. dit qu'il y a sept fois les dans la Béotie où l'on jour flux & reflux.

avoit prises. Le moindre souffle d'un nouveau bruit change toute la disposition des suffrages. Souvent aussi, sans qu'on sçache pourquoi, l'on agit tout autrement qu'on n'avoit cru; jusques-là que quelquefois le peuple s'étonne de l'événement, comme si lui-même il n'en étoit pas la cause.

XXXVI. Rien n'est moins stable que le vulgaire; rien n'est plus impenetrable que la volonté des hommes; rien n'est plus trompeur que la conduite des Comices. Qui se feroit persuadé que L. Philippus, (1) avec tant de genie, tant de distinction, tant de credit, tant de noblesse, pût être supplanté par M. Herennius; que Q. Catulus, avec une politesse, une sagesse, une probité si supérieure, eût pû l'être par Cn. Manlius; [2] que M. Scaurus, cet homme si grave, ce citoyen si recommandable, ce Sénateur si courageux, aît pû l'être par Q. Maximus. Non seulement on n'a point pensé qu'il arriveroit rien de pareil à leur égard, mais même quand la chose est arrivée, on n'a pû comprendre comment cela s'étoit fait. Car comme souvent les tempêtes s'élèvent après que le ciel en aura donné quelque signe, & que souvent

(1) L. Philippus. Il fut l'Edilité que Cn. Man-
néanmoins Consul peu lius, homme avare &
d'années après. sordide, fut préféré à Q.

[2] Cn. Manlius. C'est Catulus, l'un des plus il-
lustres Romains.

aussi , fans que rien de certain les annonce , elles sont excitées par des causes inconnuës : de même dans ces agitations populaires des Comices , vous en comprenez quelquefois la raison , & d'autrefois elle est si cachée qu'il semble que cela se fait par hazard.

XXXVII. Cependant s'il faut apporter des raisons. Deux choses qui manquèrent absolument à Murena , quand il fut élu Préteur , lui servirent quand il fallut être Consul. La première , c'est qu'on avoit attendu de lui des jeux publics , & cette attente s'étoit fortifiée par un certain bruit , & par l'affectation de ses concurrens à le publier. La seconde , c'est que ceux qui , durant sa fonction de Lieutenant General , avoient été les témoins de ses manieres nobles & de son courage , n'étoient point encore revenus de la province. La fortune lui reservoit ces deux moyens pour solliciter le Consulat. Car ces mêmes troupes , qui s'étoient renduës à Rome pour le triomphe de Lucullus , leur Commandant , accompagnerent Murena partout , & sa Préture lui fit rendre au public ce magnifique spectacle qu'il auroit dû rendre quand il l'avoit postulé.

XXXVIII. Trouvez-vous que ce soient de petits avantages & de foibles apuis pour parvenir à la dignité de Consul , que le consentement unanime des troupes. Il peut beaucoup de lui-même par la multitude & sur les

amis , par l'inclination. Quand donc il s'agit de proclamer un Consul , les suffrages des soldats ont une grande autorité sur le peuple. Aussi dans les Comices consulaires les Generaux d'armée n'ont pas besoin, pour être élus, que l'on exagere leur merite. Que d'efficace n'y a-t-il point dans ces paroles.

IL M'A GUERI DE MES BLESSURES,
IL M'A FAIT PART DU BUTIN; SOUS
CE CHEF NOUS AVONS FORCE' LE
CAMP, NOUS AVONS RASSEMBLE' NOS
E'TENDARDS; IL N'A JAMAIS PLUS
IMPOSE' DE TRAVAIL AU SOLDAT
QU'IL NE S'EN IMPOSÔIT A LUI-ME-
ME , TOUJOURS VAILLANT , TOU-
JOURS HEUREUX. Combien croyez-
vous que de tels discours contribuent à la
reputation , & à nous concilier l'amitié des
hommes? Car si dans ces Comices on obser-
ve tant de religion que le présage le plus fa-
vorable est toujours celui qui prévaut , doit-
on s'étonner qu'en faveur de Muréna , ce
que l'on sçait , & ce que l'on publie de ses
heureux exploits ait prévalu?

XXXIX. Mais si ces réflexions , toutes
solides qu'elles sont , vous paroissent frivo-
les , & que vous trouviez les suffrages des
citoyens preferables à ceux des soldats , ne
méprisez pas tant en Muréna l'élégance de
ses jeux , & la magnificence de ses specta-
cles , qui lui ont beaucoup servi. Qu'est-il
nécessaire

nécessaire que je dise combien le peuple & le vulgaire ignorant se plaît à ces fêtes publiques ? Il n'en faut pas être fort surpris , mais c'est assez pour l'affaire présente. Ces Comices sont des assemblées populaires & nombreuses ; après que l'éclat de ces jeux a réjoui la multitude , il n'y a pas de quoi s'étonner qu'elle ait été favorable à Muréna. Mais si nous-mêmes , que les affaires écartent de toutes sortes de plaisirs , & qui , dans nos occupations , pouvons en prendre d'une autre nature , nous nous plaçons néanmoins à ces jeux , & nous nous y laissons entraîner , que trouvez-vous qui doive surprendre dans la conduite d'une populace peu éclairée ?

XL. Lucius Othon , [1] homme courageux , & mon ami , rendit à l'ordre des Chevaliers , non seulement sa splendeur , mais son plaisir. Ainsi cette loi qu'il établit touchant les jeux est la plus agréable qu'on ait rendue , pour avoir remis un ordre illustre en état de prendre ses delassemens avec dignité. Croyez-moi , ces fêtes réjouissent non seulement ceux qui l'avoient de bonne

(1) *L. Othon.* Ce Tribun du peuple fit passer une loi par laquelle les Chevaliers Romains au Théâtre seroient placez dans les quatorze bancs

distinguez pour le spectacle , d'où les Sénateurs les avoient exclus. C'est ce que veut dire Cicéron en cet endroit.

foi , mais ceux aussi qui n'en veulent pas convenir ; je l'ai bien éprouvé moi-même quand j'ai postulé , car nous y avons fait assaut (1) de spectacles. Que si , lorsque j'étois Edile , après avoir donné des jeux pendant trois jours , je fus cependant allarmé par les jeux d'Antoine , vous qui par le sort n'en aviez point à donner, pensez-vous que ces jeux dont vous vous raillez , & qui coûterent tant d'argent à Muréna , ne vous aient point porté préjudice ?

XL I. Mais supposons que tout soit égal ; que les services de la guerre & ceux du barreau soient du même prix ; que les suffrages du citoyen & du soldat soient semblables , qu'il soit indifférent d'avoir donné les plus magnifiques jeux au peuple , ou de n'en avoir point donné du tout ; pensez-vous que dans la préture même il n'y ait point eu de différence entre votre destinée & la sienne ? Il lui échût par le sort l'emploi de rendre la justice , [2] ce que nous vous souhaitions

(1) *Assaut de spectacles.* Il veut parler de C. Antonius Nepos , dont les jeux furent si magnifiques qu'ils sembloient seuls demander le Consulat.

(2) *De rendre la justice.* C'est-à-dire , le sort le fit Préteur de la ville

de Rome. C'étoit à lui de donner les jeux d'Apollon. Sulpitius ne fut que Préteur pour les étrangers qui avoient des contestations avec les citoyens , & cette fonction rouloit sur des discussions désagréables.

comme vos amis. L'importance des affaires dans cet exercice contribue à la reputation, & les jugemens équitables y concilient l'estime publique. Un sage Préteur, comme celui-ci, veille dans ses fonctions à ne choquer personne par l'uniformité de ses decrets, & s'attire l'affection par l'affabilité de ses audiences. C'est y exercer une commission bien belle & bien propre à meriter le Consulat, quand on y termine les éloges qu'on y a reçus de son équité, de sa probité, de sa politesse, par le plaisir & par le spectacle des jeux solennels qu'on donne au peuple.

XLII. Mais quelle fut à vous votre direction? Bien triste assurément & bien dure. Les enquêtes sur le peculat, d'un côté toutes semées de pleurs & de soupirs, & de l'autre, pleines de dénonciations & d'empoisonnemens. Il y fallut rassembler les Juges, (1) & les y retenir malgré eux; le Greffier y vint par force, & tous ceux de son corps s'en éloignèrent. La demission generale & bienfaisante de Sylla y fut desapprouvée. Plusieurs citoyens, & presque la moitié de la ville y furent maltraitez, & les contestations examinées avec rigueur. On l'oublie quand on y gagne, mais quand on y

(1) *Les Juges.* Les Juges choisis ne pouvaient se résoudre à faire leurs fonctions. Sulpitius, furent si ingrates à discuter, que les

perd on s'en souvient. Enfin vous refusâtes de partir pour la province (1) qui vous étoit échûë , & je ne puis blâmer en vous la même conduite que la mienne , comme Préteur & comme Consul. Cependant le séjour de Muréna dans la sienne lui acquit beaucoup d'amis , avec une excellente réputation. Il eut à son départ une levée de troupes dans l'Ombrie , où la République lui donna le pouvoir de faire des largesses , & il usa si à propos de cette permission , qu'il s'attira la bienveillance de plusieurs Tribus , qui se rassemblent dans les villes municipales de ce pays-là. Par ses décisions & par ses soins , il fit si bien dans les Gaules que nos Receveurs purent exiger des sommes dont on n'espéroit plus le recouvrement. Vous , cependant à Rome , vous rendiez service à vos amis , je l'avoüe ; mais faites pourtant reflexion que certains amis ont coûtume de diminuer un peu de leur estime envers ceux qu'ils voyent negliger leur emploi.

X L I I I. Après vous avoir montré , MESSIEURS , dans Sulpitius & dans Muréna l'égalité du mérite pour prétendre à la dignité de Consul , & la difference de leur destinée dans la direction des affaires qui

(1) Pour la Province. Les Préteurs , après leur année, alloient com-
mander dans la province qui leur étoit échûë.

regardoient leur département , je dirai plus librement en quoi mon ami Sulpitius est inférieur. Et maintenant que les tems en sont passez , je le dirai devant vous , comme je l'ai dit souvent à lui-même. Je vous ai déclaré bien des fois , Sulpitius , avant que cette cause fut entamée , que j'ignorois que vous sollicitassiez le Consulat. Et dans toutes ces affaires , où je vous voyois agir & parler avec tant de courage & de fermeté , j'ai toujours eu coutume de vous avertir que vous me paroissiez plutôt avoir l'intrepidité d'un Sénateur , que la prudence d'un Aspirant aux Magistratures. Premièrement ces accusations effrayantes & menaçantes que vous aviez accoutumé de faire tous les jours , sont sans doute d'un homme vigoureux , mais elles vous alienent les sentimens du peuple , elles vous ôtent l'esperance d'en rien obtenir ; & de plus , elles affoiblissent les bonnes dispositions de nos amis. Je ne sçai comment cela se fait , & l'on ne l'a pas seulement remarqué dans une ou deux personnes , mais dans plusieurs , qu'aussitôt qu'un Candidat a paru mediter quelque accusation , il semble qu'en même tems il desespere de parvenir aux honneurs qu'il postuloit.

XLIV. Mais quoi , n'est-il donc pas à propos de venger un affront qu'on a reçu ? fort à propos , sans doute : mais le tems de

postuler n'est pas le tems de poursuivre une vengeance. Je veux qu'en postulant, & surtout pour le Consulat, animé de grandes esperances & d'une confiance heroïque, on soit conduit sur la place & au champ de Mars avec un cortège nombreux. Je n'aime point dans un Candidat ces perquisitions, qui n'annoncent que le refus de ce qu'il sollicite, ces preparatifs de témoignages plutôt que de suffrages, des menaces plutôt que des caresses, des declamations plutôt que de frequentes visites. Particulierement aujourd'hui, que selon la nouvelle coutume, tous les aspirans parcourent presque toutes les maisons, où par l'air de leurs visages on forme ses conjectures sur ce qu'ils semblent avoir de confiance & de credit.

- XL V. Voyez-vous celui-ci, dit-on, comme il est triste & découragé, il s'abbat, il se défie, il baisse la lance. Alors il se répand ces divers bruits; sçavez-vous qu'un tel, songe à faire une accusation, qu'il informe contre ses concurrens, & qu'il cherche des temoins par-tout. J'en élirai donc un autre, puisque lui-même il desespere de réussir. C'est de cette sorte que les meilleurs amis se refroidissent, & n'ont plus les mêmes empressements; ils ne se mêlent plus d'une affaire qui se traite ainsi par temoins, ou reservent leurs bons offices & leur pouvoir pour le jugement de l'accusation. De

là il arrive que le Candidat ne peut plus employer tout son esprit, tous les soins, toutes ses reflexions, toutes les attentions, à solliciter : il est partagé par les idées de l'accusation, & ce n'est pas une petite affaire, mais très-importante : car, c'est un assez grand dessein que de préparer tous les moyens pour bannir un homme qui ne manque ni d'autorité ni de fortune, qui par lui-même, par les siens & par des étrangers peut se défendre. Nous concourons tous quand il s'agit de repousser un peril, & dès qu'il y va de la vie, quand nous ne sommes point ennemis declarez, nous rendons les soins & les services de vrais amis aux personnes les plus étrangères.

XLVI. J'ai donc compris après avoir examiné les inquietudes attachées aux fonctions de postulant, de défenseur & d'accusateur, qu'il faut une vigilance assidue pour postuler, des soins officieux pour défendre, & de fatigantes attentions pour accuser. Ainsi, je soutiens qu'il est impossible que le même homme ajuste bien ensemble, la sollicitation du Consulat avec une accusation. Peu de gens sont capables de soutenir l'une de ces deux entreprises, mais personne en même-tems ne peut réussir à l'une & à l'autre. Vous avez cru sans doute qu'en vous desistant de votre demande, & réunissant toutes vos pensées à l'accusation, vous

pourriez satisfaire à ces deux desseins , vous vous êtes bien trompé ; car depuis que vous êtes devenu dénonciateur de crimes , quel jour s'est-il passé que vous n'ayez employé totalement à cette poursuite : vous avez avec empressement cherché quelque loi contre les cabales , & il ne vous en manquoit pas. La loi Calpurnia (1) n'étoit pas conçûe en termes fort indulgens : on a eu égard à vos desirs & à votre mérite , & si l'accusé eût été coupable , cette loi peut-être auroit donné quelque force à votre accusation : mais elle s'est trouvée contraire à votre demande.

X L V I I. On a requis par votre avis une plus sévère punition contre le peuple , & les pauvres ont été fort allarmez ; on a demandé l'exil contre notre Ordre ; [2] le Sénat a eu cette condescendance pour votre requisiion , mais ce n'a pas été sans repugnance , que suivant votre conseil il a fait des reglemens si rigoureux , contre les gens d'une fortune mediocre. On a mis une peine à l'excuse pour maladie , l'esprit de plusieurs personnes s'en est revolté , se voyant contrainsts , ou de combattre contre les interêts de leur santé , ou de sacrifier aux dou-

(1) *La loi Calpurnia.* purnius Pilon.

C'est celle qui avoit été établie contre les cabaleurs l'an de Rome 697. (2) *Contre notre ordre.* Contre les Chevaliers Romains.
par le Consul C. Cal-

leurs qui les tourmentent toutes les autres commoditez de la vie. Qui donc a proposé ces sortes de loix ? Celui que l'autorité du Senat & vos volontez y déterminoient, & qui n'en retiroit nul avantage.

Croyez-vous que ce qu'un Senat nombreux a rejetté comme je le fouhaitois ardemment, vous fasse peu de tort ? Vous avez instamment demandé le mélange [1] confus des suffrages ; que la loi Manilia fut pro-

(1) *Le mélange confus des suffrages.* Il faut un peu s'étendre pour expliquer comment se donnoient les suffrages. Quand le peuple chez les Romains s'assembloit pour porter son suffrage sur une loi, sur une élection, sur une affaire considérable, & non quand on s'assembloit pour des jeux publics & pour des répartitions d'impôts, la convocation se faisoit par un Magistrat. Quand le peuple n'étoit pas encore divisé par centuries & par tribus, toutes les affaires se traitoient dans les assemblées par Curies, dont il y en avoit trente. Après le tems des Rois vers l'an 260. le peuple dans une revolution obtint la création des Tribuns du peuple, qui furent élus dans ces assemblées Curiales, & les autres Magistrats y furent aussi d'abord élus. Il n'y avoit alors de citoyens inscrits dans ces Curies que ceux qui avoient domicile & résidence habituelle à Rome : ceux qui par succession de tems acquirent le droit de bourgeoisie Romaine étoient inscrits dans les Tribus, mais non dans les Curies. Ainsi le droit de suffrages dans les assemblées curiales n'étoit que pour ceux qui étoient inscrits dans les Curies. Ces comices ou assemblées se tenoient dans une sale sur la pla-

rogée, qu'il n'y eût distinction ni de voix,

ce publique de Rome. Quand le peuple après la convocation generale se trouvoit tout assemblé, celui qui présidoit disoit le sujet sur lequel il falloit deliberer, & enjoignoit à chacun de se rendre dans sa Curie pour proceder à la délibération, à moins que quelque Tribun du peuple ne s'y opposât, avec ce seul mot : *Veto, je le défens*, qu'il prononçoit tout haut. Chaque Curie deliberoit entr'elle en particulier; ensuite on tiroit au sort pour leur donner leur rang d'opiner, & quand il y en avoit seize de même opinion la délibération cessoit, parce qu'on avoit la pluralité.

Ces Comices par Curies devinrent dans la suite moins considerables, lorsque le peuple eut été divisé par classes & par centuries, où se firent les élections des Magistrats majeurs. Cette division par classes étoit établie à raison des biens que chacun pouvoit a-

voir, & ceux qui en avoient à peu près la même quantité étoient mis dans la même centurie. Ces centuries étoient sous cinq classes. Ces comices par centuries se tenoient hors la ville sous l'autorité des Cōsuls dans le champ de Mars, appelé de ce nom, parce qu'il y avoit un temple dédié au Dieu Mars. On convoquoit ces assemblées par autorité du Senat. Les Consuls annonçoient ces jours de convocation par un Edit rendu plusieurs jours auparavant. Après que l'on avoit tiré au sort pour la prerogative de la centurie; c'est-à-dire, de celle qui devoit opiner la premiere, si par le nombre des suffrages elle l'emportoit sur les autres, on ne continuoit pas d'aller aux opinions, car on sçavoit de quel nombre de personnes chaque centurie étoit composée. Or pour le fait dont il s'agit ici, Servius Sulpitius avoit demandé, que sans com-

ni de vertu , ni de puissance : mais les honnêtes gens & les plus considerables de leurs villes Municipales ont souffert impatiemment , qu'un seul homme fit ses efforts pour confondre ainsi tous les differens degrez de credit & de merite. Vous avez voulu qu'il y eût des Arbitres ou des Juges nommez par les accusateurs-même , afin que les haines secretes que les citoyens renferment maintenant sous des divisions cachées paraissent avec éclat contre les interêts de tous les gens de bien.

XLVIII. Tous ces reglemens vous ouvroient les voyes de l'accusation, mais vous fermoient celles du Consulat. Aussi votre poursuite en fut-elle honteusement traversée ; je declarai ce que j'en pensois , & la sagesse de l'éloquent Hortensius s'en est expliquée d'une maniere très solide ; en sorte que l'on m'a laissé la fonction la plus difficile à remplir ; car , ayant à parler après lui & de plus après un homme aussi distingué que M. Crassus , par son merite , par son

<p>pter les centuries , elles fussent toutes confonduës , en sorte que l'on ne pût distinguer de quelle centurie venoient les suffrages , & qu'en les comptant dans cette confusion , l'on ne vît point par qui le Consul</p>	<p>ou tout autre Magistrat étoit choisi ou rejeté. De cette façon la cabale ne pouvoit guere avoir lieu , parceque l'on ne pouvoit distinguer quelle centurie avoit été favorable ou contraire.</p>
---	---

exactitude & par le talent de la parole , je suis chargé , comme le dernier , de défendre cette cause , non en partie , mais toute entière , & d'en dire tout ce que je jugerai de convenable. Ainsi , MESSIEURS , puisque je dois traiter presque les mêmes choses qu'eux , je ferai mon possible pour ne vous point ennuyer.

XLIX. Quel coup mortel , Sulpitius , pensez-vous avoir donné à votre poursuite , quand vous avez mis le peuple Romain en état de craindre que Catilina ne devînt Consul , après que vous auriez paru n'y plus prétendre en vous constituant accusateur. On vous voyoit faire vos informations d'un air chagrin ; on remarquoit la tristesse de vos amis , vos observations sur les dépositions par écrit , les témoins à qui vous parliez séparément , les souscripteurs [1] écartez les uns des autres ; il est constant que ces précautions rendent les visages des Candidats bien moins sereins & bien plus sombres. Cependant Catilina paroissoit alerte & joyeux , suivi par un cortège de jeunes gens , environné de délateurs & d'assassins , fier de ce qu'il esperoit des soldats , & de ce que lui promettoit mon Collegue , comme il le disoit lui-même , entouré par une ar-

(1) *Les souscripteurs.* cours à l'accusateur , Ceux qui se déclaroient mettoient leur signature comme devant prêter serment au bas de l'accusation.

mée d'habitans de Fiezoli & d'Arezzo, (1) troupe bien differente de ces hommes accablés au tems de Sylla par les calamitez publiques. Il avoit son air plein de fureur, les yeux d'un scelerat & le langage arrogant; en sorte que déjà le Consulat lui paroissoit indubitable & comme établi dans sa famille. Il méprisoit Muréna, ne regardant plus Sulpitius comme son concurrent, mais comme son accusateur; il lui declaroit la guerre & menaçoit toute la patrie.

L. Si dans ces conjonctures il fût devenu Consul, quelle allarme eût saisi tous les gens de bien? quel desespoir de la Republique. N'exigez pas de moi que je vous le représente, rappelez-en le souvenir vous-même. Vous n'avez pas oublié comment le public eut connoissance de ce qu'avoit dit cet infame gladiateur dans la harangue qu'il fit chez lui, lorsqu'il soutint que les misérables ne pouvoient être fidelement défendus que par un misérable comme eux, & que des citoyens opprimez ne devoient pas se fier aux promesses des gens riches, à qui rien ne manque: qu'ainsi, ceux qui voudroient reparer leur perte & recouvrer ce qui leur auroit été pris, n'avoient qu'à reflechir sur ce que lui-même il devoit, sur ce qu'il possédoit, sur ce qu'il osoit, & qu'il ne falloit

(1) *De Fiezoli & Darezzo.* Deux villes de Toscane.

être ni timide ni consterné , quand on étoit prêt de se mettre à la tête & de lever l'étendard des malheureux.

L I. Ayant donc pour lors entendu le récit de ce discours , vous vous souvenez qu'à mon rapport le Senat fit une ordonnance , qu'on ne tiendrait point de comices le lendemain , afin que les Senateurs pussent s'assembler pour délibérer sur cette affaire : ainsi le jour suivant en présence d'une nombreuse assemblée de Senateurs j'apostrophai Catilina & l'interpellai de répondre , s'il vouloit , à tous ces chefs qui m'avoient été dénoncés. Lui qui fut toujours l'homme du monde le plus ouvert, ne se justifia point du crime, le déclara sans façon, & s'en chargea : il dit, que la République étoit partagée en deux corps , dont l'un étoit foible & la tête aussi, l'autre fort, mais qui n'avoit point de tête , & qu'il lui en serviroit, tant qu'il seroit en vie, puisqu'on vouloit bien lui faire cet honneur. Ce nombreux concours de Senateurs en gemit , mais ne decreta pas néanmoins aussi severement que l'indignité de l'accusé le meritoit ; car , une partie conclut avec peu de vigueur , parce qu'ils ne craignoient rien, & l'autre partie parce qu'ils craignoient tout. Alors il sortit du Senat triomphant de joye , lui qui n'en devoit jamais sortir qu'il ne fût mort ; surtout après avoir répondu quelques jours

auparavant à un Sénateur aussi intrepide que Caton, qui le menaçoit de l'appeller en jugement, que si l'on allumoit le feu de quelque entreprise contre ses biens, il ne l'éteindroit pas avec de l'eau, mais avec la chute entière de la République.

LII. Ebranlé par tous ces projets, & sachant que les Conjurez en armes devoient être conduits par Catilina dans le champ de Mars, j'y descendis escorté par une troupe des plus vaillans hommes, & revêtu de cette bonne & large cuirasse, non pour mettre mon corps à couvert, car je n'ignorois pas que d'ordinaire Catilina portoit ses coups moins dans le ventre & dans les flancs, que droit à la tête & à la gorge, mais afin que tous les gens de bien s'en apperçussent, & que voyant leur Consul au milieu du peril & des allarmes, comme il ne manqua pas d'arriver, ils accourussent à son secours & à sa défense. Voilà Sulpitius, par quelle raison, vous croyant moins ardent à postuler, & voyant Catilina tout enflammé par ses esperances & ses desirs, tous ceux qui vouloient éloigner de la République cette peste dangereuse, se déclarerent aussi-tôt pour Muréna.

LIII. Or, dans les comices Consulaires, cette soudaine inclination des volontez est bien puissante, sur-tout quand elle tombe sur un homme de bien, & dont la

sollicitation d'ailleurs est ornée de plusieurs autres talens. Quand un citoyen distingué par le mérite de son père & de ses ancêtres, par une jeunesse réglée, par une illustre Lieutenance militaire, par une Préture approuvée dans ses jugemens, agreable dans ses fonctions, éclatante dans ses commissions, postule avec vigilance & de manière qu'il n'est point étonné par les menaces, & qu'il ne menace personne, est-il surprenant qu'il ait conçu tout-à-coup l'espérance d'obtenir le Consulat, n'ayant plus que Catilina pour concurrent.

LIV. Puisque Muréna le veut, j'ai maintenant à retoucher dans mon discours ce troisième chef, qui regarde les accusations de cabaleur, quoiqu'il ait été justifié par ceux qui parloient avant moi. Je vais donc répondre à Posthumius, mon illustre ami, sur les informations, touchant les distributions (1) d'argent que l'on a surprises entre les mains des dépositaires. Je vais répondre à Sulpitius, ce jeune homme sage & vertueux, sur les centuries des Chevaliers; & en dernier lieu, à Caton, que ses différens

(1) *Et les sommes* pour s'attirer les suffrages entre les mains de
qu'on leur a surprises. quelques personnes l'argent que l'on vouloit
 En traduisant cet endroit répandre dans les centu-
 il a fallu un peu l'étendre pour en donner l'intelligence. Lorsque l'on ries.
 postuloit on mertoit

merites élevent si haut, sur ce qui regarde la République.

L V. Mais, j'ai d'abord à deplorer la situation de Muréna, qui m'a tout à coup fait sentir de tendres mouvemens de compassion; car, MESSIEURS, ayant jusqu'à présent bien des fois jugé par les malheurs des autres & par mes propres soins & mes travaux continuels, qu'il n'y avoit d'heureux que les hommes, qui dégagent de tous les desirs de l'ambition, passent tranquillement leur vie dans le repos; les perils imprévûs & si fréquens de Muréna, m'ont tellement frappé, que je ne puis assez plaindre notre destinée à tous tant que nous sommes, ni ses disgrâces, & sa condition personnelle. Lorsqu'au moment qu'il veut monter à un degré d'honneur, dont sa famille & ses ancêtres ont été toujours revêtus, il se voit en danger de perdre tout ce qu'ils lui en ont laissé & tout ce que lui-même s'en est acquis, & court risque, par le desir d'un nouveau titre honorable, de voir son ancienne fortune anéantie.

L VI. Cette situation sans doute est fâcheuse; mais il est bien plus dur encore pour lui d'avoir des accusateurs qui se présentent au barreau, non par quelques ressentimens de haine qui les porte à l'accuser, mais pour faire réussir une accusation qui leur inspire de la haine : car sans parler de

Servius Sulpitius, que je sçai n'être point animé contre Muréna, par quelque injure qu'il en ait reçûë, mais par leur concurrence pour la dignité Consulaire; il est de plus accusé par Cn. Posthumius, l'ami de son pere, son ancien voisin, & son ami particulier, comme il dit lui-même, & qui met en avant plusieurs témoignages de leur amitié, sans pouvoir en citer un seul de leur alienation d'aujourd'hui. Il est accusé par le jeune Sulpitius, compagnon de son fils, dont le caractère d'esprit lui devoit encore plus attacher les amis de son pere. Il est enfin accusé par M. Caton, qui non seulement n'a nulle raison d'être contraire à Muréna, mais sembloit ne nous être donné dans Rome que pour consacrer sa fortune & ses attentions à secourir plusieurs étrangers, sans qu'à peine un seul ennemi en ait souffert quelque dommage.

L VII Je repondrai donc premierement à Posthumius, qui me paroît, je ne sçai pourquoi, de Candidat [1] Prétorien, se jetter sur un Candidat Consulaire, comme un Cavalier qui saute d'un cheval [2] sur

[1] *Candidat Prétorien.* Posthumius qui sollicitoit la Préture s'en étoit desisté pour accuser Muréna.

[2] *Saute sur un autre.* Car si Posthumius

s'est desisté de ses poursuites, les démarches de ses cōcurrans ne lui font plus de tort, & n'en font qu'à ceux qui postulent encore.

un autre du même char , & qui se desistait de sa sollicitation , si ses concurrens ne sont point en faute , veut donc ceder à leur mérite ; ou si quelqu'un d'eux a repandu de l'argent , devoit chercher un ami pour en demander justice , & le poursuivre à sa place.

Il manque ici ce que Cicéron répondit à Posthumius & au jeune Sulpitius.

LVIII. Je viens maintenant à Caton , en qui reside toute la force de l'accusation contre Muréna. Mais quelque vehemente , & quelque grave qu'elle puisse être , je la redoute moins que le poids de sa reputation. J'ai donc , MESSIEURS , à vous demander d'abord que ni son mérite , ni le rang de Tribun qu'il est prêt d'avoir , ni l'éclat & la regularité de sa vie , ne puissent aujourd'hui faire tort à Muréna , qui ne doit pas enfin être le seul à ne pas profiter des vertus que Caton n'a , ce semble , acquises , que pour faire du bien à tout le monde. Quand Scipion l'Africain accusa Cotta , il avoit été deux fois Consul , il avoit détruit Numance & Carthage , ces deux grands objets de nos allarmes ; de plus , il excelloit par son éloquence , par sa fidelité , par sa droiture , & d'ailleurs son autorité particuliere étoit aussi grande que celle de l'Empire Romain , qui n'étoit puissant que par ses travaux guerriers.

Cependant j'ai souvent entendu dire à nos anciens que rien n'avoit été plus avantageux à Cotta que le merite éminent de son accusateur. Car les gens sages qui devoient alors juger cette cause , ne voulurent pas qu'on pût dire que qui que ce soit eût succombé sous le credit de son adversaire.

LIX. De plus , Caton , lorsque votre bifayeul, cet homme celebre & si vigoureux (car la tradition nous l'apprend) s'acharna si fort à vouloir perdre Sergius Galba , le peuple ne le lui arracha-t'il pas des mains ? Rome & les sages sur-tout , qui prévoyoit l'avenir , n'ont-ils pas résisté de tout tems à la trop grande autorité des accusateurs ? Je ne veux point les voir paroître au Tribunal avec tout l'éclat de leur puissance, avec des forces superieures , avec trop de pouvoir & de credit , qu'ils réservent tous ces avantages pour conserver les innocens , pour secourir les foibles , pour protéger les malheureux ; mais quand il s'agit de perdre & de faire perir les citoyens , qu'ils s'en dépouillent genereusement.

LX. Que si quelqu'un alleguoit que Caton ne se seroit pas porté pour accusateur de Muréna , s'il ne l'avoit jugé coupable au-

* Tout le reste de cette Oraison a été déjà traduit par feu M. l'Abbé Regnier Desmarêts. Il y avoit si bien réussi qu'en beaucoup d'endroits je n'ai pû m'empêcher de le copier littéralement.

paravant, ce feroit, MESSIEURS, introduire une loi bien injuste, & rendre bien malheureuse la condition des hommes dans leurs perils, de s'imaginer que le jugement d'un accusateur contre un accusé doit avoir la force de lui causer quelque préjudice. L'estime particuliere que je fais de votre vertu, Caton, m'ôte la hardiesse de condamner votre entreprise, peut-être néanmoins qu'en quelque chose je pourrois la reformer & la rendre un peu plus reguliere. VOUS MANQUEZ RAREMENT, disoit un sage Gouverneur à un jeune Heros qu'il conduisoit, MAIS QUAND VOUS MANQUEZ, JE PUIS VOUS REGLER. Pour moi j'avouïerai franchement que vous ne manquez en rien, & que vous n'êtes point un homme qu'en nulle occasion il faille corriger; mais vous pourriez quelquefois vous laisser plier un peu. Vous êtes naturellement formé pour l'honneur, pour la gravité, pour la moderation, pour la magnanimité, pour la justice, en un mot, pour toutes les vertus dignes d'un grand homme. A tant de belles qualitez vous avez joint une morale nullement flexible & temperée, mais un peu plus dure & plus apre que la nature & la raison ne le comportent.

LXI. Or, comme je n'ai point à parler ici devant une multitude ignorante, & dans quelque assemblée de gens grossiers, je m'é-

tendrai plus librement sur des études de littérature , qui vous sont aussi familières , & ne vous plaisent pas moins qu'à moi. Vous devez donc sçavoir , MESSIEURS , que toutes ces excellentes vertus que nous voions briller dans Caton , sont ses biens propres , & que tout ce que nous souhaiterions quelquefois n'y pas voir, ne lui vient point de son fond , mais de ceux qui l'ont instruit. Il y eut autrefois un homme d'un genie sublime, nommé Zénon, dont les disciples & les sectateurs sont appelez Stoiciens : voici ses dogmes & ses maximes. “ Le sage doit n'être ébranlé par l'autorité de per-
“ sonne, & ne pardonner jamais aucun crime.
“ Il n'y a qu'un imbecille ou un insensé qui
“ puisse être compatissant. Il ne convient
“ à l'homme ni d'être prié, ni d'être fléchi.
“ Il n'y a que les sages de bien faits, si diffor-
“ mes qu'ils puissent être , ni qu'eux seuls de
“ riches , si pauvres qu'ils soient , ni qu'eux
“ seuls de Rois, fussent-ils les plus vils esclaves.
“ Pour nous qui ne sommes pas au nombre de leurs sages , ils nous regardent comme des vagabonds , des exilés , des ennemis , & des fous. Ils disent que toutes les fautes sont égales , que le moindre manquement est un crime atroce , & qu'il n'y a pas moins de mal à tuer un cocq, quand il n'y a point de nécessité , qu'à tuer son propre pere ; que le sage ne doute de rien , ne se re-

pent de rien , ne se trompe en rien , & ne change jamais de sentiment.

LXII. Voilà les maximes que le merveilleux genie de Caton s'est appropriées après de si sçavans maîtres, non pour en disputer par entretien, comme il arrive à bien des gens, mais pour en faire la regle de sa conduite. Les fermiers publics demandent-ils quelque diminution, soyez attentif, dit Caton, à ne rien faire pour leur rendre service. Des malheureux viennent-ils humblement vous demander grace, vous êtes un scelerat si vous leur accordez quelque chose par compassion. Quelqu'un vous avouera qu'il a failli, & vous en demandera pardon, c'est un crime que de pardonner un crime. Mais la faute est legere, toutes les fautes sont égales. Vous est-il échapé quelque parole, c'est une chose irrevocable; mais on ne portoit pas un jugement fixe, ce n'étoit qu'une opinion; le sage ne sçait ce que c'est que d'opinions. Vous lui dites qu'il s'est trompé dans quelque affaire, il le prend pour une injure. Et c'est suivant cette doctrine qu'il agit dans la cause presente. J'ai déclaré en plein Senat, dit Caton, que je déférerois le Candidat. Vous l'avez dit en colere; le sage ne s'y met jamais. Peut-être la conjoncture en a-t-elle été la cause. Agir dans un tems autrement que dans un autre, c'est être un fourbe & un mechant homme.

Changer de sentiment c'est une infamie; se laisser prier c'est un crime, se laisser toucher à la priere, c'en est encore un plus grand.

LXIII. Pour nos Philosophes plus moderez (car je vous avoüerai, Caton , que dans ma jeunesse, me défiant de mon esprit, j'ai cherché dans les sciences de quoi l'apuyer.) Nos Philosophes, dis-je, que Platon & Aristote avoient rendu prudents & moderez, disent que l'autorité doit valoir quelque chose auprès du sage; qu'il est d'un homme vertueux d'avoir de la compassion; qu'il y a de la différence dans les crimes, & par consequent dans les châtimens; que la fermeté laisse à l'homme la liberté de pardonner; que le sage a souvent des opinions sur ce qu'il ne sçait pas; qu'il se fâche quelquefois; qu'il se laisse prier & fléchir; qu'il reforme ce qu'il a dit quand il est juste de le reformer; qu'il renonce quelquefois à son premier sentiment, & que toutes les vertus sont renfermées dans un certain milieu qui les proportionne.

LXIV. Si le hazard, Caton, avec le caractère naturel que vous avez, vous eût adressé à ces sortes de maîtres, vous n'en seriez ni meilleur, ni plus ferme, ni plus temperant, ni plus juste; (car cela n'est pas possible) mais vous auriez plus de penchant à la douceur, vous n'accuseriez point sans que nulle inimitié vous y portât, sans être attaqué

qué par nulle injure, le plus modeste de tous les hommes, le plus rempli de mérite & d'honneur, vous auriez crû que la fortune vous ayant destiné tous deux, à veiller sur la République, elle avoit mis entre vous quelque liaison. Ainsi, ou vous n'auriez point dit, en plein Senat, ce que vous avez si durement avancé, ou vous l'auriez mis en reserve, ou vous l'auriez interprété dans un sens plus favorable.

LXV. Mais j'ai quelque pressentiment que l'usage de la vie civile, que la succession des tems, que l'âge, en un mot, adoucira cette impetueuse vivacité de courage; que la force & la trempe de votre esprit rendent si fier & tout pénétré des instructions encore recentes de vos maîtres. Car il me semble que ceux qui vous ont enseigné la sagesse, ont étendu les fonctions de leur office un peu plus loin que la nature ne le vouloit. Nous devons tendre par nos desirs à la plus haute perfection, mais il ne faut pourtant pas aller plus avant que la prudence ne le demande. Ne pardonneriez-vous rien? Oiii, quelque chose, mais non pas tout. N'aurez-vous point d'égard au credit? Au contraire, résistons-y quand le devoir & la justice l'exigeront. Ne vous laissez point émouvoir à la pitié; je le veux. Mais une trop grande rigueur ne peut-elle pas être modérée par une indulgence louable? Demeurez ferme dans votre senti-

ment. Oüi, s'il n'est point détruit par un autre qui soit meilleur.

LXVI. C'est ainsi que se conduisoit ce Scipion, qui ne se repentoit pas d'en user comme vous, & d'avoir chez lui pour l'instruire un homme très sçavant & presque divin. Quoiqu'on lui aprit les mêmes maximes qui vous plaisent tant, il n'en devint pas plus rigide. Car nous sçavons de nos peres qu'il fut le plus doux de tous les hommes. Quel autre fut jamais plus affable & plus poli que Lélius, après avoir fait les mêmes études, & quel autre néanmoins étoit plus grave & plus sage. Je pourrois en dire autant de L. Philippus, [1] de C. Gallus, [2] mais je veux vous ramener chez vous à présent. Croyez-vous que jamais personne ait été plus commode, plus complaisant, plus modéré que Caton votre bifayeul, & plus versé dans tous les genres de politesse? Aussi quand vous avez parlé si sensément sur sa vertu distinguée, vous avez dit que vous aviez un exemple domestique à imiter; c'est

[1] *L. Philippus.* C'é-
roit ce grand Orateur de n'avoir pû durant sa
contemporain de Cice- jeunesse l'aller entendre
ron. Il avoit une grande comme faisoient beau-
autorité dans le Senat où coup d'autres jeunes gës,
il disoit souvent des cho- mais qu'on l'avoit averti
ses très-hardies. que l'esprit se formoit

[2] *C. Gallus.* Il vé-
cut fort long-tems. Ci- mieux par l'étude des let-
tres Grecques,

ſans doute avoir chez vous un beau modele. Mais ſi parceque vous en deſcendez, la nature vous donne avec lui une alliance que nous ne pouvons avoir, il eſt expoſé pour- tant à mon imitation comme à la vôtre. Quant à vous, il vous ſuffiroit de repandre un peu de ſa complaiſance & de ſa douceur ſur l'austerité de votre ſageſſe, vous ne la rendriez pas plus excellente qu'elle eſt déjà; mais il faut convenir qu'elle en feroit plus agréablement aſſaiſonnée.

LXVII. Ainſi pour revenir à ce que j'ai déjà dit, ôtez-moi de cette cauſe le nom de Caton, écartez-en & retranchez-en le credit, qui devant des Juges doit n'être compté pour rien, ou du moins ne valoir que pour ſauver, & qu'il m'attaque enſuite, armé de ſes ſeules accuſations. De quoi s'agit-il, Caton? Qu'aportez-vous devant les Juges? Que condamnez-vous? Eſt ce le crime de cabaler? Je ne le défens pas. Vous me reprochez de défendre ce que j'ai puni par une loi: j'ai puni la vrai cabale, mais non l'innocence. J'accuſerai les cabaleurs avec vous, ſi vous voulez. Vous dites qu'à mon rapport le Senat a fait une ordonnance, que les Candidats, au- devant de qui l'on iroit, après avoir reçu de l'argent, qui ſe feroient ſuivre par ceux qu'ils auroient acheté, qui feroient diſtribuer des places au vulgaire dans les ſpectacles des Gladiateurs, & donneroient des repas au peu-
Hh ij

ple, seroient sensez avoir contrevenu à la loi Calpurnia. C'est sans doute avec raison que le Senat porte un jugement pareil, lorsque l'on y contrevient. Mais quand le Candidat n'y contrevient pas, c'est en vain que la loi est alleguée. Ce qu'il est important d'examiner, c'est le fait; s'il est constaté, personne n'ignore que ce ne soit une contravention.

LXVIII. Il est donc ridicule de laisser sans examen un fait douteux, & de prononcer sur ce que personne ne revoque en doute. Or, ce fut à la requisition de tous les Candidats que cette ordonnance fut rendue, afin qu'on ne pût démêler ni contre qui, ni pour qui c'étoit qu'on la rendoit. Ainsi, prouvez-moi la transgression de Muréna, je conviendrai avec vous qu'il a desobei à la loi. Quantité de gens, dites-vous, ont été au-devant de lui quand il est revenu de sa province pour demander le Consulat. Au-devant de qui ne va-t-on pas quand il revient? Quelle étoit cette multitude de gens? Premièrement, quand je n'aurois point d'autre raison à vous rapporter, qu'y a-t-il d'étonnant, quand un Citoyen de ce mérite revient à Rome, comme Candidat Consulaire, que beaucoup de monde aille au-devant de lui? Si l'on n'y alloit pas, il y auroit bien plus de quoi s'étonner. Que sera-ce donc si j'ajoute encore que, suivant l'usa-

gé ordinaire , plusieurs y furent invitez. Après que dans Rome on nous prie de nous faire accompagner par la jeunesse du petit peuple , lorsque , suivant notre coûtume , nous revenons avant l'aurore de quelque ville éloignée , est-ce quelque chose de si criminel & de si surprenant , que des gens priez , surtout au nom d'un tel homme , ne se soient point trouvez importunez de l'accompagner en plein jour jusqu'au champ de Mars ?

LXIX. Que direz-vous s'il y en a eu de tous les ordres , & plusieurs mêmes de ceux qui sont ici comme des Juges ? S'il y en a eu des plus distinguez dans l'ordre des Senateurs , si l'on y a vû toute la troupe officieuse des Candidats , qui ne souffrent point que personne entre dans Rome sans lui faire honneur. Enfin si l'on y a vû votre ami Posthumus lui-même , quoiqu'accusateur avec sa nombreuse escorte. Que peut avoir de surprenant cette multitude ? Je ne parle point de ses cliens , de ses proches , de ses tribulaires , ni de l'armée qui , pour le triomphe de Lucullus , s'étoit rendue à Rome ces jours-là. Je dis seulement que ce concours gratuitement rassemblé ne manqua jamais , non seulement à la dignité , mais à la volonté de qui que ce soit. Mais enfin il étoit suivi de beaucoup de gens. Prouvez que c'étoient des mercenaires , j'avouïrai qu'il est criminel ; mais s'ils ne l'étoient pas , que condamnerez-vous ?

LXX. A quoi sert , dit-il , d'avoir à fa suite tout ce monde ? Vous me demandez à quoi sert une chose que l'on a toujours pratiquée ? C'est le seul moyen qu'ait le bas peuple de rendre service aux Senateurs, ou d'en meriter d'eux quelqu'un. C'est durant nos sollicitations pour les charges qu'il nous marque ses soins & son dévouement. Car il est impossible , & l'on ne doit pas exiger de nous , ou des Chevaliers , d'accompagner tout le long du jour les Candidats qui sont nos amis. Si nos maisons sont honorées de leurs visites , s'ils nous conduisent quelquefois jusques sur la place ; s'ils nous font corrége pendant un espace de chemin aussi long qu'une Basilique , [1] on trouve que l'on nous fait une cour assidue. C'est de ces sortes d'amis vulgaires & desoccupez que nous devons attendre des assidueitez veritables. Les hommes vertueux & bienfaisans en ont toujours un grand nombre.

LXXI. Ne venez donc pas , Caton , arracher aux citoyens d'un ordre inferieur les fruits de leurs bons offices. Souffrez que ceux qui esperent tout de nous , puissent avoir aussi quelque chose à nous donner. Ce seroit bien peu s'ils ne nous donnoient que

[1] *Qu'une Basilique.* C'étoit un espace assez long. On s'assembloit dans ces Basiliques ou sales pour différentes affaires , & communément on y plaidoit.

leurs suffrages, qui ne sont de nulle considération. Enfin, suivant ce qu'ils ont accoutumé de dire, ils ne peuvent plaider pour nous, cautionner pour nous, nous inviter à manger chez eux, c'est de nous qu'ils attendent tous ces services; ce n'est que par leurs attentions continuelles qu'ils espèrent reconnoître tous les biens que nous leur faisons. Aussi par ordonnance du Senat, rendue sous le Consulat de L. César, [1] ils s'oposèrent à la loi Fabia, qui vouloit regler le nombre des gens dont il falloit se faire accompagner. Et il n'y a point de punition qui puisse interdire au bas peuple ces témoignages d'attachement si anciennement établis.

LXXII. Mais on a donné des spectacles par Tribus, & convié le peuple à des repas. Quoique ce ne soit pas absolument Muréna qui l'ait fait, MESSIEURS, & que ce soient ses amis qui le firent selon la coutume & modestement, je me ressouviens néanmoins à cette occasion & vous le sçavez, Sulpitius, combien ces questions quand elles furent agitées dans le Senat nous enleverent de suffrages; car, en quel tems ou de nos peres, ou d'apresent, ou par inclination, ou par des vûes ambitieuses, n'a-t'on pas donné séance, soit au cirque, soit sur la place à ceux de sa tribu & à ses amis. Cet ancien usage commença par les moins cou-

[1] *Lucius César.* L'an de Rome 690.

siderables du peuple , à qui leurs tribulaires
(1) le firent continuer.

L A C U N E.

LXXIII. On sçait qu'un chef d'ouvriers leur donna de ces places une fois. Quel reglement feroit-on contre ces hommes distinguez, qui louèrent toutes les places du cirque pour y placer leurs tribulaires ? Toutes ces accusations, Sulpitius, contre les corteges , contre les repas, contre les spectacles , sont attribuées par la plûpart, à votre exactitude scrupuleuse, & le Senat en justifie Muréna de sa propre autorité ; car enfin , regarde-t'il comme un crime d'aller au devant de quelqu'un : Non. Il défend seulement de payer du monde pour le faire. Prouvez-donc qu'on en a payé. Défend-il une nombreuse suite ? Non , mais une suite venale & achetée. Faites-nous le voir. Défend-il de donner des places aux spectacles, d'inviter à des repas ? Nullement, mais d'en donner publiquement & partout. Que signifie PAR TOUT , à tout le monde ? Si L. Natta (2) ce jeune homme illustre par sa noblesse & par son courage , & qui nous

(1) *Tribulaires.* Quel Tribu.
ques Auteurs François (2) *L. Natta.* Il étoit
ont hazardé cette expref- de la famille des Ful-
sion, qui évite bien des viens , & frere de la fa-
périphrases pour expri- meuse Fulvie , femme
mer ceux de la même d'Antoine.

donne de si belles esperances , a voulu se mettre au nombre des Chevaliers , afin de se les concilier & de se les rendre favorables à l'avenir , faudra-t'il en faire un crime à son beaupere , (1) comme d'une demarche artificieuse ; & reprendre une Vestale sa parente & son amie qui lui donne sa place à un combat de gladiateurs ? Ils n'en sont coupables ni l'un ni l'autre ; ce ne sont là que des services rendus par des amis , que des commoditez procurées au vulgaire , & des plaisirs dont les Candidats se font un devoir.

LXXIV. Mais , Caton en use trop severement & trop stoïquement avec moi. Il dit , qu'il n'est pas juste de concilier la bienveillance par des repas : il dit , que dans les sollicitations de magistrature , il ne faut pas corrompre les suffrages par les plaisirs , & que si dans cette vûe on invite quelqu'un à manger , on est blâmable. Quoi ! dit-il , vous briguez la principale autorité , le premier rang , l'administration de la Republique , en irritant les passions des hommes , en charmant les cœurs , en rassemblant tous les plaisirs. Sollicitez-vous , dit-il , les bonnes graces d'une jeunesse voluptueuse , ou demandiez-vous au peuple Romain le gouvernement de l'univers ? Quel étrange discours , mais qui se refute assez par l'usage , par la vie & par les mœurs des Romains.

(1) Son beau-pere. Il étoit le beau fils de Muréna

Jamais , ni les Lacedemoniens, aussi sobres dans leur genre de vie que dans leur langage , & qui prennent leur repas assis sur une pierre ou sur un tronc d'arbre ; ni les Crétois qui ne mangent que debout , n'ont mieux administré leur Republique que les Romains , qui partagent leur tems entre le plaisir & le travail. Aussi dans une seule campagne ils desfirent ces peuples avec notre armée , (1) & sous la protection de notre Empire les Lacedemoniens conservent encore leurs reglemens & leurs loix.

L X X V. Ainsi Caton, ne venez pas avec vos maximes trop severes , censurer ce qu'ont établi nos ancêtres, & ce que la durée de la Republique justifie. Q. Tiberon , du tems de nos peres , vivoit selon les mêmes principes que vous ; c'étoit un homme distingué par son sçavoir, par sa noblesse & par son merite. Un jour Q. Maximus qui vouloit, à la mort de Scipion l'Affricain, donner un repas au peuple , chargea Q. Tiberon son oncle , de faire preparer la salle , comme fils d'une sœur de ce Scipion. Cet homme sçavant & stoïcien ; fit couvrir de peaux de Bouc des lits grossiers faits à Carthage , & n'exposa que de la vaisselle de terre, prise dans l'Isle de Samos , comme s'il eût été

(1) *Avec notre armée.* Ses par Metellus , qui en C'est quand ils furent reçut après son triomphe battus à plusieurs repri- le sur-nom de *Crétain*.

question de célébrer la mort de Diogene le Cynique, & non d'un homme presque divin comme Scipion. Car, lorsqu'au dernier jour Q. Maximus fit son éloge, il rendit grâces aux Dieux immortels, de ce que ce grand homme étoit né dans la République Romaine, puisqu'il falloit nécessairement, qu'en quelque endroit qu'il prît naissance, l'Empire de l'univers y fût établi.

Le peuple à la solennité de ses funérailles fut indigné de cette bizarre conduite de Tuberon; de sorte que, tout vertueux tout bon citoyen qu'il étoit, petit fils de Paul Emile, & fils, comme j'ai dit, d'une sœur de Scipion l'Africain, il fut exclus de la Preture, à cause de ces peaux de Bouc.

LXXVI. Le peuple Romain n'aime pas le luxe des particuliers, mais il aime la magnificence publique: il hait le trop de somptuosité dans les repas, mais encore plus une sordide économie: il distingue la différence des tems & des devoirs, & sçait comment se doivent succéder le travail & le plaisir. Quand vous soutenez que dans la sollicitation des magistratures, pour se concilier l'affection des hommes, il ne faut employer que le mérite; vous qui en avez infiniment, vous ne pratiquez pas cette maxime: car, pourquoi donc priez-vous quelqu'un de penser à vous & de vous être favorable? Quoi! vous me priez de vous.

choisir pour veiller à mes intérêts , & que je me devouë à votre personne? Est-ce à vous à me prier de ce que je vous devrois conjurer moi-même , puisqu'il s'agit pour ma conservation de vous exposer aux perils & aux travaux.

LXXVII. Pourquoi donc avez-vous un nomenclateur ? [1] c'est vous dementir & tromper le public. Car s'il vous est honorable d'appeler les citoyens par leur nom , il vous est honteux que votre esclave les connoisse mieux que vous. Mais si les connoissant aussi-bien que lui , il faut encore qu'il vous les nomme , pourquoi les priez-vous avant qu'il vous les ait nommez tout bas : ou s'ils vous étoient inconnus , pourquoi , quand vous avez été averti , les saluez-vous , comme s'ils vous étoient connus parfaitement ; & quand vous êtes une fois désigné , pourquoi les saluez-vous plus negligemment ? Toutes ces ceremonies , si vous avez égard aux usages de Rome , sont dans l'ordre ; mais si vous voulez les examiner suivant les rigueurs d'une bonne police , vous les trouverez très irregulieres : il ne faut donc point ôter au peuple le plaisir de

(1) *Nomenclateur.* les citoyens qu'ils rencontroient , afin qu'ils les saluassent par leur nom , pour se les mieux concilier.

ces jeux, de ces gladiateurs, de ces festins, que nos ancêtres lui ont accordé; ni priver les Candidats de ces témoignages bienfaisans, qui sont plutôt des honnêtetez, que des largesses.

LXXVIII. Mais c'est l'interêt de la Republique, dites-vous, qui m'engage à former cette accusation. Je croi, Caton, que vous êtes venu avec cette intention & ce dessein : mais vous vous trompez, faute d'y reflechir. Pour moi, MESSIEURS, dans ce que je fais par amitié, & par consideration pour le merite de Muréna : je dis tout haut & je proteste, que j'ai en vûë la paix, le repos, la concorde, la liberté, la vie en un mot, de tous tant que nous sommes. Ecoûtez, MESSIEURS, & je ne m'arogerai rien de trop; écoutez un Consul qui n'étoit occupé jour & nuit que du bien commun. Catilina n'a pas méprisé la Republique jusqu'au point de s'imaginer qu'avec la troupe qu'il avoit emmenée, il oprimeroit Rome entierement. La contagion de son crime se repand plus loin que l'on ne pense, & s'est communiquée à plusieurs personnes. Le Cheval de Troye est dans l'enceinte de nos murs, & tant que je serai Consul, il ne vous surprendra pas endormis.

LXXIX. Vous me demandez en quoi Catilina me fait peur? En rien du tout, & j'ai mis ordre qu'il ne pût faire peur à per-

bonne : mais je dis qu'il faut craindre les troupes que je vois ici , son armée n'est pas tant à craindre que ceux-ci , qui disent l'avoir abandonnée ; car , ils n'en sont nullement séparés. Ce sont ceux qu'il a laissés en sentinelle & en embuscade pour bien prendre le tems de nous faire périr. Il voudroit déplacer un Consul irréprochable , & un bon Commandant , que son inclination & sa fortune unissent à la République, & lui ôter par vos suffrages son inspection sur l'intérêt des citoyens. Si vous donnez un autre Consul à ceux dont j'ai si bien écarté les épées & réprimé l'audace dans le champ de Mars , que j'ai découragé sur la place publique , & domptez souvent chez moi , vos décisions leur fourniront plus qu'ils n'ont gagné par leurs armes. Il est important , MESSIEURS , que suivant ma requisi tion que l'on a reçûë , il y ait deux Consuls au mois de Janvier , malgré toutes les oppositions qu'on a formées.

L X X X. Ne vous persuadez pas, MESSIEURS , que ce soit dans des conseils médiocrement agitez , par des voyes communes , par quelque loi pernicieuse , par de dangereuses profusions , que l'on ait machiné la perte de la République. Le mal qu'on lui vouloit faire est inouï : c'est dans Rome que l'on a conçu le projet de la détruire , d'en massacrer les citoyens & d'éteindre

le nom Romain. Ce sont des citoyens même, MESSIEURS, si toutefois on peut les appeller de ce nom, qui ont médité ce dessein, & qui le méditent encore. Je m'oppose tous les jours à leurs entreprises : je découvre leur audace ; je résiste à leurs forfaits : mais, je vous avertis, MESSIEURS, que mon Consulat est prêt à finir ; ne me ravissez pas le successeur de ma vigilance, ne m'ôtez pas un homme entre les mains de qui je veux remettre la République saine & entière pour la préserver de tous les perils qui la menacent.

LXXXI. Ne voyez-vous pas, MESSIEURS, quelle seroit la suite de tous ces malheurs. Je vous interpelle, Caton, n'envisagez-vous pas les agitations de votre Tribunat ? (1) N'avez-vous pas entendu dans la harangue d'hier, la voix de votre Colleague désigné Tribun, contre qui votre prudence & tous les gens de bien qui vous ont engagé à demander cette charge, ont déjà pris des précautions. Vous sçavez tout ce qui s'est agité depuis les trois dernières années, & que nous touchons aux tems, aux mois, aux jours, où sont prêts de s'exécuter les desseins préméditez par Catilina & par Pison, pour égorger tous les Sénateurs.

LXXXII. Quel est le lieu, MESSIEURS,

(1) De votre Tribunat. *bun* du peuple pour l'an-
Caton étoit désigné Tri- née suivante.

quel est le tems , quel est le jour , quelle est la nuit , où , ma vigilance , ou plutôt celle des Dieux , ne m'a pas soustrait aux embûches & aux épées de ces scelerats ? Et ce n'est pas ma personne proprement qu'ils veulent égorger ; c'est un Consul attentif à la sûreté des citoyens qu'ils veulent arracher à la Republique. S'ils le pouvoient, Caton, ils ne voudroient pas moins vous déposséder ; c'est leur dessein , croyez-moi , ils y tendent , ils y travaillent , ils voyent bien ce qu'il y a de courage en vous , ce qu'il y a d'esprit , ce qu'il y a de credit & d'appui pour l'Empire. Mais quand le pouvoir du Tribun leur paroîtra dépoüillé de celui du Consul, & que vous serez sans force & sans armes, ils croient qu'ils vous opprimeront plus aisément ; car, ils n'apprehendent point que l'on substituë un Consul à Muréna, sachant que cela depend des autres Tribuns comme vous. Et ils esperent que l'illustre Silanus, étant sans Colleague, & vous sans Consul, pour vous soutenir, la Republique fera sans défense & moins à couvert de leurs coups.

LXXXIII. Dans ces extrêmités importantes & perilleuses , c'est à vous , Caton, qui n'êtes né ni pour vous ni pour moi, mais pour la patrie, à bien examiner de quoi il s'agit , à retenir , pour vous aider , pour vous défendre , pour vous être associé dans
le

le service de la République ; un Consul sans ambition , un Consul tel que les conjonctures le demandent , que sa fortune met en situation d'aimer le repos public , sçavant dans l'art de la guerre , & par son expérience & son genie propre à tout ce que l'on veut. Tout le pouvoir , MESSIEURS , dont on a besoin dans cette affaire , est entre vos mains , vous y disposez de toute la République , vous l'administrez.

LXXXIV. Croyez-moi , MESSIEURS , vous n'avez pas seulement à juger sur la destinée de Muréna , mais sur la vôtre. Nous sommes dans un peril éminent : si nous tombons , il n'y a plus moyen de nous relever ; non-seulement il ne faut rien diminuer des secours que nous avons mais au contraire , il en faut préparer de nouveaux , s'il est possible. L'ennemi n'est pas sur les bords du Téveron , (1) ce qui parut si terrible durant la guerre de Carthage : il est dans Rome , il est sur la place publique. (Dieux immortels , pourroit-on le dire sans gémir.) Les ennemis sont dans le sanctuaire de l'Etat ; ils sont dans l'assemblée du Senat. Faisent les Dieux que mon Collegue (2) ce vaillant homme , reprime bientôt par ses armes cet affreux brigandage de Catilina :

(1) Du Téveron. Fleuve qui se décharge dans le Tybre au pais des Sa-

(2) Mon Collegue. C. Antonius Nepos.

moi dans ma robe Magistrale , aidé de vous & de tous les gens de bien , je renverserai par de sages conseils , tous les desseins qui tous les jours se forment dans le sein de la patrie.

LXXXV. Mais enfin , qu'arrivera-t'il , si l'année prochaine , quand l'administration ne sera plus entre mes mains, les mêmes dangers nous menacent encore ? Il n'y aura qu'un Consul qui sera moins occupé de conduire la guerre , que de se donner un Collegue. Cette feroce & barbare troupe de Catilina , se repandra par tout où elle pourra s'introduire ; ils en menacent déjà le peuple Romain ; ils accourront à tous les environs de Rome. La fureur sera dans leur camp , l'allarme dans le Senat , la cabale dans la place publique ; leur armée dans le champ de Mars , la désolation dans les campagnes ; en toute retraite , en tous lieux ; nous craindrons le fer & la flâme , que depuis long-tems on nous prépare. Tous ces malheurs néanmoins , si la Republique étoit pourvûe de ses Chefs , se détourneront aisément , par la sagesse des Magistrats & par la vigilance des Particuliers.

LXXXVI. Puisqu'il est ainsi , MESSIEURS , je vous avertis , premièrement , pour l'intérêt de l'Etat , qui doit être plus pretieux que nulle autre chose à tout citoyen , & qui me l'a toujours été , comme

vous le sçavez , & de plus revêtu de l'autorité de Consul , je vous exhorte & je vous conjure , à la vûe d'un peril extrême , de veiller à la sûreté de votre vie & au repos de tous les Romains : D'ailleurs, engagé par devoir à défendre Muréna comme son ami, je vous supplie instamment , MESSIEURS , que dans le triste état où la maladie & l'affliction mettent son esprit & son corps , vous n'étouffiez pas sous des gemissemens imprevis les felicitations qu'on vient de lui faire : orné tout récemment par une grace si distinguée du peuple Romain , il sembloit heureux d'avoir le premier apporté le Consulat dans une illustre famille , & dans une ville Municipale des plus anciennes. Aujourd'hui d'un air rampant & disgracié , dans les langueurs de la maladie , le cœur abîmé dans l'amertume , les yeux baignez de pleurs, il paroît en Suppliant devant vous, MESSIEURS , il implore votre justice, votre compassion , votre puissance , il attend tout de votre secours.

LXXXVII. Au nom des Dieux immortels , ne permettez-pas, MESSIEURS , que par la même voye qu'il avoit prise pour s'élever , il soit dépouillé de tous les autres honneurs qu'il avoit acquis auparavant. Si Muréna n'a jamais fait de tort à personne, s'il n'a jamais offensé qui que ce soit ; si jamais pour n'en pas trop dire , il ne s'est

attiré de haine ni dans la paix ni dans la guerre, il vous conjure, MESSIEURS, de servir d'asile à la modestie, de refuge aux hommes humiliés, de protection à la pudeur. Ce dépouillement du Consulat mérite, MESSIEURS, une compassion bien particulière, puisque tout le reste est en même-tems enlevé: mais cette dignité, peut-elle exciter l'envie, aujourd'hui qu'elle est exposée à des harangues séditieuses, aux embûches des Conjurez, aux attaques de Catilina; enfin, à tous les perils, à tous les traits de la jalousie que le Consul seul doit parer?

LXXXVIII. Je ne vois donc pas, MESSIEURS, ce qui peut susciter des envieux à Muréna, ni à qui que ce soit de nous dans cette Magistrature supérieure; pour moi je n'ai devant les yeux que ce qui le rend digne de pitié, vous pouvez le voir & l'envisager comme moi. Si par votre Sentence, (ce que je prie Jupiter d'éloigner) vous affligez ce malheureux, de quel côté se tournera-t'il? sera-ce vers sa maison pour y contempler l'image d'un pere illustre, couverte de honte & de deuil, après l'avoir vûe couronnée de lauriers dans ces derniers jours, par les actions de grâces rendues aux Dieux en son honneur? Se jettera-t'il entre les bras de sa mere, qui après avoir embrassé son fils élu Consul, est déchirée par sa dou-

leur, & dévorée par la crainte de le voir ensuite dépouillé de tous ses titres éclatans ?

L X X X I X. Mais, pourquoi renvoyer à sa mere ou à sa maison celui qu'un nouveau châtiment de la loi prive de sa maison, de ses parens, du commerce & de la vûe de ses amis ? Il ira donc en exil porter sa misere : mais en quel país ? sera-ce dans ces contrées de l'Orient, où tant d'années il a servi comme Lieutenant General, où il a commandé l'armée, où il a fait tant de belles actions ? Mais, quelle douleur seroit-ce pour lui, après en être revenu couvert de gloire, d'y retourner la honte sur le front ? Ira-t'il se cacher à l'autre extrémité de la terre ? Quoi ! la gaule Ultramontaine verroit dans l'abbatement, dans la tristesse, dans l'exil, celui que peu auparavant elle avoit tant de plaisir de voir commander en chef ? De quels yeux C. Muréna son frere le regardera-t'il dans cette Province ? Quelle sera sa douleur & sa peine ? Quels seront leurs gemissemens à tous deux ? Par quelle revolution de fortune & de langage dans les mêmes lieux où les lettres & les courriers ne venoient que d'annoncer Muréna Consul, & d'où les étrangers & les amis étoient accourus à Rome pour s'en réjouir avec lui, soudainement y arrivera-t'il pour y apporter lui-même la nouvelle de sa disgrâce ?

X C. Si ces scituations, MESSIEURS, sont si dures, si déplorables, si contraires à vos sentimens de douceur & de compassion, conservez-lui le bienfait du peuple Romain, rendez son Consul à la Republique, rendez ce service à sa pudeur, à la memoire de son pere, à ses parens, à sa famille, à la gloire de Lanuvium cette ville Municipale, dont vous voyez les Habitans désolés, assister en foule ici pour ce sujet : puisque tous les Consuls doivent sacrifier à Junon conservatrice, n'enlevez pas aux temples de son pais un Consul domestique, & qui lui est dévoué par un titre particulier. Si ma recommandation, MESSIEURS, peut être comptée pour quelque chose auprès de vous, souffrez qu'un Consul vous en recommande un autre, que je vous promets, & que je vous cautionne devoir être ardent zelateur du repos public, attaché fortement aux gens de bien, vivement animé contre les séditions, hardi contre les entreprises de Catilina, & le plus violent ennemi de la conjuration qui menace aujourd'hui la patrie.

FIN DU QUATRIÈME TOME.



TABLE

DES ORAISONS

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

QUATORZIÈME ORAISON, pour la loi Manilia ,	page 1.
DIX-SEPTIÈME ORAISON, premier Discours contre Rullus ,	58
DIX-HUITIÈME ORAISON, second Discours contre Rullus ,	79
DIX-NEUVIÈME ORAISON, troisième Discours contre Rullus ,	160
VINGTIÈME ORAISON , pour C. Ra- birius ,	171
VINGT-UNIÈME ORAISON, premier Discours contre Catilina ,	198
VINGT-DEUXIÈME ORAISON, se- cond Discours contre Catilina ,	226
VINGT-TROISIÈME ORAISON, troi- sième Discours contre Catilina ,	249
VINGT - QUATRIÈME ORAISON, quatrième Discours contre Catilina ,	274
VINGT - CINQUIÈME ORAISON, pour Muréna ,	292

Fautes à corriger.

Page 45. n. 2. l'Anevilla, lisez l'Aveugle.
Page 111. lig. 18. rend si, lisez rendent si.
Page 112. lig. 6. en devoit, lisez on devoit,



Lel Rum. 5

